BnF Gallica

Poitiers et Angoulême, Saint-Savin, Chauvigny : ouvrage orné de 113 gravures

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèques de l'Université de Poitiers

{BnF Gallica

Labbé de La Mauvinière, Henri. Poitiers et Angoulême, Saint-Savin, Chauvigny : ouvrage orné de 113 gravures. 1925.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Les Villes d'Art célèbres

H. LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE

Poitiers

et

Angoulême

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
DROIT
LETTRES
POITIERS

H. LAURENS, Éditeur.

FM-17163

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèques de l'Université de Poitiers

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
DROIT
LETTRES
POITIERS

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES

Poitiers et Angoulême

MÊME COLLECTION

Amsterdam et Harlem, par L. Dumont-Wilden. 128 grav.
Angkor, par G. Groslier. 108 gravures.
Anvers, par H. Hymans et F. Donnet. 106 grav.
Athènes, par G. Fougères, de l'Institut. 171 grav.
Bâle, Berne et Genève, par A. Sainte-Marie Perrin. 115 grav.
Barcelone et les grands sanctuaires d'art catalans, par G. Desdevises du Dézert. 144 grav.
Blois, Chambord et les châteaux du Blésois, par F. Bournon. 101 grav.
Bologne, par P. de Bouchaud. 124 grav.
Bordeaux, par Ch. Saunier. 112 grav.
Bourges et les abbayes et châteaux du Berry, par G. Hardy et A. Gandillon. 124 grav.
Bruges et Ypres, par H. Hymans. 116 grav.
Bruxelles, par H. Hymans. 139 grav.
Carthage, Timgad, Tébessa, par R. Cagnat, de l'Institut. 110 grav.
Le Caire, par G. Migeon. 133 grav.
Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme, par G. Desdevises du Dézert et L. Bréhier. 117 grav.
Cologne, par L. Réau. 127 grav.
Constantinople, par Ch. Diehl, de l'Institut, 118 grav.
Cordoue, Grenade, par Ch.-E. Schmidt. 97 grav.
Cracovie, par M.-A. de Bovet. 118 grav.
Dijon et Beaune, par A. Kleinclausz. 119 gr.
Dresde, par G. Servières. 119 grav.
Fontainebleau, par L. Dimier. 109 grav.
Gand et Tournai, par H. Hymans. 120 grav.
Gênes, par J. de Foville. 130 grav.
Grenoble, Vienne, par M. Reymond. 118 grav.
Londres, par J. Aynard. 164 grav.
Lyon, par H. d'Hennezel 124 grav.
Milan, par Pierre-Gauthiez. 109 grav.
Moscou, par L. Leger, de l'Institut. 86 grav.
Munich, par J. Chantavoine. 139 grav.
Naples et son golfe, par E. Lémonon. 160 grav.
Nevers et Moulins, par J. Locquin. 128 grav.
Nîmes, Arles, Orange, par R. Peyre. 93 grav.
Nuremberg, par G. Rée. 109 grav.
Orléans et le val de Loire, par G. Rigault. 118 grav.
Oxford et Cambridge, par J. Aynard. 133 grav.
Padoue et Vérone, par R. Peyre. 128 grav.
Palerme et Syracuse, par Ch. Diehl, de l'Institut. 128 grav.
Paris, par G. Riat. 124 grav.
Pérouse, par R. Schneider. 115 grav.
Pise et Lucques, par J. de Foville. 119 grav.
Poitiers et Angoulême, par H. Labbé de la Mauvinière. 113 grav.
Pompéi (*Histoire, Vie privée*), par H. Thédenat, de l'Institut. 123 grav.
Pompéi (*Vie publique*), par H. Thédenat. 77 grav.
Prague, par L. Leger, de l'Institut. 111 grav.
Ravenne, par Ch. Diehl, de l'Institut. 133 gr.
Rome (*Antiquité*), par E. Bertaux. 132 grav.
Rome (*Des Catacombes à Jules II*), par E. Bertaux. 100 grav.
Rome (*De Jules II à nos jours*), par E. Bertaux. 100 grav.
Saint-Pétersbourg, par L. Réau. 150 grav.
Ségovie, Avila, Salamanque, par H. Guerlin. 121 grav.
Séville, par Ch. Schmidt. 111 grav.
Stockholm et Upsal, par L. Maury. 128 grav.
Strasbourg, par G. Delahache. 127 grav.
Tanger, Fès et Meknès, par P. Champion. 108 grav.
Tolède, par E. Lambert. 110 grav.
Tours et les châteaux de Touraine, par P. Vitry. 113 grav.
Troyes et Provins, par L. Morel-Payen. 120 grav.
Tunis et Kairouan, par H. Saladin. 130 grav.
Venise, par P. Gusman. 130 grav.

SÉRIE 21 × 15 (64 Planches hors texte)

Avignon, par A. Hallays.
Caen et Bayeux, par H. Prentout.
Florence, par E. Gebhart, de l'Académie Française.
Le Puy et le Velay, par J. Langlade.
Nancy, par A. Hallays.
Rouen, par C. Enlart.
Saint-Germain-en-Laye, par P. Gruyer.
Versailles, par A. Pératé.

FM 17103

FM_17103

Les Villes d'Art célèbres

Poitiers & Angoulême

Saint-Savin, Chauvigny

PAR

HENRI LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE

Ouvrage orné de 113 gravures

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

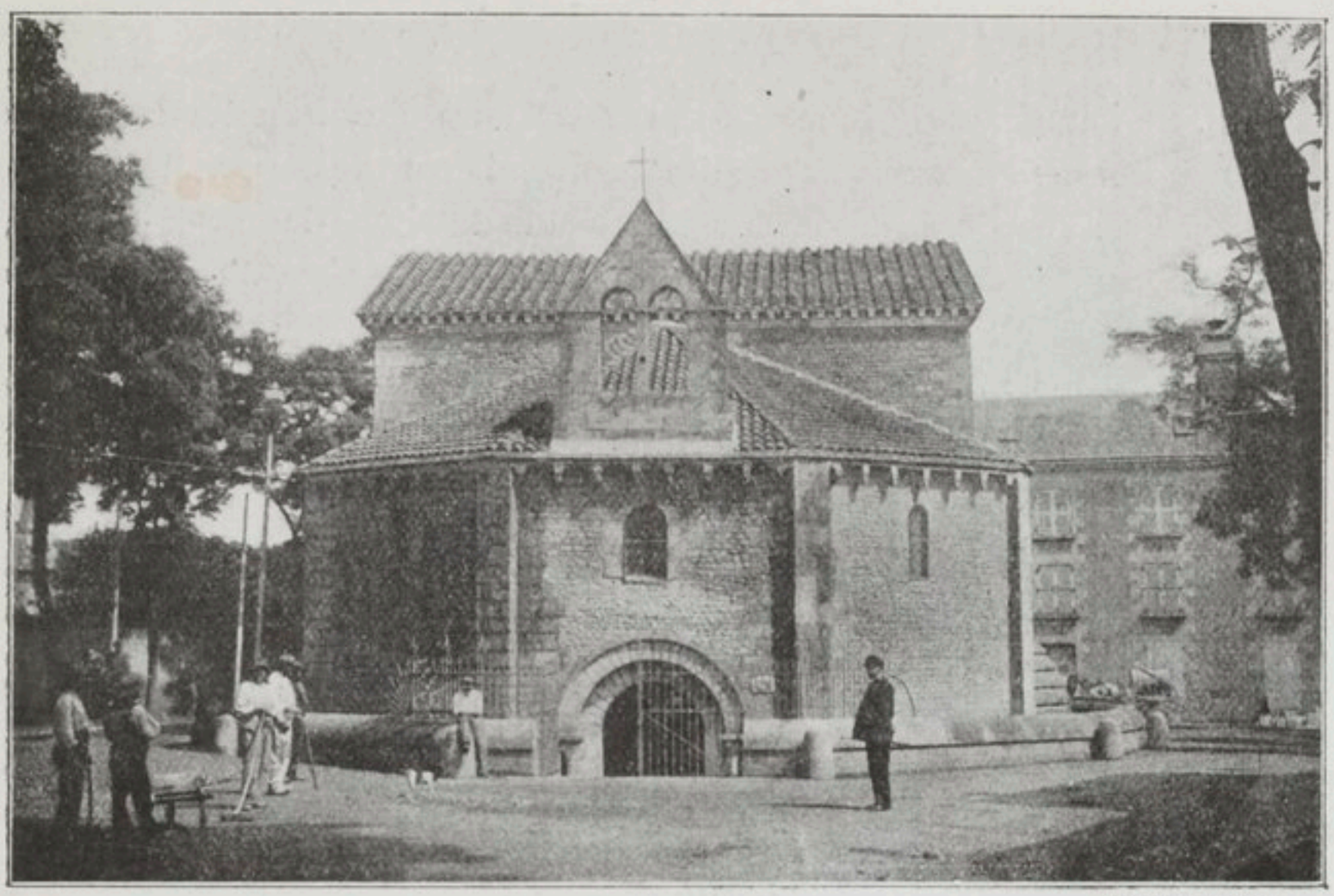
1925

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A : 324658

17-09-99

B.15065 91



Cliché Robuchon

Le baptistère Saint-Jean (entrée).

POITIERS

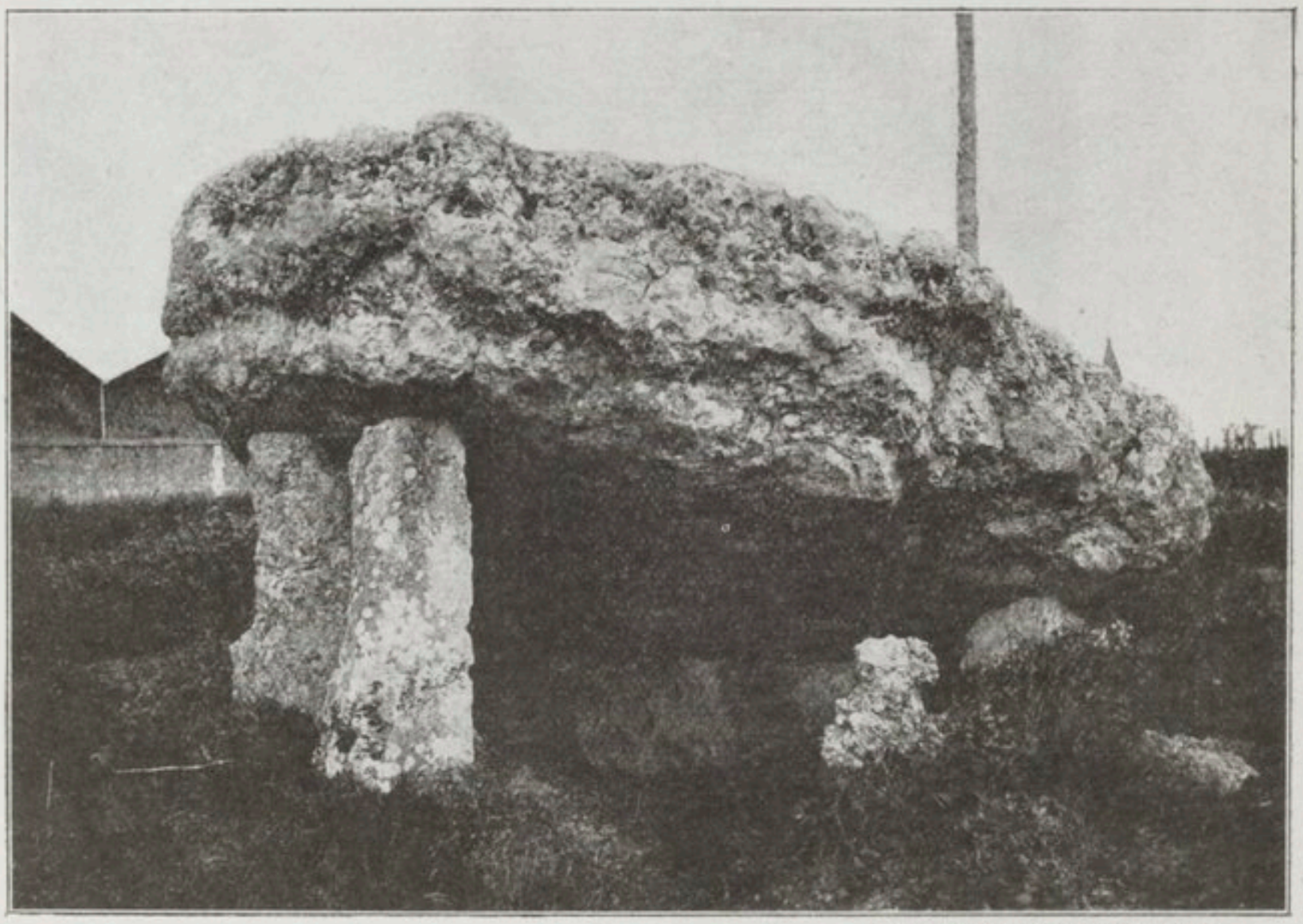
CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES ET LE BAPTISTÈRE SAINT-JEAN

Poitiers et Angoulême ont, au point de vue du site, le privilège sur toutes les autres villes échelonnées au long de la ligne du chemin de fer de Paris à Bordeaux, d'être perchées sur des hauteurs au lieu d'être mollement étendues dans des vallées, comme Orléans ou Tours. Aux yeux du voyageur, fatigués des longues plaines de la Beauce et du paysage majestueux mais un peu monotone de la vallée de la Loire, surgissent tout à coup, à l'approche de Poitiers, les hautes collines à la crête rocheuse, au pied desquelles le Clain coule paisiblement dans les prairies vertes.

Bientôt voici Poitiers avec son pittoresque décor de vieilles tours, de

clochers, de demeures antiques. Au premier coup d'œil, on devine la cité riche en églises, en merveilles architecturales de tous les âges. Mais avant d'admirer le chevet de Saint-Hilaire, la façade de Notre-Dame-la-Grande, ou le pignon du Palais de Justice, allons à la découverte du plus ancien monument de la ville, de l'unique représentant de l'époque préhistorique à Poitiers, — le Dolmen, aujourd'hui à demi écroulé, de la Pierre-levée. On trouve en Poitou un certain nombre de ces dolmens, tombeaux



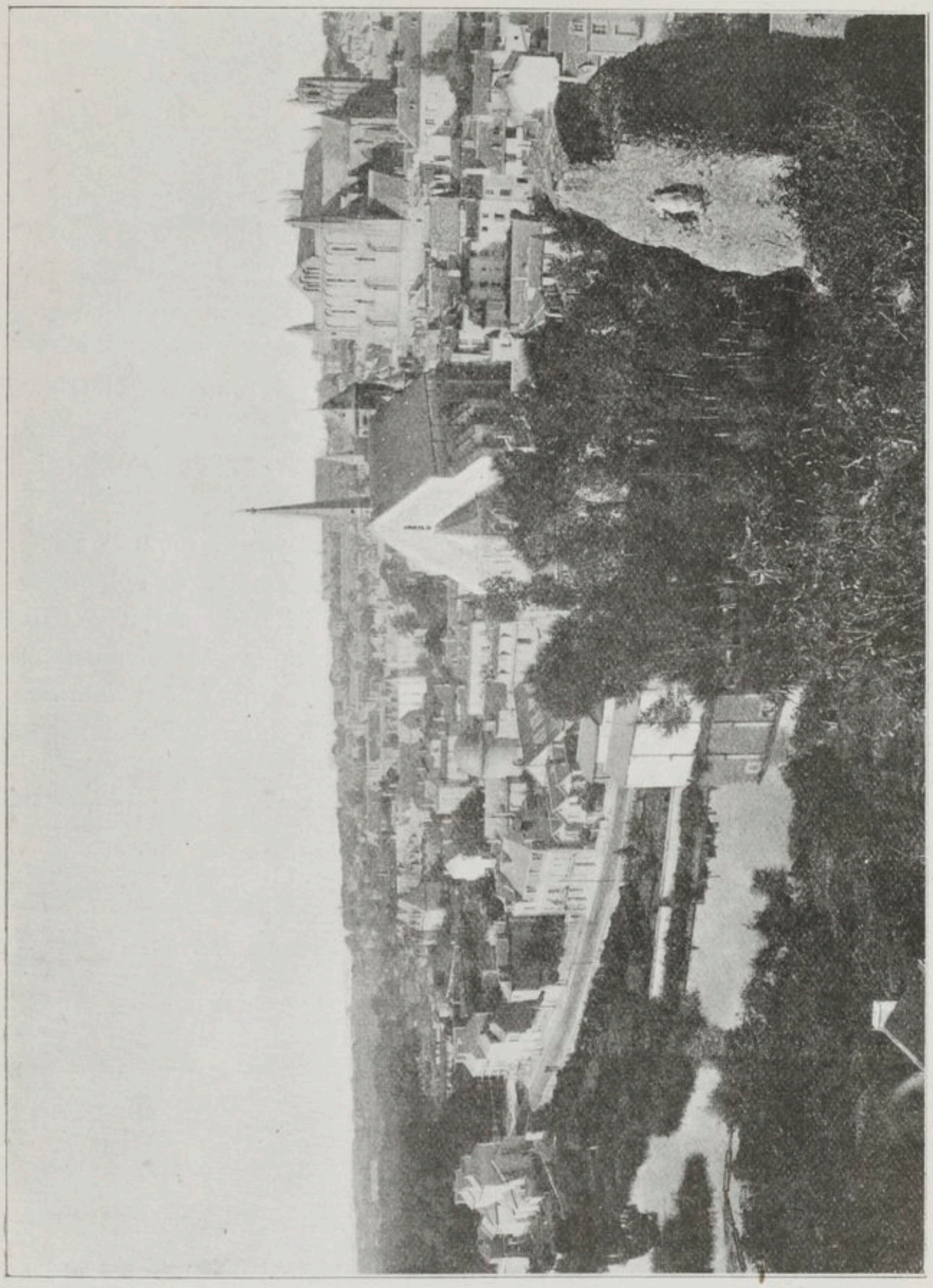
Cliché des Monuments Historiques.

La Pierre-levée.

gaulois ou autels druidiques, peut-être les deux à la fois; mais celui de la Pierre-levée a une histoire qui lui est propre ; il s'y rattache une légende contée par Rabelais et qui à ce titre vaut la peine d'être rappelée.

« Pantagruel voyant que les escholiers étaient aucunes fois de « loisir et ne scavoient à quoi passer temps, en eut compassion. En ung « jour print d'un grand rochier qu'on nomme Passe-Lourdin une grosse « roche, ayant environ douze toises en quarré et d'épaisseur quatorze pans, « et mit sus quatre pilliers au milieu d'un champ bien à son aise, afin que « les dicts escholiers, quand ils ne scauraient autre chose faire, passassent « temps à monter sus ladicte pierre, et là bancqueter à force flacons, jam-

« bons et pastés, et escripre leurs noms dessus avec ung cousteau, et de



Partie sud-est de la ville. Chevets de Sainte-Radégonde et de la cathédrale. Le rocher de Coligny.

Cliche Merken.

« présent, l'appelle-on la Pierre-levée. Et en mémoire de ce, n'est aujour-
« dhui passé aulcun en la matricule de la dite Uniuersité de Poitiers, sinon

« qu'il ait beu en la fontaine caballine de Croustelles, passé à Passe-« Lourdin et monté sur la Pierre-levée. »

Aux temps lointains où la légende veut que les Druides aient procédé à des sacrifices humains sur la grande table de la Pierre-levée, une ville gauloise, la cité de Limonum (la capitale du pays des Pictons), se dressait à peu de distance du dolmen, sur le plateau compris entre le Clain et la Boivre, — emplacement actuel de la ville de Poitiers.

Voisins des Auvergnats, les Pictons obéirent au premier appel de Vercingétorix et envoyèrent un corps de huit mille hommes au secours d'Alésia. Mais la Gaule une fois vaincue, les Pictons acceptèrent le joug et le bénéfice de la conquête; ils jouirent de la sécurité et du bien-être qu'assurait la paix romaine. Leur vie était alors tout entière tournée vers le midi. Le Poitou faisait partie de l'Aquitaine dont il partagea la réputation de prospérité et de luxe. Ammien Marcellin cite les Poitevins au premier rang des Aquitains, à côté des Bordelais et des Saintongeais.

Sous la domination romaine, Limonum se couvrit de monuments de toutes sortes, temples, arcs de triomphe, thermes, arènes, aqueducs, riches villas. Que subsiste-t-il, à l'heure actuelle, de cette époque de splendeur?

Les arènes où pouvaient s'asseoir quarante mille spectateurs et qui étaient, après le Colisée, les plus grandes de l'Empire, ont disparu. Au milieu du siècle dernier, en dépit des attaques du temps et des hommes, leur masse imposante dominait fièrement encore les maisons attachées à leurs flancs. Mais, en 1857, un groupe de spéculateurs fit démolir cet amphithéâtre, malgré les réclamations de la Société des antiquaires de l'Ouest et de la Société française d'archéologie. Dans les constructions élevées sur l'emplacement, on peut voir des fragments de murailles provenant du monument.

Des thermes occupant un espace de plus de trois hectares ont été retrouvés en 1877 par le P. de la Croix[1] aux abords de l'église Saint-Germain et presque sous cette église. Les fouilles firent reconnaître les bassins, les conduites d'eau qui les desservaient, et de vastes bâtiments.

Des trois aqueducs, qui allaient au loin capter des eaux de source pour les amener dans la ville, il ne subsiste plus que trois arcades, connues sous le nom d'arc de Parigny, situées à environ deux kilomètres et demi de la ville, à gauche de la route de Poitiers à Bordeaux.

[1] Le P. de la Croix, né à Tournai en 1831, mort en 1911 à Poitiers, où il habitait depuis 1864. De 1877 au jour de sa mort, il s'est consacré à la science archéologique. Un monument a été élevé à l'Hypogée des Dunes à la mémoire du P. de la Croix, dont le buste en bronze est l'œuvre du sculpteur Poitevin, Aimé Octobre.

A la fin du IIIe siècle, Limonum fut entouré d'une enceinte de six mètres d'épaisseur et de 2.600 mètres de long, qui servit de défense à la ville pendant neuf siècles. Cette enceinte, plus longue que celle de Bordeaux, donne une idée de l'importance de Limonum, dont on sait déjà que les arènes étaient les plus vastes de la Gaule.

Un important vestige de l'enceinte romaine a été examiné par le P. de la Croix, au cours des fouilles faites dans le square du palais de justice. Cet examen a permis de placer la date de la construction de l'enceinte entre les années 287 et 301, c'est-à-dire au lendemain de l'incendie qui aurait détruit la ville entière en l'an 285 ou 286. Au cours de ces mêmes fouilles, le P. de la Croix reconnut une deuxième construction romaine, celle-ci des deux premiers siècles et portant les traces de cet incendie. Cette construction, composée de dix pièces semblables de forme et de dimension, aurait été une galerie couverte, occupée par des marchands.

Le sol poitevin conserve bien d'autres vestiges de l'époque romaine. Les murs du vaisseau de Notre-Dame-la-Grande sont assis sur les murs de deux temples païens, dont l'un du Ier siècle et l'autre de la fin du IIIe; ce dernier temple construit après la destruction du premier par le grand incendie dont il a déjà été question. Les églises Saint-Paul, Saint-Savin, Saint-Pierre l'Hospitalier furent bâties sur les fondations d'édifices gallo-romains. A l'hôtel Berthelot, rue de la Chaîne, quatre substructions romaines servent de base aux murs du XVIe siècle.

Sur la hauteur dite des Dunes, près de la Pierre-levée, s'étend la vaste nécropole païenne et gallo-romaine, découverte en 1878. Là les fouilles firent apparaître 125 sépultures remontant aux IIe et IIIe siècles, et de nombreux objets funéraires dont les plus remarquables ont été transportés au musée de Cluny.

Dans le voisinage de cette nécropole païenne le P. de la Croix reconnut, en 1879, un fort curieux monument mérovingien, — l'Hypogée-Martyrium, construit au VIIe siècle par le prêtre Mellebaude, pour y déposer les restes de 72 martyrs chrétiens. Il consiste en une salle à demi creusée dans le rocher et revêtue d'inscriptions, qui ne laissent aucun doute sur la nature du lieu. C'est le champ des martyrs poitevins.

Abandonné à une époque qu'on ne peut préciser, ce monument resta longtemps dans l'oubli, enfoui sous un tas énorme de pierres. Mais le lieu avait conservé le nom de « Chiron-Martir »[1]. Le P. de la Croix se plaisait à raconter aux visiteurs que pendant les fouilles qui précédèrent

[1] Le mot « chiron » dans le patois poitevin désigne un tas de pierres amoncelées dans un champ.

la découverte, une vieille femme, qui faisait là paître sa chèvre, ne cessait de lui demander s'il cherchait la chapelle dont les « anciens » parlaient aux veillées. Le P. de la Croix effectua le déblaiement définitif du monument en 1909. A faible distance, sur cette hauteur des Dunes, un cime-

Cliché de M. Audouin.

Statue de Minerve, découverte à Poitiers, en 1902.

tière moderne « le cimetière de la Pierre-levée » atteste la pérennité des champs de sépulture.

L'une des plus précieuses découvertes qui aient été faites dans le sol poitevin a été celle de l'admirable statue de Minerve, trouvée, en 1902, dans des terrains situés au bas de la rue du Moulin-à-Vent. Elle figure depuis lors au musée municipal où de nombreux visiteurs sont venus

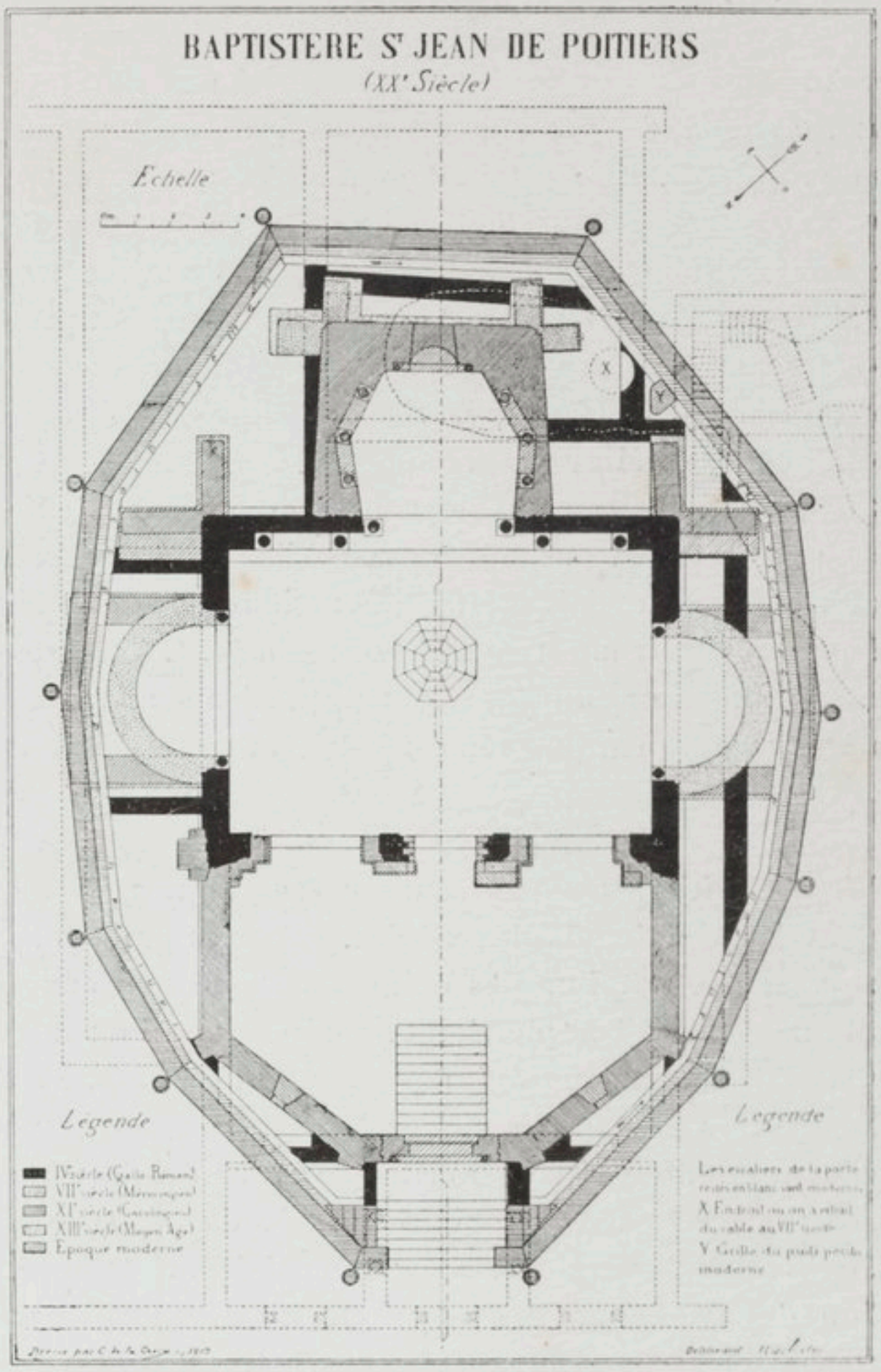
l'admirer : « La statue est en marbre blanc d'une grande lucidité. Elle « compte 1m,50 de hauteur, avec son socle qui est épais de 5 centimètres « et large de 25 à 27, car il n'est pas absolument rond. La déesse se pré- « sente debout, les jambes rapprochées l'une de l'autre; elle s'appuie « sur la jambe gauche, la droite étant portée un peu en avant. Entière- « ment vêtue, elle n'a de nu que les avant-bras et les pieds qui sont « chaussés de sandales. Elle est coiffée d'un casque et est revêtue de « l'égide qui lui couvre le haut de la poitrine et le dos. La déesse a le « type grec très pur, ou même égyptien, les lèvres assez fortes, ainsi que « le menton, les yeux grands ouverts; les prunelles ne sont pas indiquées. « Sa physionomie respire le calme. L'ensemble du corps aux formes peu « accentuées, donne bien l'idée de la vierge, de la jeune fille, qui est une « des conceptions de la Minerve grecque[1]. »

On s'est demandé si la tête appartenait bien au corps, si elle datait de la même époque ou n'avait pas été rajoutée. Il n'est pas possible cependant de douter que la tête n'ait été faite pour le torse et que le torse n'ait été préparé pour recevoir une tête ainsi conformée. Les tresses du cou et de la poitrine se font bien suite et les deux parties sont travaillées de la même manière. La tête est du même marbre et de la même facture que le reste.

Si la ville de Poitiers n'a pas conservé ses arènes, si ses thermes romains sont ensevelis depuis des siècles, l'époque gallo-romaine y est du moins représentée par l'un des édifices les plus curieux de France, connu sous le nom de « Temple Saint-Jean », mais dont la destination primitive resta longtemps une énigme pour tout le monde savant. Les uns voulaient y voir un temple païen; les autres un monument funéraire, une construction destinée à abriter le tombeau de Claudia Varenilla. D'autres encore (et cette opinion paraît devoir triompher d'une manière définitive) découvraient, dans ce soi-disant temple, tous les éléments d'un de ces baptistères par immersion, édifiés par les chrétiens au lendemain de la promulgation de l'édit de Constantin, reconnaissant officiellement la religion chrétienne. C'est l'opinion du P. de la Croix, qui pendant des années s'est consacré à l'étude du baptistère Saint-Jean, et dont les recherches ont abouti à des conclusions qui s'imposent. L'éminent archéologue est parvenu à déterminer le plan primitif du baptistère.

[1] A. Richard. Relation de la découverte de la Minerve de Poitiers, le 20 juin 1902.

A l'origine, les baptistères étaient indépendants des églises et renfermaient une piscine destinée au baptême par immersion. Les catéchu-



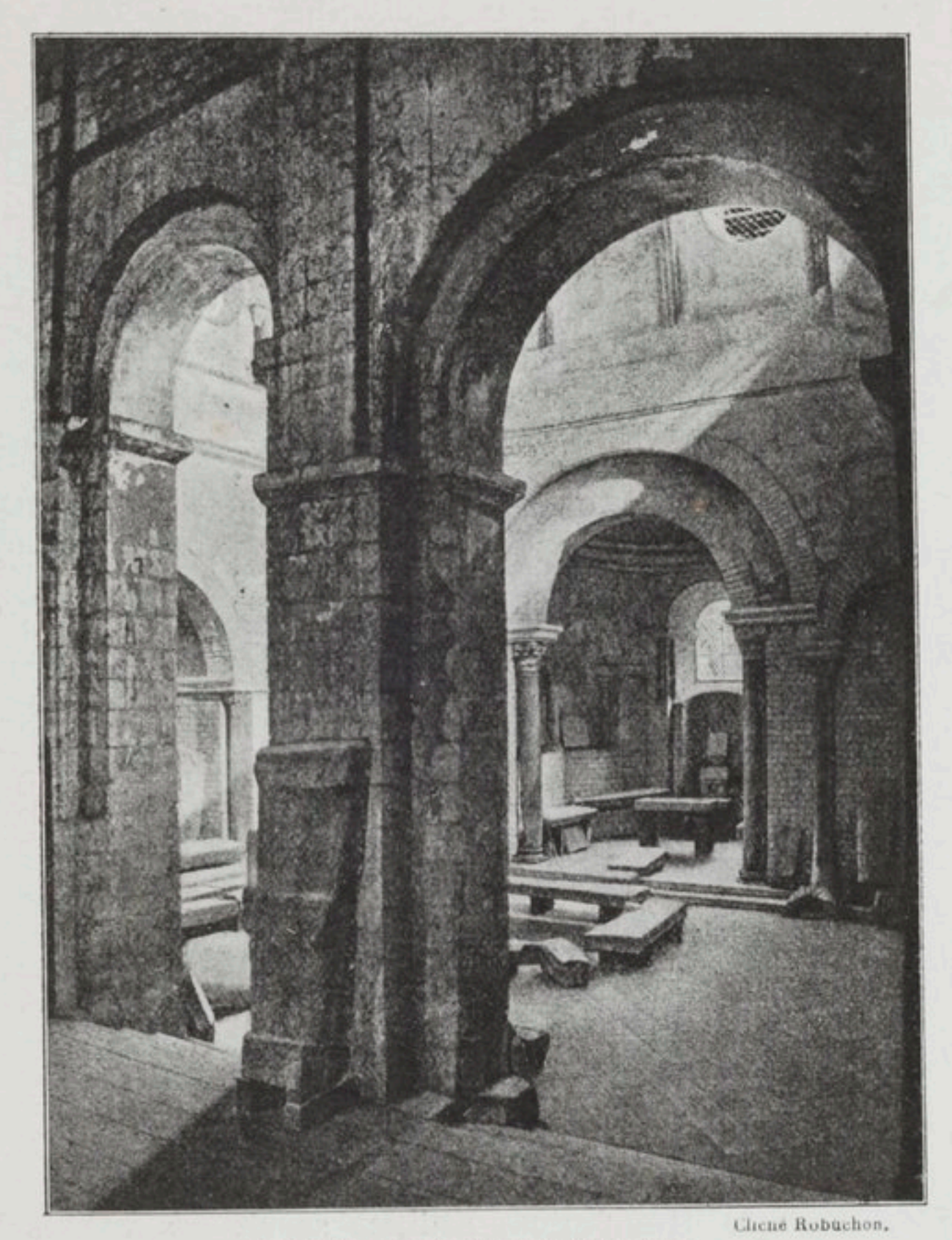
Plan du baptistère Saint-Jean (dressé par le R. P. de la Croix).

mènes étaient plongés dans cette piscine ou cuve baptismale, dont l'eau avait été bénie auparavant par le pontife qui présidait la cérémonie.

Au IVe siècle, le baptistère Saint-Jean était précédé d'un porche flanqué de deux chambres rectangulaires. Du porche, on pénétrait dans le narthex, lequel communiquait avec la salle de la piscine sur laquelle

s'ouvraient deux pièces où se déshabillaient les néophytes. Derrière la piscine se trouvait une autre pièce, réservée à l'évêque.

Vers la fin du VIIe siècle, lorsque l'usage de baptiser les enfants et celui de baptiser par infusion prévalurent, de grandes transformations



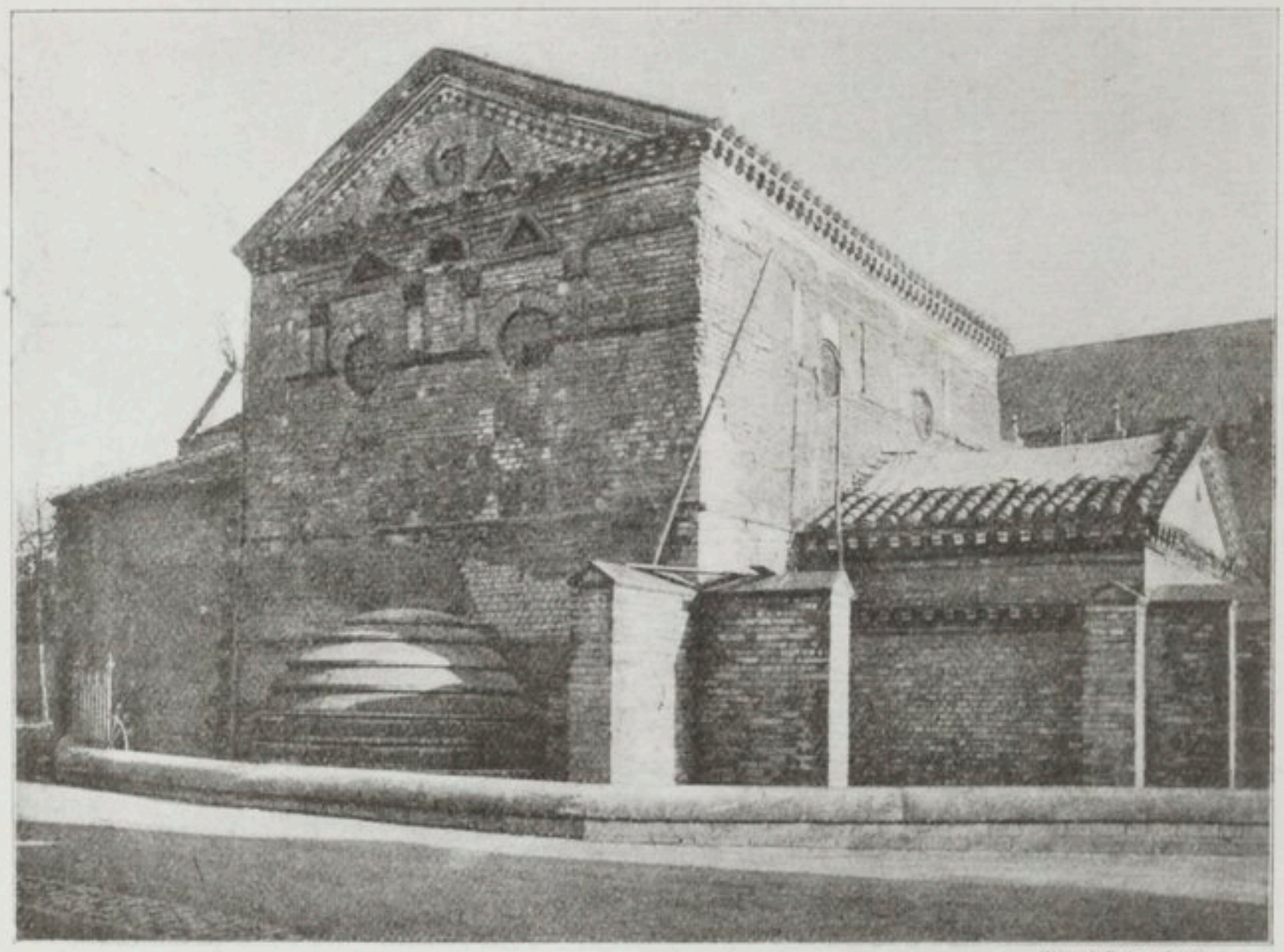
Cliché Robuchon.

Intérieur du baptistère Saint-Jean.

furent apportées au baptistère Saint-Jean. La piscine, devenant inutile, est comblée et remplacée par des fonts baptismaux. A la même époque, on construit trois absidioles; les murs de la salle centrale sont élevés et percés de six fenêtres. « Les importantes modifications, apportées pendant « l'époque mérovingienne au baptistère Saint-Jean, eurent pour résultat « de le transformer de baptistère à immersion en baptistère à infusion. « Dans son état primitif, on ne pouvait y conférer que le sacrement de

« baptême, et il fallait conduire les néophytes à la cathédrale pour leur « faire recevoir les sacrements d'eucharistie et de confirmation. Mais « après les grandes transformations de l'édifice, il devint possible de « conférer dans le baptistère les trois sacrements et même d'y célé- « brer, ainsi que cela s'est vu plus tard, les offices paroissiaux[1]. »

Ce n'est qu'au XVIIe siècle, en 1638, que le baptistère Saint-Jean fut



Cliché Robuchon.

Le baptistère Saint-Jean. Vue extérieure (sud-est).

érigé en paroisse. Mais il continua d'être longtemps encore le lieu préféré des Poitevins pour le baptême de leurs enfants.

Désaffecté sous la Révolution, l'édifice servit aux usages les plus divers. En 1826, Dufour, l'historien de « *l'Ancien Poitou et de sa capitale* », voyait le monument « occupé par un fondeur de cloches dont les « ouvriers semblaient prendre plaisir à briser à coups de pierres les « chapiteaux des colonnes et à bouleverser tout le sol intérieur d'un édi- « fice probablement unique en France. »

En 1831, le conseil municipal, d'accord avec le maire, voulut le démolir. Mais, grâce à l'intervention de M. de Caumont, l'État acheta l'édifice.

[1] Etude sur le baptistère Saint-Jean de Poitiers, par le P. de la Croix, p. 58.

En 1844, puis en 1848, nouveaux assauts de la municipalité contre le baptistère, qui ne fut sauvé que par la commission des monuments historiques et les démarches de l'archéologue poitevin, Charles de Chergé. En 1870, le bâtiment fut réquisitionné par le ministère de la guerre. En 1885 seulement, il fut mis par l'État à la disposition de la Société

Fragments de peintures du baptistère Saint-Jean : Apôtres. (D'après Gélis-Didot et Laffillée.)

des Antiquaires de l'Ouest. Celle-ci y conserve ses intéressantes antiquités lapidaires des VIe, VIIe et VIIIe siècles, sarcophages mérovingiens recueillis par le P. de la Croix dans le département de la Vienne, et qui ne pouvaient avoir un abri plus digne d'eux que ce monument de la même époque.

En dépit de ses épreuves, le baptistère Saint-Jean présente encore dans son état actuel un intérêt archéologique de premier ordre.

La partie la plus ancienne de l'édifice (IVe siècle) est la zone inférieure de ce bâtiment rectangulaire, qui domine extérieurement toutes les autres parties du baptistère et dont les frontons triangulaires regardent le nord

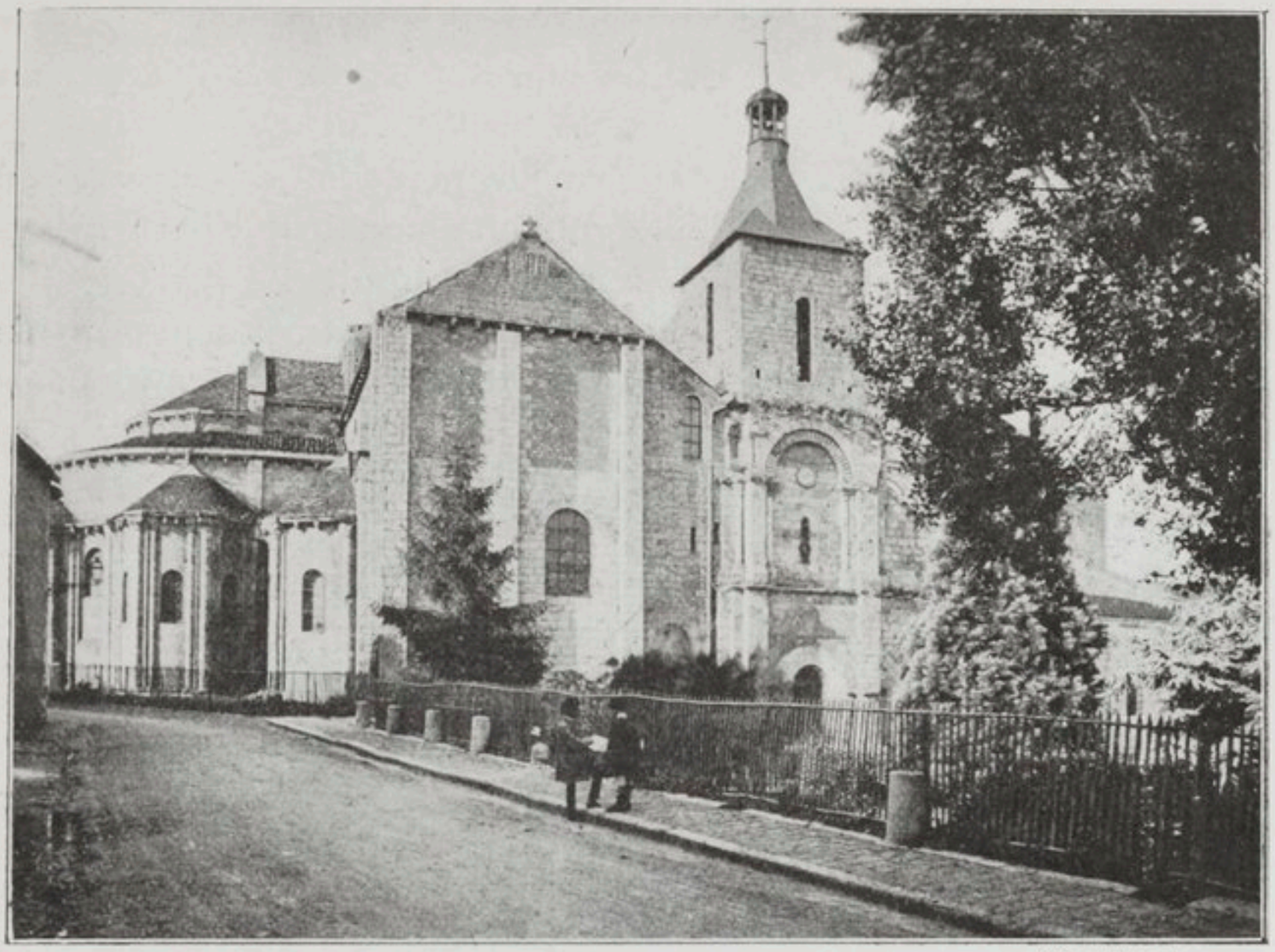
et le sud. La zone supérieure, construite au VIIe siècle, apparaît décorée de frontons et de pilastres enlevés à un monument du VIe siècle. L'abside à cinq pans, carrée au dehors, fut ajoutée après coup au corps principal. Au XIe ou XIIe siècle, on éleva le narthex qui se soude du côté de l'ouest au quadrilatère mérovingien.

La porte s'ouvre dans la façade de l'ouest; elle est fort simple, et surmontée d'un modeste campanile à double arcade. On descend dans la nef par un escalier, car le terrain s'est beaucoup exhaussé autour du monument. L'avant-corps ou pronaos communique avec le quadrilatère ancien par trois larges et hautes arcades cintrées. Au centre de cette salle, une piscine octogonale est creusée dans le sol. Elle fut découverte en 1803 par l'archéologue Siauve — l'un des rares savants qui aient, avant le R. P. de la Croix, entrevu la destination primitive de l'édifice.

La partie supérieure des murs du baptistère est décorée intérieurement de fresques représentant des sujets chrétiens. Mérimée a attribué aux plus anciennes la date du XIIe siècle. Les autres sont des XIIIe et XIVe siècles.

Le beau fragment de fresque du XIIe siècle représentant l'Ascension doit être signalé. Le Christ monte au ciel dans une auréole; de chaque côté un ange aux ailes déployées vole auprès de lui, tandis que les apôtres lèvent les bras pour marquer leur étonnement.

Au sortir du baptistère Saint-Jean, et tout auprès de l'antique édifice, on voit se dresser la grande masse de la cathédrale Saint-Pierre. L'église communique directement avec le baptistère par un passage extrêmement ancien, le passage Saint-Jean. Par là, sans doute, se rendaient à la cathédrale primitive ceux qui venaient de recevoir le baptême.



Cliché Robuchon.

Saint-Hilaire. Vue extérieure (nord).

CHAPITRE II

L'ART ROMAN

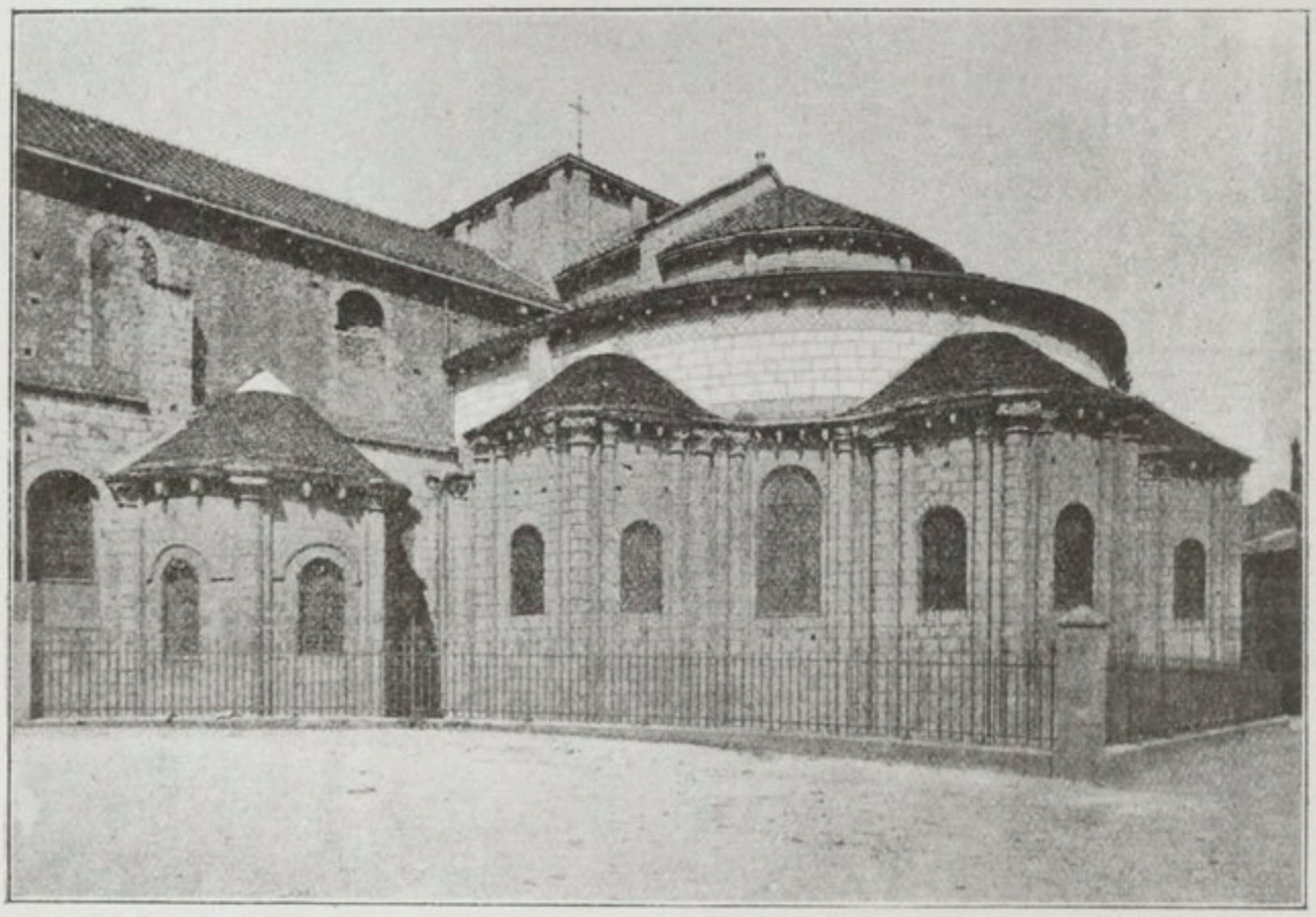
Après le baptistère Saint-Jean, le plus ancien édifice religieux de Poitiers est l'église Saint-Hilaire-le-Grand. La base du clocher est antérieure à l'an mille et remonte même vraisemblablement à la première moitié du Xe siècle. L'abside et les absidioles, dont l'ensemble extérieur est d'un effet artistique si puissant, datent de la première moitié du XIe. Mais les origines de ce sanctuaire remontent au IVe siècle et sont seulement de quelques années postérieures à celles du baptistère Saint-Jean.

Il fut en effet fondé en l'honneur des martyrs saint Jean et saint Paul par le saint dont il porte le nom, saint Hilaire évêque de Poitiers au IVe siècle, et l'une des lumières des premiers siècles de l'Église chrétienne. On sait que les ouvrages de théologie de saint Hilaire firent école, que le grand saint Martin, évêque de Tours, fut son disciple et se retira

pendant quelque temps à Ligugé, non loin du maître, où il fonda un monastère sous les auspices du savant prélat poitevin.

Saint Hilaire fut enterré dans la chapelle qu'il avait fait élever. Son tombeau devint bientôt l'objet d'une grande vénération et les foules y accourront en pèlerinage pendant tout le Moyen Age[1].

La légende ne veut-elle pas que saint Hilaire ait, en une occasion mémorable, manifesté sa toute-puissance et son zèle pour le royaume de



Cliché Raymond.

Abside de l'église Saint-Hilaire-le-Grand (XIe siècle).

France. Grégoire de Tours raconte que, la veille du jour où Clovis vainquit Alaric, le roi franc, qui avait établi son camp non loin de la ville, vit dans les ombres de la nuit un globe lumineux s'élever de l'église Saint-Hilaire et se diriger vers lui, comme pour lui présager la victoire.

Il ne subsiste plus rien de la chapelle élevée par saint Hilaire, si ce n'est quelques substructions retrouvées en 1869, lors de la restauration

[1] Les pèlerins qui traversaient le Poitou pour se rendre à Saint-Jacques de Compostelle s'arrêtaient à la basilique de Saint-Hilaire. Afin de les hospitaliser, une aumônerie fut construite, en 1364, à l'angle des rues de la Tranchée et du Doyenné (E. Ginot. *Les chemins de Saint-Jacques en Poitou*, mémoire de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1912).

de l'édifice, vers le centre de la nef médiane de l'église actuelle. Située en dehors de l'enceinte de la ville, la chapelle de saint Hilaire était déjà saccagée par les Vandales en 407. Reconstruite par Clovis après sa victoire de Vouillé en 507, elle était brûlée par les Sarrasins en 732, puis de nouveau par les Normands en 863 et en 865. Découragés, les religieux de Saint-Hilaire abandonnèrent le monastère à la fin du IXe siècle, emportant avec eux le corps de leur patron jusqu'au Puy-en-Velay.

Au XIe siècle, l'église Saint-Hilaire fut reconstruite par la reine d'Angleterre Emma, mère d'Édouard le Confesseur, et par son architecte Gautier Coorland. Achevée par Agnès, comtesse de Poitou, l'église fut consacrée solennellement le 1er novembre 1049. C'est cette construction qui est parvenue jusqu'à nous, en partie seulement, car l'édifice, en 1562, a été saccagé par les protestants. En 1590 le grand clocher qui était le plus haut de tous ceux de la ville s'écroula, entraînant avec lui une partie des voûtes.

En 1869 des réparations sérieuses furent entreprises. On reconstruisit sur les anciennes fondations la partie des nefs précédemment détruite. La partie moderne est ainsi bâtie sur l'ancien plan. Cependant la nef actuelle a une travée et demie de moins que la nef construite au XIe siècle. Celle-ci s'avançait jusque sur le bord du coteau et se terminait par un grand mur couronné d'un pignon. La porte principale de l'église se trouvait sur le côté nord. Aujourd'hui, l'entrée principale est à l'ouest.

La grande nef de l'église Saint-Hilaire comporte de belles voûtes élevées sur trompe, alors que le XIe siècle n'a guère employé, en Poitou, que la voûte en berceau. Cette grande nef est encadrée à droite et à gauche par trois collatéraux, ce qui donne un ensemble de sept nefs, lequel vaut à l'édifice une remarquable ampleur. Le chœur, bâti sur une sorte de crypte, est très élevé par rapport au reste de l'église : il se compose d'une abside principale, d'un déambulatoire et de quatre chapelles rayonnantes, le tout du XIe siècle. Les bras du transept sont spacieux et chacun d'eux contient une chapelle. Cette multiplicité d'arcades cintrées, de piliers aux chapiteaux tantôt primitifs, tantôt curieusement sculptés, donne à la basilique une grandeur, une majesté incomparable. La pensée se porte vers le haut Moyen Age, vers le monde chrétien de Byzance, dont les voûtes sur trompe de Saint-Hilaire rappellent les coupoles.

La salle basse du clocher, qui sert aujourd'hui de sacristie, est antérieure à l'église proprement dite. Les sculptures des chapiteaux de cette salle accusent les traditions romaines, et l'on admet généralement qu'elle doit dater de la première moitié du Xe siècle.

S'il n'est conservé nulle trace à Saint-Hilaire-le-Grand du tombeau du fondateur de l'église, la tradition désigne sous le nom de tombeau de sainte Abre, fille de saint Hilaire, le couvercle du sarcophage, en marbre blanc, orné de figures et d'emblèmes rappelant les premiers temps du

Cliché Robuchon.

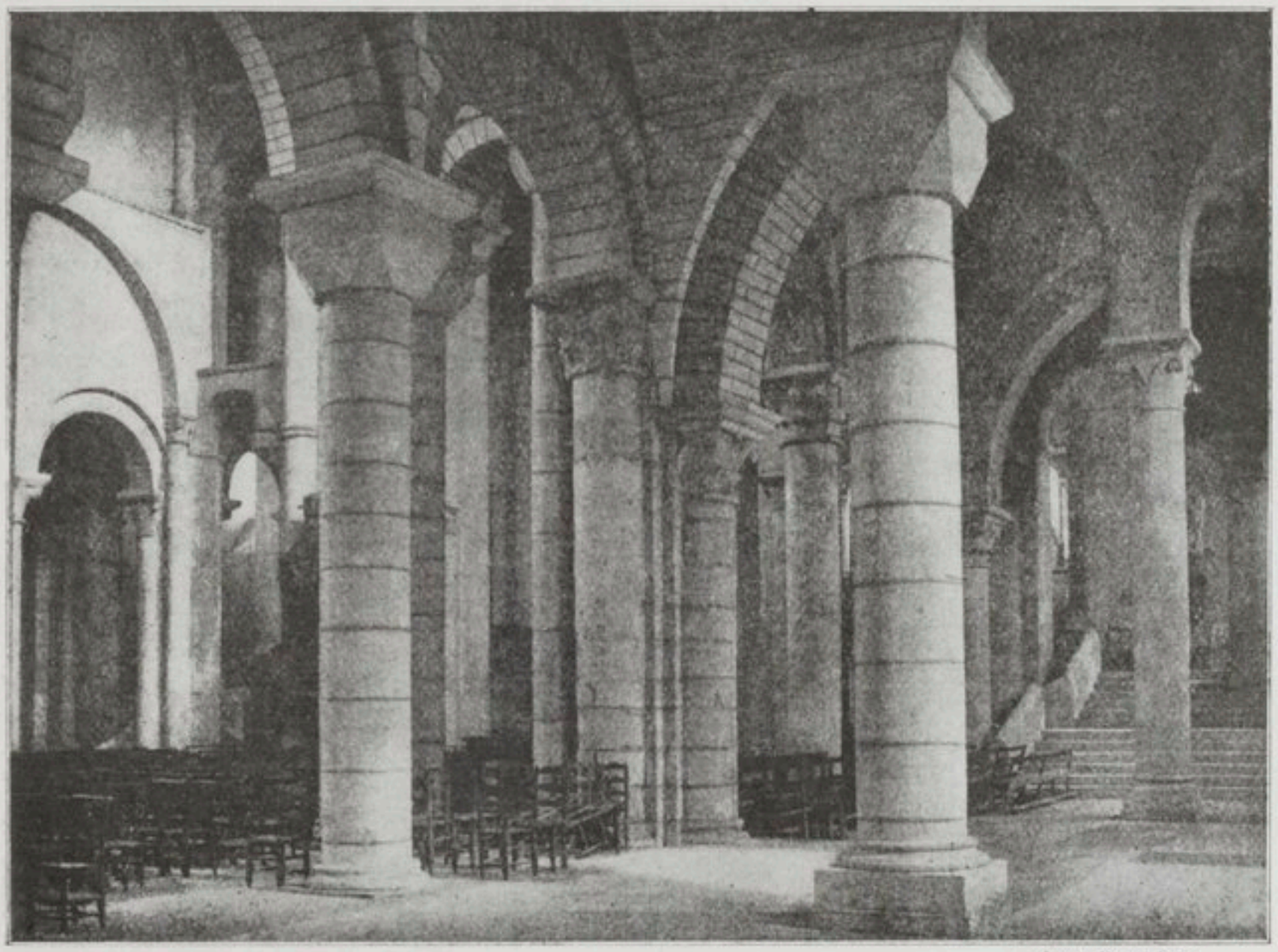
Intérieur de l'église Saint-Hilaire. La grande nef.

christianisme, qui est dans l'église au bas du collatéral de droite.

On montre dans l'ancienne église Saint-Hilaire-de-la-Celle, située dans un autre quartier de Poitiers, un bas-relief du XIIe siècle connu sous le nom de tombeau de saint Hilaire. Le corps d'un évêque est étendu dans un sarcophage ouvert, autour duquel treize personnages sont groupés. Au centre sont deux anges dont l'un reçoit l'âme du défunt sous la forme d'un petit corps nu et l'autre tient un encensoir; aux extrémités

deux diacres nimbés, saint Lienne et saint Just, les disciples du maître.

Le P. de la Croix a retrouvé, sous le maître-autel de l'église Saint-Hilaire-de-la-Celle, les fondations de la chapelle construite par saint Hilaire. Ce dernier, avant d'être évêque, vécut en ce lieu, comme l'indique le nom de Saint-Hilaire-la-Celle, *cella* signifiant habitation. Il y fut enterré avant d'être transporté à Saint-Hilaire-le-Grand.



Cliché Robuchon.

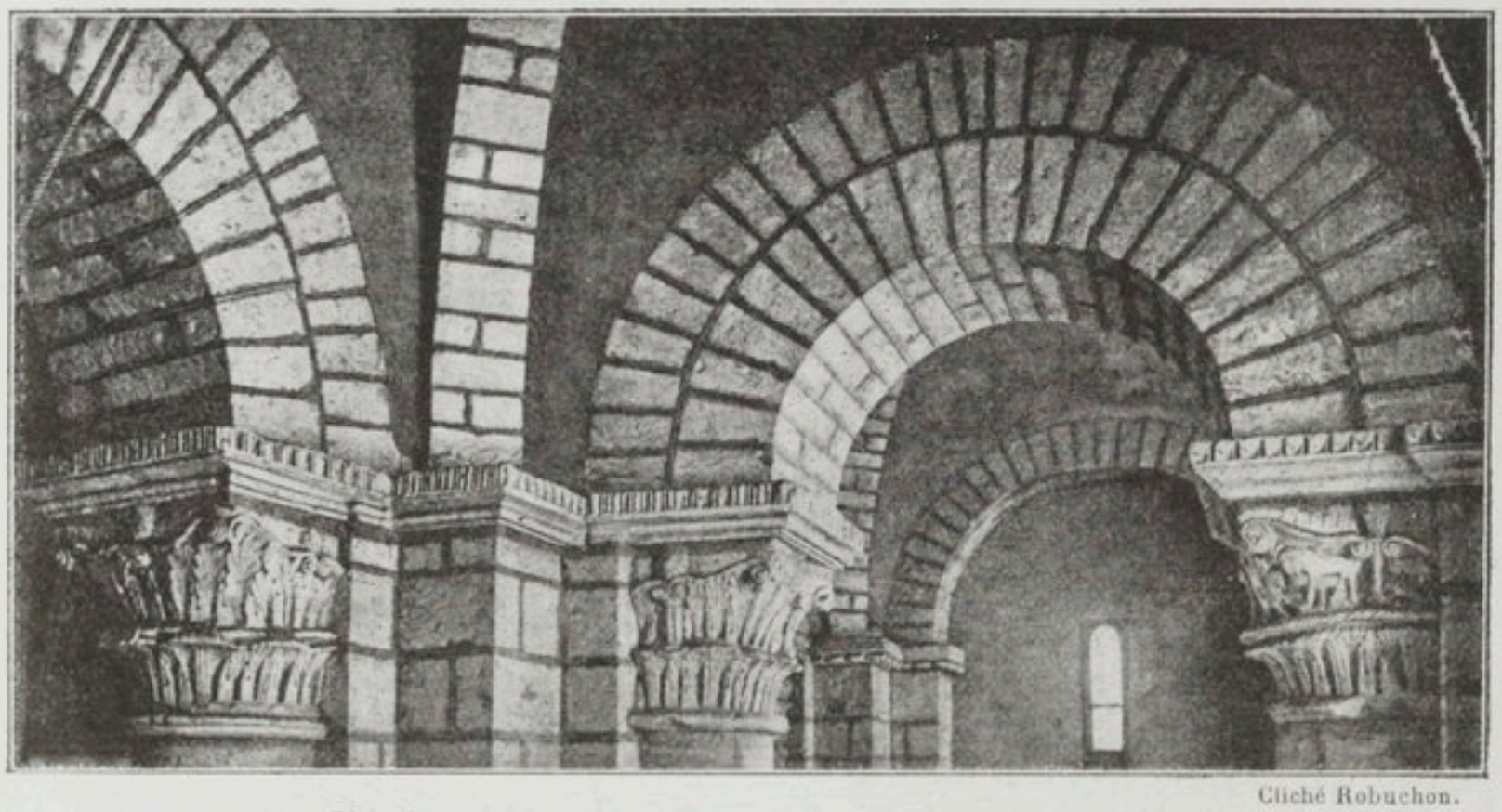
Intérieur de l'église Saint-Hilaire. Vue prise d'un bas côté.

Le souvenir du saint est attaché à un autre lieu de la ville. Dans le passage Saint-Jean, entre le baptistère et la cathédrale, une chapelle porte le nom de chapelle de Saint-Hilaire-entre-les-Eglises. Elle fut élevée au cours du XIXe siècle (par Mgr Pie) sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Hilaire-entre-les-Eglises. La tradition nous apprend que saint Hilaire, au cours de son épiscopat, habitait le lieu même où s'éleva plus tard l'église placée sous son vocable et qui, située entre la cathédrale et le baptistère Saint-Jean, fut appelée Saint-Hilaire-entre-les-Eglises.

Dans une rue du centre de Poitiers, on voit, englobé dans un mur moderne, un petit monument en forme de pyramide encadrant un bas-

relief ancien. Il est connu sous le nom de pyramide de Saint-Hilaire. Le bas-relief qui décore la base est très détérioré. On peut cependant découvrir qu'il représente un évêque bénissant un enfant placé dans un baquet. C'est une sorte d'ex-voto populaire, destiné à perpétuer le souvenir d'un miracle accompli dans le voisinage par saint Hilaire, et dont l'historien poitevin, Jean Bouchet, a conté la légende dans ses annales d'Aquitaine.

La pyramide de Saint-Hilaire fut élevée en face de l'échevinage en 1615, sous la mairie de Pierre Pidoux[1]. Mais le bas-relief qui la décore est très antérieur.



Cliché Robuchon.

Chapiteaux du rez-de-chaussée du clocher de Saint-Hilaire.

Placé plus tard au coin de la rue Neuve, le monument a été porté de nos jours au n° 21 de la rue Bourbeau.

Saint-Hilaire, Sainte-Radégonde sont les sanctuaires fameux du Poitou. Mais Sainte-Radégonde est particulièrement chère au cœur des Poitevins. Depuis des siècles son tombeau est l'objet d'un pèlerinage vénéré. Chaque année, surtout au mois d'août, l'on y vient encore de tous les coins de la contrée pour attirer sur sa famille et ses biens la protection de la sainte, considérée comme la patronne du Poitou.

[1] Ce nom de Pidoux est celui d'une famille qui a donné trois maires à la ville de Poitiers au XVIIe siècle. Jean de la Fontaine était fils de « Françoise Pidoux » et se rendant en Limousin en 1663, le fabuliste ne manqua pas de visiter à Châtellerault son cousin Pierre Pidoux, lieutenant-général au siège royal de cette ville.

Rien de curieux comme les abords de l'église Sainte-Radégonde un jour de pèlerinage il y a quelque vingt ans. La troupe des pèlerins vient de faire irruption devant l'église, conduite par le curé du village. Pour se se rendre au tombeau de sainte Radégonde, les paysans, à la face com-

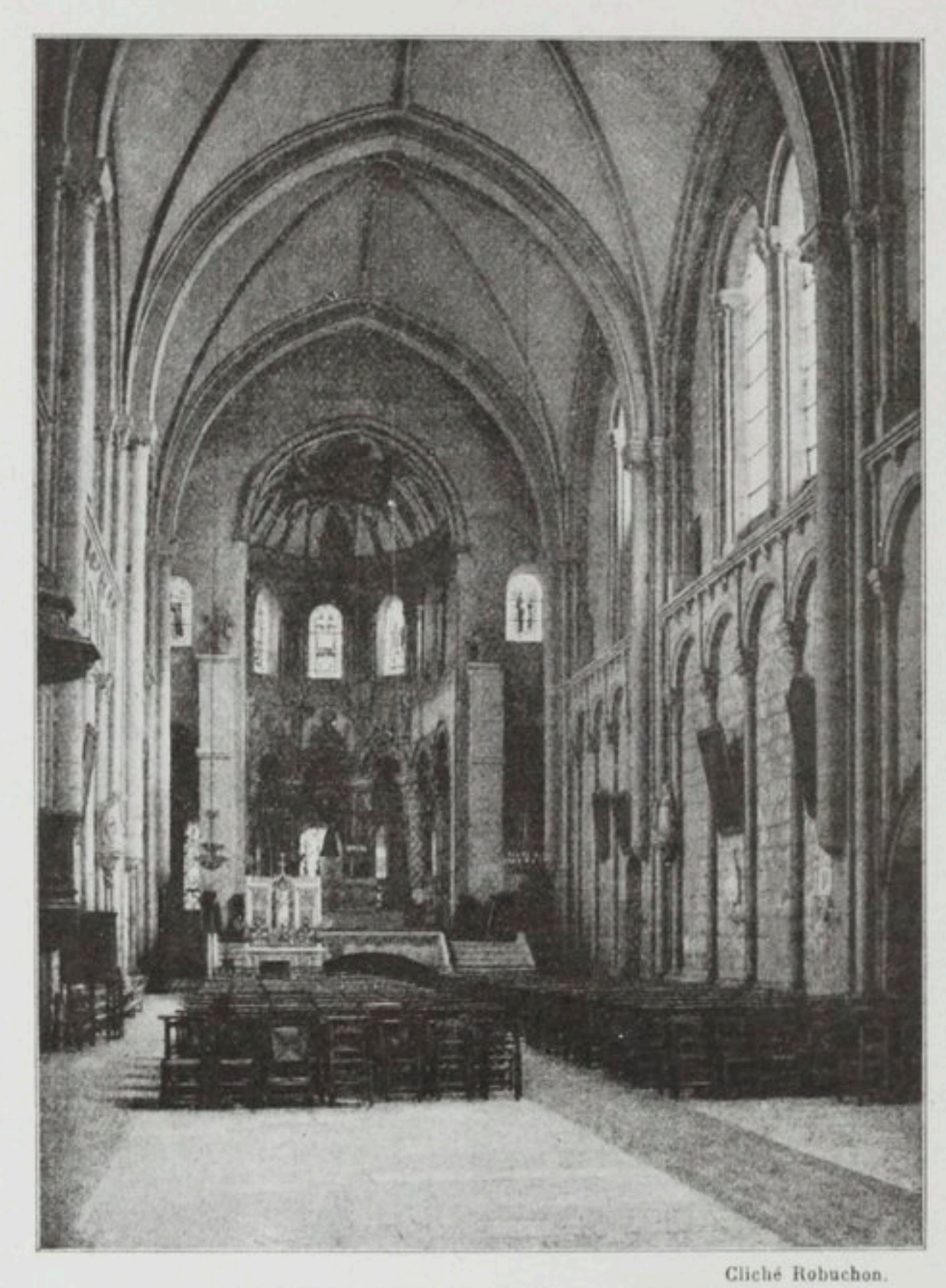
Cliché Neurdein.

L'église de Sainte-Radégonde (Vue prise au nord-ouest).

plètement rasée, ont revêtu leurs blouses neuves et arboré leurs larges chapeaux de feutre. Les femmes sont pour la plupart coiffées de bonnets richement brodés, de « pantines », dont les larges rubans flottent au vent, et qui rappellent les hennins du XVe siècle. Quelques vieilles, perdues dans les plis de leur longue cape noire, et dont on entrevoit à peine le visage, s'acheminent plus lentement. Tout ce monde crie, gesticule, discute avec

les marchandes de cierges et de médailles, qui poursuivent l'acheteur avec une ténacité inlassable, un zèle devenu légendaire. Puis subitement, sur un signe du curé, la foule disparaît dans l'église.

Fondée au VIe siècle en l'honneur de la Vierge, par la reine de France



Cliché Robuchon.

Intérieur de l'église Sainte-Radégonde.

sainte Radégonde (qui s'était retirée tout près de là, au monastère de Sainte-Croix), l'église Sainte-Radégonde reçut d'abord le nom de Notre-Dame-hors-les-murs; elle se trouvait en effet à quelques pas en dehors de la muraille romaine. Ce n'est que plus tard qu'elle prit le nom de sa fondatrice.

Détruite par un incendie en 1083, cette première église a fait place à celle que nous voyons maintenant, laquelle fut commencée au lendemain de l'incendie.

L'édifice actuel se trouve être l'œuvre de deux époques et de deux styles bien distincts. Au XIe siècle, c'est-à-dire à l'époque romane, appartiennent l'abside et les étages inférieurs de la tour ; la nef ne date au contraire que de la fin du XIIe siècle et des deux siècles suivants.

La jolie tour romane qui sert de porche à l'église est précédée d'un

Cliche Tuiollier.

La crypte et le tombeau de sainte Radégonde.

parvis, où l'on descend par des escaliers de plusieurs marches et dont la disposition fort ancienne fut rétablie vers la fin du XVe siècle. Les lions de pierre qui ornent l'enceinte sont le symbole bien connu de la justice.

C'est là en effet que le chapitre faisait comparaître et jugeait ceux qui ressortissaient à sa juridiction. Les juges et les personnes en cause occupaient le parvis ; les personnes de marque ou les témoins pouvaient être placés aussi sur les bancs de pierre tandis que les assistants ou curieux se tenaient en dehors de l'enceinte.

La tour romane, flanquée à sa gauche d'une élégante tourelle d'escalier et décorée à sa base d'un beau portail de l'époque gothique flamboyante, constitue à elle seule toute la façade. Les étages supérieurs, d'un roman ajouré, moins sévère, paraissent dater du XIIe siècle.

Cliché Neurdein.
Statue de sainte Radégonde, donnée par Anne d'Autriche.

A l'intérieur, l'abside du XIe siècle supportée par six lourds piliers romans, contraste par son aspect primitif avec la haute et large nef gothique, qui est à elle seule tout le vaisseau de l'église. Celle-ci n'a point en effet de bas côtés, et le déambulatoire, voûté d'arêtes et flanqué de trois chapelles rayonnantes, est demeuré sans prolongement.

Le tombeau de sainte Radégonde, dans une crypte du XIe siècle, sous le chœur, consiste en un sarcophage de marbre noir, dont la forme et la décoration révèlent une haute antiquité. Les supports seuls datent du XVe siècle, comme l'attestent leurs moulures. Devant le tombeau est placée une statue de sainte Radégonde, offerte en 1658 par Anne d'Autriche en reconnaissance de la guérison de son fils Louis XIV, tombé malade à Poitiers. Cette statue, en marbre blanc, œuvre de Nicolas Le Gendre, reproduit les traits d'Anne d'Autriche. Sainte Radégonde est représentée avec la couronne, le sceptre et le manteau fleurdelisé.

On voit dans la nef, à droite, une petite chapelle contenant deux statues représentant Notre-Seigneur Jésus-Christ et sainte Radégonde. Entre les deux personnages se trouve une pierre portant l'empreinte d'un pas. C'est la trace laissée par le pied du Christ lorsqu'il apparut à la sainte, quelque temps avant la mort de celle-ci. La chapelle du « Pas-de-Dieu » se trouvait avant la Révolution au couvent de Sainte-Croix, où mourut sainte Radégonde ; elle a été transportée en 1792, dans l'église où nous la voyons aujourd'hui, et où elle est l'objet d'une vénération particulière.

De même que l'église Sainte-Radégonde, l'église Saint-Porchaire est précédée d'une belle tour romane qui sert de porche et qui, entièrement décorée d'arcatures, produit, en bordure d'une rue, le plus curienx effet. En 1843, cette tour faillit être démolie. La municipalité voulait la faire disparaître sous prétexte que l'édifice menaçait ruine. Grâce aux efforts de la Société française d'Archéologie qui tenait alors son Congrès à

Cliché Merken.

La chapelle du Pas-de-Dieu à Sainte-Radégonde.

Poitiers, sous la présidence de M. de Caumont, cette tour échappa à la destruction.

Les étages inférieurs paraissent être du XIe siècle et le dernier étage du XIIe. Les deux archivoltes du portail reposent sur des colonnes aux chapiteaux fort curieux. L'un à droite représente Daniel dans la fosse aux lions. Sur l'autre, à gauche, il y a deux lions séparés par un arbre et deux oiseaux buvant dans un calice. Au-dessus du portail un bas-relief mutilé figure le Christ et les quatre animaux.

La tour Saint-Porchaire renferme aujourd'hui l'ancienne cloche de

l'Université de Poitiers, la cloche qui annonçait la soutenance des thèses et les cérémonies relatives aux études.

Il y a tout lieu de croire que derrière cette tour se trouvait à l'origine une importante église romane qui dut être démolie au début du XVIe siècle. Les deux nefs actuelles de Saint-Porchaire datent de la fin de la période gothique.

L'église Montierneuf appartient dans sa plus grande partie à l'art

Cliché Robuchon.

L'église Sainte-Radégonde (vue prise au sud). Bords du Clain.

roman. C'est un vaste édifice du XIe siècle, aux nefs larges et élevées, mais dont l'ornementation intérieure a été défigurée par une restauration maladroite, en 1817. Dès le XVIIe siècle, Montierneuf avait perdu ses proportions primitives. En 1643, l'église avait été diminuée dans sa longueur de trois travées que leur état de dégradation n'avait pas permis de conserver. De cette époque date la façade actuelle bâtie dans le goût classique.

Au centre de l'église, une coupole octogonale élevée sur trompes repose sur quatre piliers qui forment la base du clocher. Le chœur comporte un chevet ajouré du XIVe siècle, soutenu par des arcs-boutants et entouré

d'absidioles romanes lesquelles, au nombre de trois suivant l'usage poitevin, sont ornées extérieurement d'une corniche à modillons et de curieux chapiteaux. La lumière pénètre librement dans l'édifice par les grandes baies ogivales du chevet.

Cliché Robuchon.

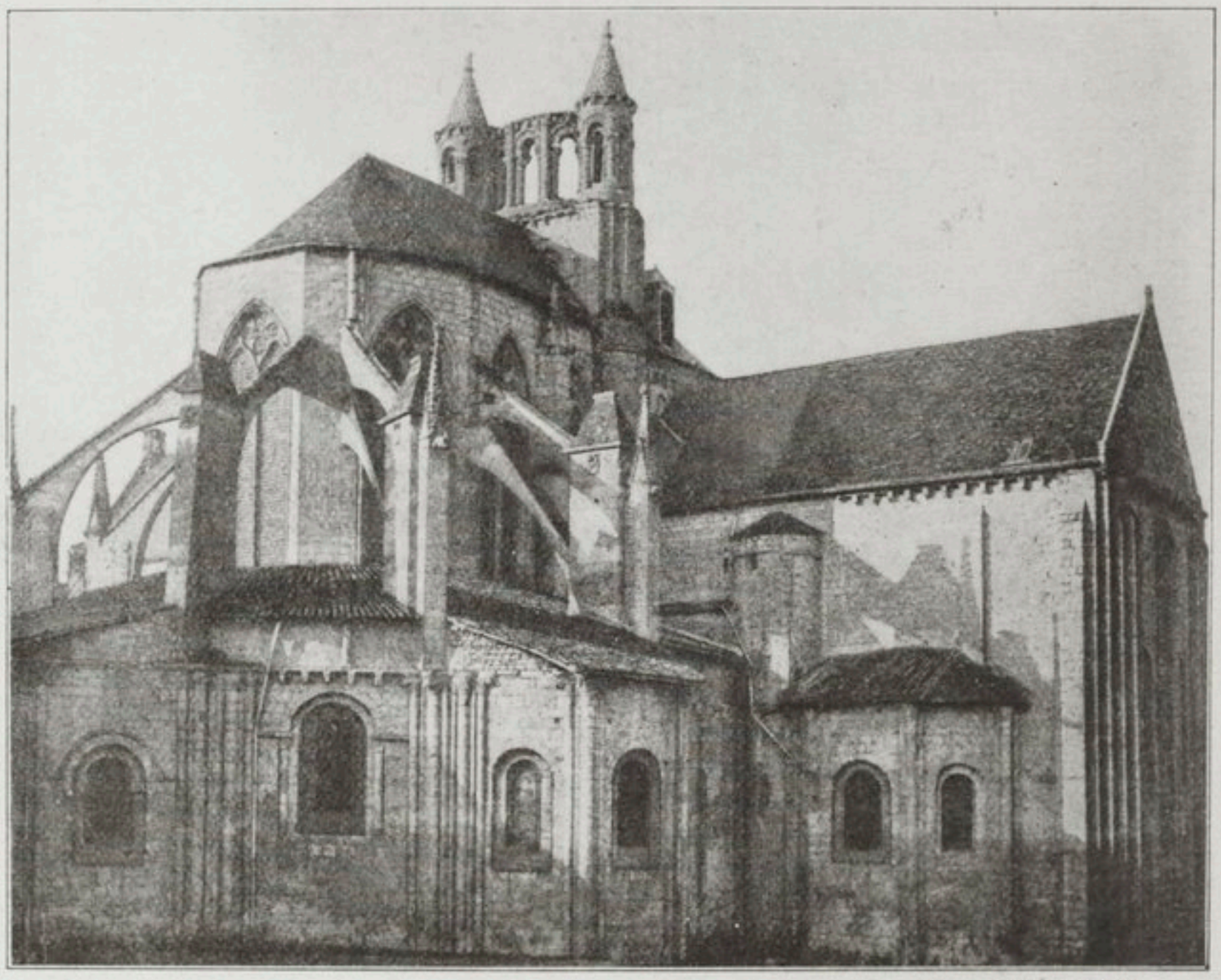
La tour de l'église Saint-Porchaire.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle le clocher de Montierneuf se composait d'une tour romane carrée, couronnée par une pyramide conique en pierre et accostée de quatre clochetons. Les deux seuls clochetons, qui dominent encore l'édifice, sont reliés par trois légères arcades, derniers vestiges de ce clocher autrefois terminé en pomme de pin comme celui de la même époque de Notre-Dame-la-Grande.

L'église de Notre-Dame-la-Grande est la perle des églises de Poitiers

et l'une des plus belles églises romanes du centre de la France. Que de fois l'on a comparé sa délicieuse façade du XIIe siècle à l'un de ces admirables triptyques d'ivoire sur lesquels les imagiers du Moyen Age sculptaient les scènes principales de l'histoire sacrée.

Cette façade, haute de plus de 17 mètres et large de plus de 15, est couverte de sculptures romanes. Elle est flanquée de deux petites tours

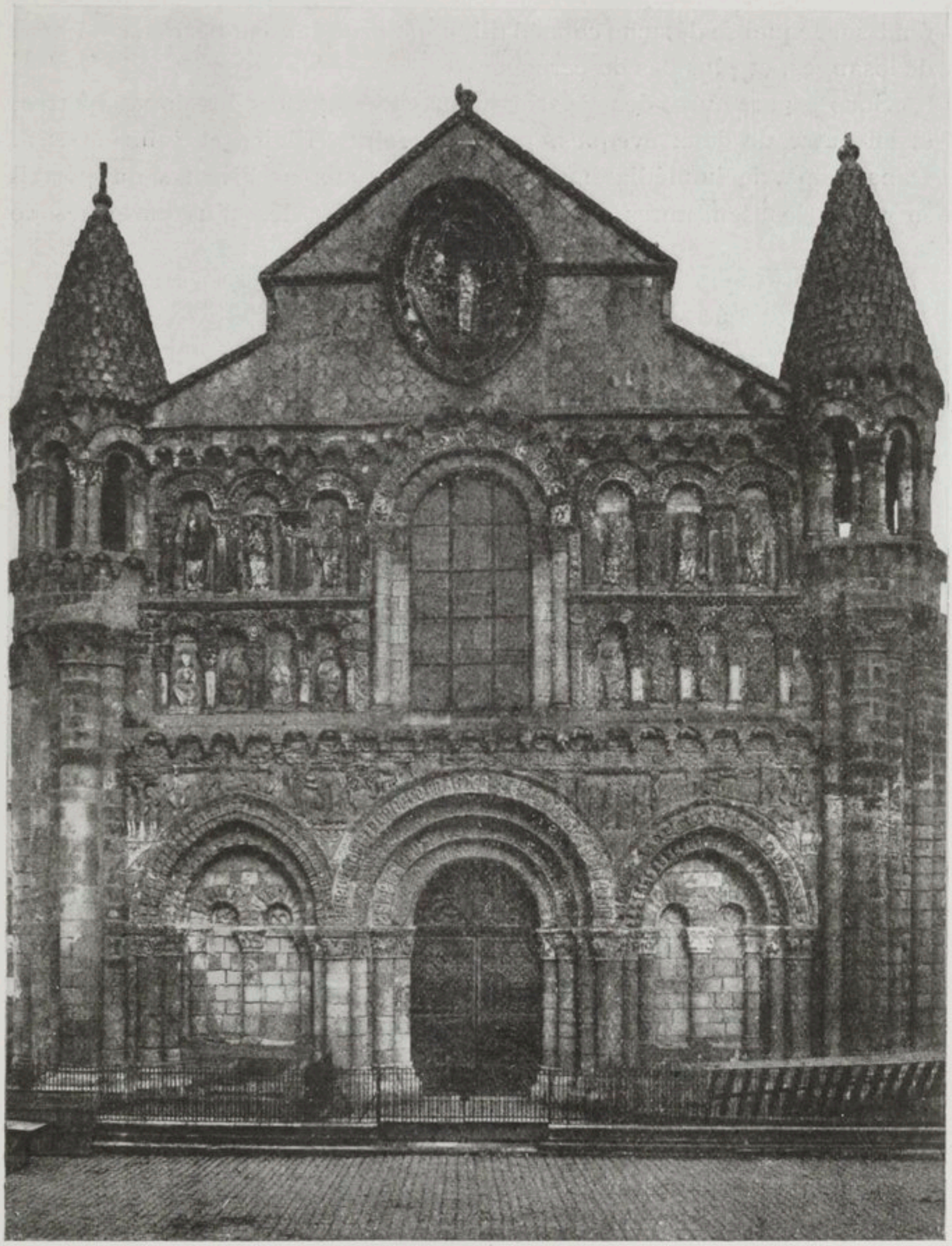


Cliché Robuchon.

Chevet de l'église Montierneuf.

ajourées, appuyées chacune sur un faisceau de colonnes et surmontées chacune d'un clocheton en forme de pomme de pin. Entre ces tours se développent quatre zones horizontales superposées. Celle du rez-de-chaussée est percée au centre d'un portail à quatre voussures sculptées, entre deux arcades aveugles en arcs brisés, subdivisées elles-mêmes en deux arceaux plein cintre surmontés d'un remplage décoré géométriquement. Les deux zones suivantes montrent deux rangées superposées d'arcatures plein cintre abritant des statuettes. Un grand oculus coupe ces deux zones au milieu de la façade.

Le pignon à pans coupés est décoré d'une sorte de médaillon renfer-

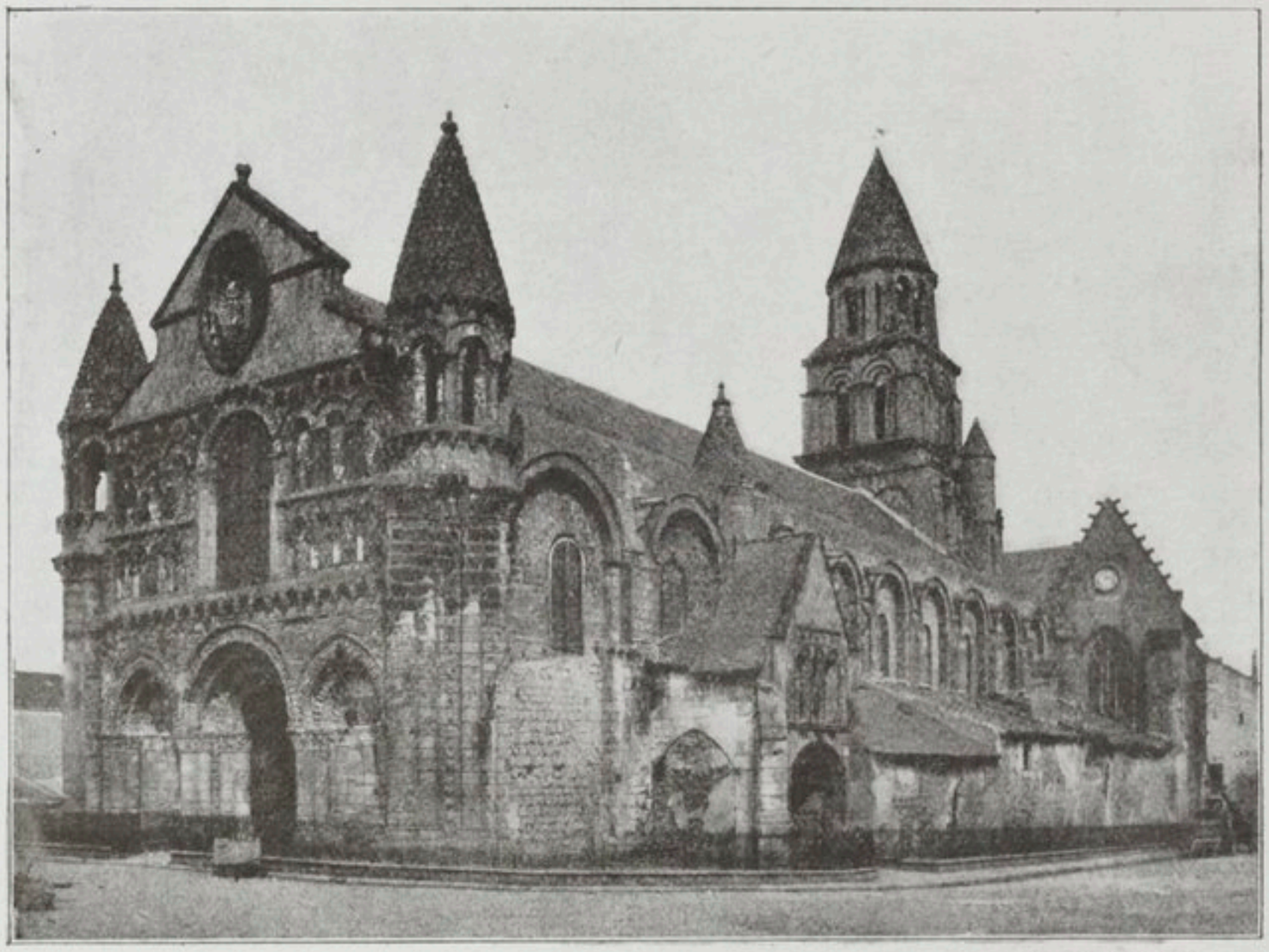


Cliché Neurdein.

Façade de Notre-Dame-la-Grande.

mant le Christ accompagné des symboles des quatre Évangélistes. Le fond sur lequel se détache ce médaillon est orné dans sa partie supérieure de losanges, et plus bas de cercles.

Sous les arcatures des galeries figurent les statues des douze apôtres, et en outre de deux évêques, peut-être saint Hilaire et saint Martin. Dans la partie immédiatement superposée aux archivoltes du portail se voient les sculptures, autrefois polychromes, les plus curieuses de



Cliché Neurdein.

Notre-Dame-la-Grande (ensemble sud-ouest).

Notre-Dame-la-Grande. C'est Adam et Eve debout à côté de l'arbre de la science du bien et du mal, autour duquel le serpent est enroulé. Ce sont les quatre prophètes, puis l'Annonciation, la Visitation et la Nativité. Dans la scène de l'Annonciation, la Vierge debout est chaussée de souliers pointus et vêtue d'une longue robe. La main droite de l'ange qui est brisée portait sans doute soit un lys, soit un rouleau sur lequel étaient écrits les premiers mots de la salutation. La Nativité est ainsi représentée : la Vierge, dans un lit amplement drapé, étend la main vers son fils, couché dans une crèche au-dessus de laquelle apparaissent les têtes de l'âne et du bœuf ; puis les deux sages-

femmes lavent l'Enfant Jésus dans un vase qui ressemble à un calice du XIIe siècle.

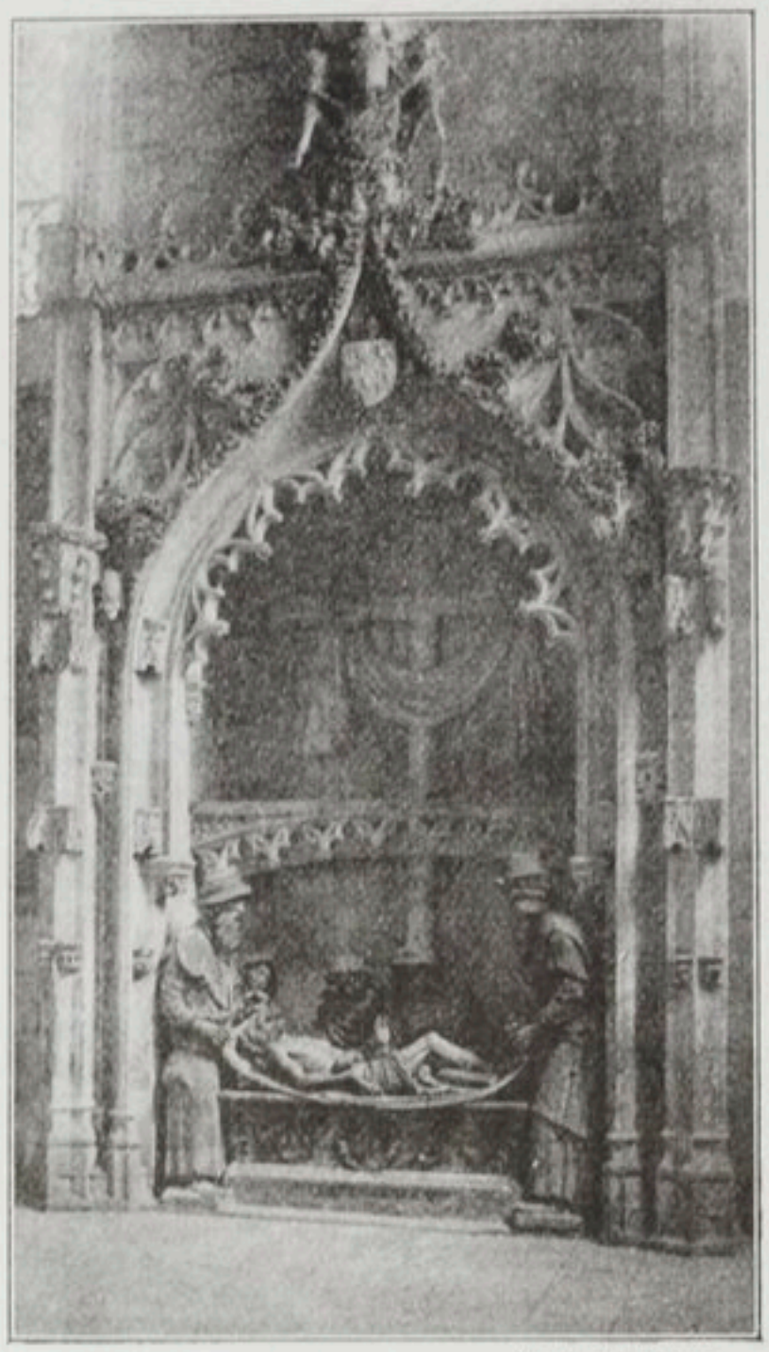
Selon M. Berthelé (l'éminent archéologue, auquel nous empruntons une partie de cette description), la façade de Notre-Dame-la-Grande est

Cliché Robuchon.

Notre-Dame-la-Grande. Chevet et clocher.

une exception dans le Poitou. Les arcatures multiples que présente la façade au premier étage ne sont pas en effet dans les traitions de l'école poitevine, qui orne généralement ses façades de trois arcatures au premier étage comme au rez-de-chaussée. Les arcatures multiples ne commencent au contraire qu'à Ruffec pour se répandre dans l'Angoumois et la Basse-Saintonge. Elles sont la caractéristique du roman saintongeais.

Le vaisseau de l'église Notre-Dame-la-Grande est antérieur à la façade avec laquelle il contraste par le froid de ses murs, qu'égaient uniquement les constructions gothiques rayonnant autour des nefs. On l'attribue généralement à la fin du XIe siècle. Au-dessus de l'édifice se dresse, appuyé sur la coupole centrale, un haut clocher roman, terminé en forme de pomme de pin, comme les clochers de l'Angoumois et du Périgord.



Cliché Robuchon.

Notre-Dame-la-Grande. — La mise au tombeau du Christ, dans la chapelle Sainte-Anne.

L'intérieur de Notre-Dame-la-Grande a été malheureusement revêtu en 1857 d'une décoration polychrome, qui produit une impression fâcheuse que J.-K. Huysmans a traduite dans le style qui lui est propre : » L'intérieur de Notre-Dame de Poitiers », dit Durtal dans *La Cathédrale*, « est bariolé de teintes « puériles et de tons farouches. Ce « Roman suscite la pensée de l'allé- « gresse enfantine d'un vieux sauvage « tombé en enfance et qui rit parce « qu'on a ravivé ses tatouages et « qu'on lui a recrépi, avec des cou- « leurs crues, le derme ».

Notre-Dame-la-Grande, orientée comme toutes les églises de Poitiers, mais dépourvue de transept, se compose d'une grande nef voûtée en berceau et de deux bas côtés qui sont recouverts de voûtes d'arêtes et presque aussi élevés que la nef centrale. L'édifice n'est éclairé que par les fenêtres des bas côtés. Le chœur incliné à droite est entouré d'un déambulatoire, sur lequel se détachent des chapelles absidales en nombre impair. La plus vaste, celle de droite, dite de Sainte-Anne, fondée en 1475 par Yvon du Fou, grand sénéchal du Poitou, est un beau spécimen de gothique flamboyant. Elle abrite, sous un riche arceau tumulaire, un groupe de sept personnages représentant la mise au tombeau du Christ. C'est là une œuvre de valeur du XVIe siècle, enlevée par la Révolution au couvent de la Trinité.

Sur le bas côté gauche de l'église s'ouvre une curieuse succession d'anciennes chapelles funéraires, portant encore les armoiries des familles auxquelles elles ont été consacrées. Certaines de ces chapelles appartiennent au style gothique, d'autres sont parées de caissons Renaissance.

L'abside est décorée d'une intéressante fresque, qui date vraisemblablement de la fin du XIIe siècle. C'est une grande vierge portant l'enfant sur ses genoux, et entourée d'une auréole qui l'isole des six figures de saintes debout à ses côtés. La Vierge occupe la place d'honneur comme il convient dans une église qui lui est consacrée. Le Christ, en majesté, entouré des quatre animaux, au lieu d'être placé comme d'ordinaire dans la courbure de l'abside, est peint sur la voûte du chœur [1].

Cliché Oudin.

Notre-Dame-des-Clefs.

Derrière le maître-autel de Notre-Dame-la-Grande est placée la statue miraculeuse de Notre-Dame-des-Clefs, dont voici la jolie légende. En l'an 1202, la ville assiégée par les Anglais fut sauvée grâce à l'intervention de la Vierge. Un traître ayant offert aux Anglais de voler au maire les clefs de la porte de la Tranchée pour faire pénétrer les assiégeants dans la place, la Vierge prit les clefs sous sa protection afin de déjouer les projets du traître ; et c'est entre les mains de sa statue, dans l'église Notre-Dame-la-Grande, que le maire retrouva les clefs de la ville. D'où le nom de Notre-Dame-des-Clefs donné à la vierge de Notre-Dame-la-Grande.

Cette statue est, sinon celle qui fut l'instrument du miracle (laquelle dut être détruite lors du sac de Poitiers par les protestants en 1562), du moins celle qui l'a remplacée au XVIe siècle.

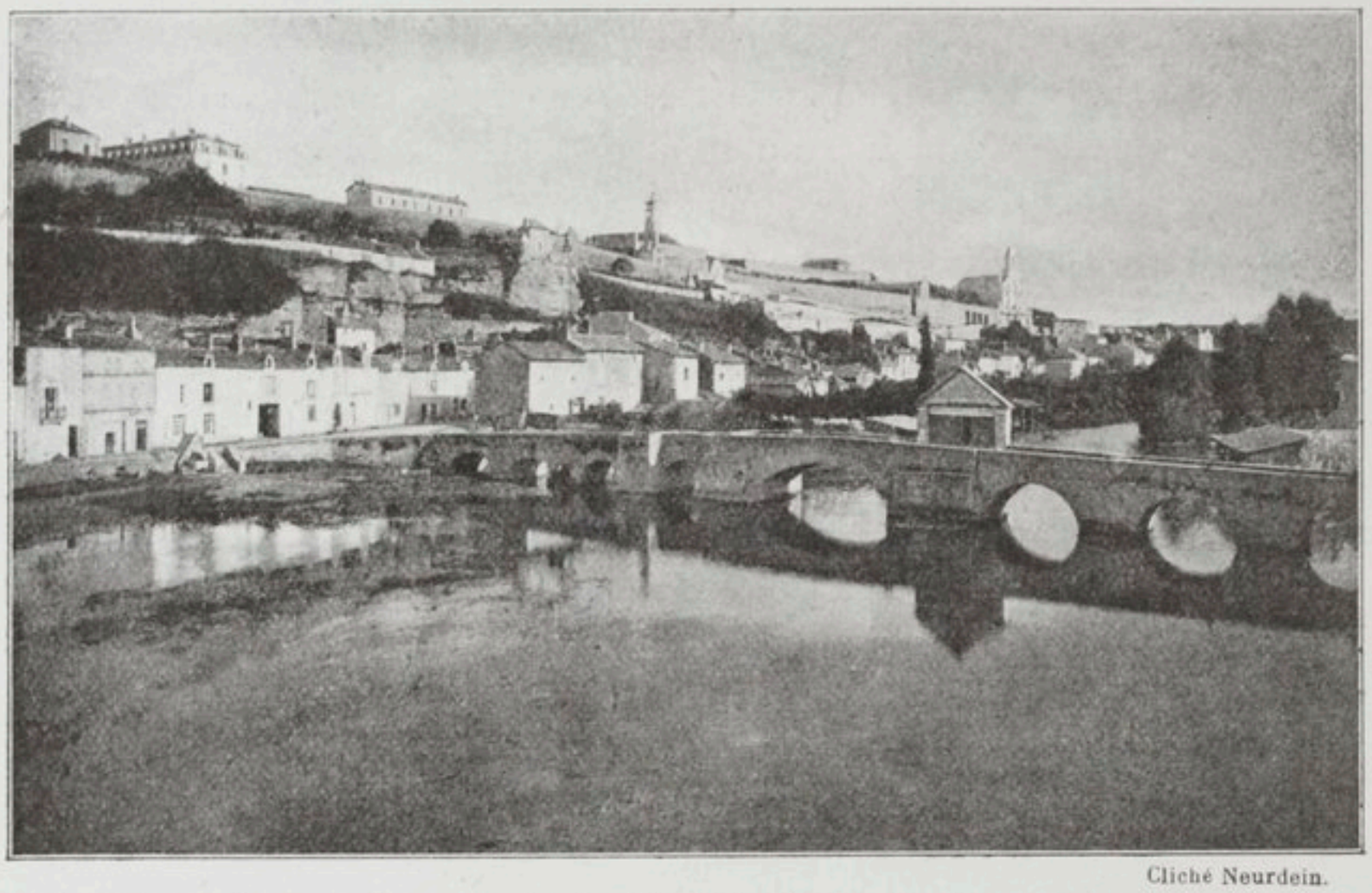
En souvenir du Miracle des Clefs, les Poitevins élevèrent sur tous leurs ponts des chapelles en l'honneur de la Vierge. Jusqu'en 1900, on

[1] En regardant cette peinture, on aperçoit, suspendu à la voûte, le chapeau cardinalice du célèbre évêque de Poitiers, Mgr Pie. Selon son désir, le cardinal Pie a été enseveli dans ce sanctuaire, et la pierre tombale avec une épitaphe composée par le prélat lui-même est devant les marches de l'autel. Dans le chœur, deux lutrins de cuivre d'un beau travail attirent l'attention du visiteur.

pouvait encore voir une de ces chapelles sur l'antique pont Joubert. Lors de la dernière restauration de ce pont en 1900, la chapelle a été déplacée, mais reconstruite à peu de distance près du boulevard voisin.

Au XVe siècle, à l'intérieur même de la ville, une floraison de statues de la Vierge surgit aux angles des rues et sur les façades des maisons.

Le XVIe siècle se permit même d'appliquer sur la façade romane de Notre-Dame-la-Grande trois niches surmontées de dais avec pinacles. Au centre de la grande fenêtre, une niche abrita sous un dais la statue de la



Cliché Neurdein.

Les Dunes. Le pont Joubert et la chapelle de la Vierge (avant la restauration du pont).

Vierge. Les deux autres niches, à droite et à gauche de la fenêtre, renfermaient les statues de saint Hilaire et de sainte Radégonde, les autres patrons de la ville. Ces deux dernières niches sont restées appliquées sur la façade jusqu'à la restauration de l'église vers le milieu du siècle dernier.

Une autre manifestation de la dévotion poitevine à Notre-Dame-des-Clefs consistait dans la solennelle procession du « Miracle des Clefs », le lundi de Pâques. « La veille, le dimanche de Pâques après vêpres, le « corps municipal se rendait en grande pompe à l'église Notre-Dame-la-« Grande, et la femme du maire, accompagnée de celles des échevins, « offrait, au nom de la ville, un manteau à la Sainte Vierge. Une somme « de cent écus, portée ensuite à quatre cents francs, était votée annuelle-

« ment pour cette dépense; mais comme le prix d'un manteau un peu « riche aurait dépassé cette allocation, il n'en était acheté un nouveau que « tous les deux, trois et même quelquefois quatre ans. La procession n'en « avait pas moins lieu chaque année. Le clergé et les principales autorités « faisaient le tour entier de la ville, s'arrêtant en station aux différentes « portes, et plus longuement à celle de la Tranchée où avait eu lieu le « Miracle. Cette cérémonie, interrompue pendant la Révolution et le

Cliché des Monuments Historiques.

Pupitre dit de sainte Radégonde, conservé au couvent de Sainte-Croix.

« régime impérial, avait été rétablie sous la Restauration; mais dans les « derniers temps, on se rendait seulement par les rues à la porte de la « Tranchée, et l'on revenait de même. Les événements de 1830 ont sup- « primé totalement l'acte de générosité municipale et la procession exté- « rieure. L'empereur Napoléon avait donné à Notre-Dame-des-Clefs un « manteau magnifiquement brodé en abeilles ». (*Souvenirs du Poitiers d'avant 1789*, par M. de la Liborlière). Si l'usage de « la toilette de la bonne Vierge » (l'on désignait ainsi l'offre du manteau à Notre-Dame-des-Clefs) n'a pas reparu depuis 1830, la procession des Clefs du lundi de Pâques, a été rétablie vers le milieu du XIX° siècle et a subsisté pendant une trentaine d'années.

Outre Notre-Dame-la-Grande, il existait autrefois à Poitiers plusieurs autres églises placées sous l'invocation de Notre-Dame : Notre-Dame-la-

Petite ou Notre-Dame-du-Palais, située comme ce dernier nom l'indique dans le voisinage du Palais ; la rue où elle s'élevait porta longtemps après la disparition de l'église le nom de rue Notre-Dame-la-Petite ; citons aussi Notre-Dame-l'Ancienne, démolie depuis fort longtemps, et Notre-Dame-de-la-Chandelière, petite église dépendant de Saint-Hilaire.

A côté des beaux édifices romans qui ont été étudiés dans ce chapitre et qui sont tous jusqu'à ce jour demeurés affectés au culte, mentionnons simplement : l'église Saint-Germain, construite au XIe siècle, désaffectée à la Révolution, et qui sert actuellement de salle de conférence et de réunion ; les églises Saint-Pierre l'Hospitalier et Sainte-Opportune qui ont été remaniées au XVe siècle ; Saint-Nicolas et Saint-Cybard dont il ne reste que des vestiges englobés dans des constructions modernes.

Cliché Robuchon.

La Cathédrale Saint-Pierre.

CHAPITRE III

L'ART GOTHIQUE

I. — L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

L'art gothique a fait son apparition à Poitiers avec la seconde moitié du XIIe siècle et le système architectural connu sous le nom de « style plantagenet ». Ce style spécial à l'Anjou et à quelques départements voisins, est caractérisé par « une voûte gothique surhaussée où le sommet « des arcs diagonaux est toujours plus élevé que la clef des arcs doubleaux « et que celle des formerets ». Cette disposition donne de la profondeur aux voûtes et les fait ressembler à une coupe renversée, ou si l'on préfère, à un petit dôme. Sous cet aspect cupoliforme ou domical, la voûte gothique à été appelée « angevine » et « plantagenet », parce qu'en 1150 la famille des Plantagenet régnait en Anjou, c'est-à-dire à l'heure où cette province se trouvait être le berceau de ce nouveau mode architectural.

Il y a de belles voûtes plantagenet dans plusieurs églises de Poitiers,

à la cathédrale, à Sainte-Radégonde et dans l'ancienne église Saint-Hilaire-de-la-Celle, devenue la chapelle des Carmélites. C'est évidemment au voisinage de l'Anjou et du Poitou qu'est due l'adoption des voûtes plantagenet dans la construction de ces églises poitevines.

La nef de l'église Sainte-Radégonde, œuvre gothique reliant la tour et l'abside romanes, comprend trois travées recouvertes de voûtes domicales renforcées de huit nervures toriques. De la fin du XIIe siècle et des deux siècles suivants, les murs de la nef sont dans leur partie inférieure ornés d'arcatures en plein cintre, au-dessus desquelles l'on peut admirer de curieux vitraux contant la vie et les miracles de sainte Radégonde.

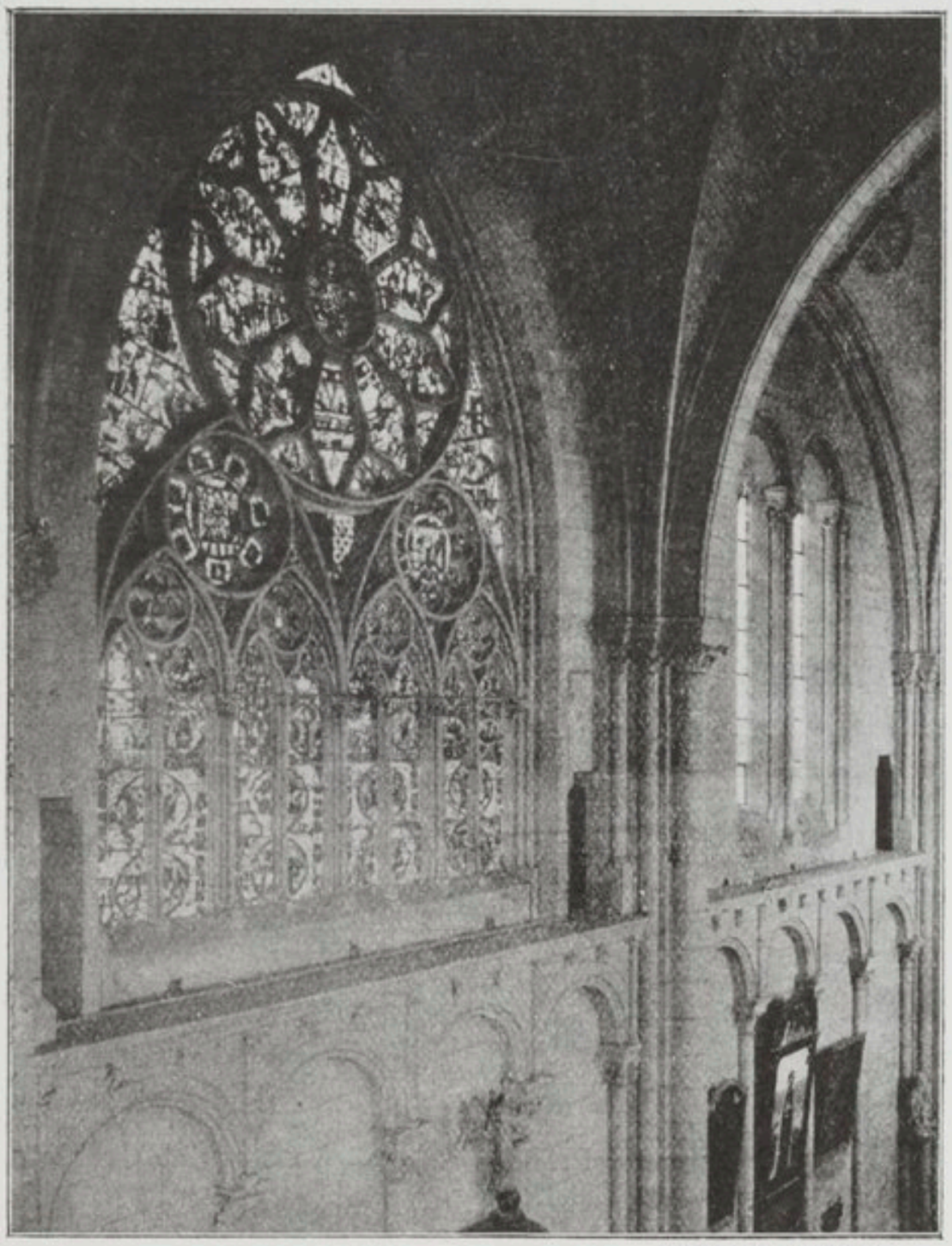
La grande fenêtre (du début du XIVe siècle), à huit compartiments et rosace, est consacrée à la vie du Christ et au jugement dernier. Mais dans l'église deux fenêtres seulement ont conservé leurs verrières intactes; les autres ont été raccourcies ou vitrées en blanc en 1783, pour donner satisfaction aux chanoines se plaignant que l'obscurité rendait difficile la lecture du bréviaire.

L'ancienne salle du chapitre, aujourd'hui la sacristie de Sainte-Radégonde, à été bâtie au XIIIe siècle. Sa voûte domicale, de style plantagenet, est renforcée par de grosses nervures toriques, supportées par de courtes colonnes, lesquelles reposent elles-mêmes sur des figures humaines servant de consoles. On reconnaît aux quatre angles de la salle les symboles des évangélistes, et à la clef de la voûte, le Père Éternel.

C'est à la cathédrale Saint-Pierre que l'on trouve les plus beaux spécimens de voûte plantagenet. Commencés dans la seconde moitié du XIIe siècle, sous le règne d'Henry II Plantagenet, roi d'Angleterre, et d'Aliénor d'Aquitaine (en 1162 disent les annales de Jean Bouchet), les travaux de la cathédrale[1] furent d'abord menés lentement; puis poursuivis de façon plus active sous l'administration habile et qui valut à la province des années de prospérité d'Alphonse, frère de saint Louis et comte de Poitou. Ils prirent un nouvel essort avec les évêques Gautier de Bruges (1278-1301) et Arnaud d'Aux (1307-1312). La façade était terminée avant 1363 et la

[1] Sur l'emplacement de l'édifice actuel s'éleva une cathédrale mérovingienne, qui fut incendiée; puis une deuxième cathédrale, bâtie en 1021. Des vestiges de l'une et de l'autre ont été retrouvés par le P. de la Croix au cours des travaux, effectués de 1890 à 1898, dans la chapelle souterraine de Saint-Sixte, qui sert aujourd'hui de chapelle funéraire pour les évêques de Poitiers.

consécration eut lieu le 18 octobre 1379 (jour de la fête de saint Luc), sous l'épiscopat de Bertrand de Maumont, et au lendemain de l'expulsion des Anglais du Poitou par Duguesclin et du retour définitif de cette province à la France. Le XVe et le début du XVIe siècle n'ont ajouté à la cathédrale que des accessoires. On peut donc dire que l'église Saint-Pierre est gothique



Cliché de M. L. Magne.

Grande verrière du XIVe siècle, à Sainte-Radégonde.

et appartient même en majeure partie à la plus belle époque de l'art ogival, la plus belle pour l'architecture religieuse du moins.

La façade avec ses trois portails encadrés de deux grosses tours est d'une remarquable ampleur, mais elle se trouve un peu encaissée, et il faut descendre quelques marches pour gagner le parvis.

Celui-ci était jadis clos de murailles en parapet (comme aujourd'hui encore à Sainte-Radégonde), et vis-à-vis du grand portail, entre deux esca-

liers, s'élevait la chaire de pierre, signe de la juridiction ecclésiastique qui s'exerçait au moyen âge devant les églises les plus importantes.

Les trois portails de la façade, dont l'exécution fut achevée vraisemblablement à la fin du XIIIe siècle, sont d'une grande richesse. Quatre rangs de voussures, chargés de statuettes et inscrits dans des frontons triangulaires décorés de crochets, encadrent de curieux tympans. Celui de la porte de droite représente le Christ devant les apôtres réunis, disant à saint Thomas, pour confondre son incrédulité, de mettre le doigt dans la plaie de son côté; plus haut, apparaît la maison soutenue et habitée par les anges, palais qui figure le ciel et dont saint Thomas s'est dit l'architecte. Ce dernier motif est emprunté à la légende des aventures de saint Thomas dans l'Inde, légende très chère aux fidèles et aux artistes du moyen âge.

Le portail de gauche est consacré à la mort de la Vierge et à son couronnement. Les apôtres entourent le lit où Marie est morte; des anges s'apprêtent à l'ensevelir; au-dessus, Marie apparaît couronnée par son fils et assise sur le même trône que lui.

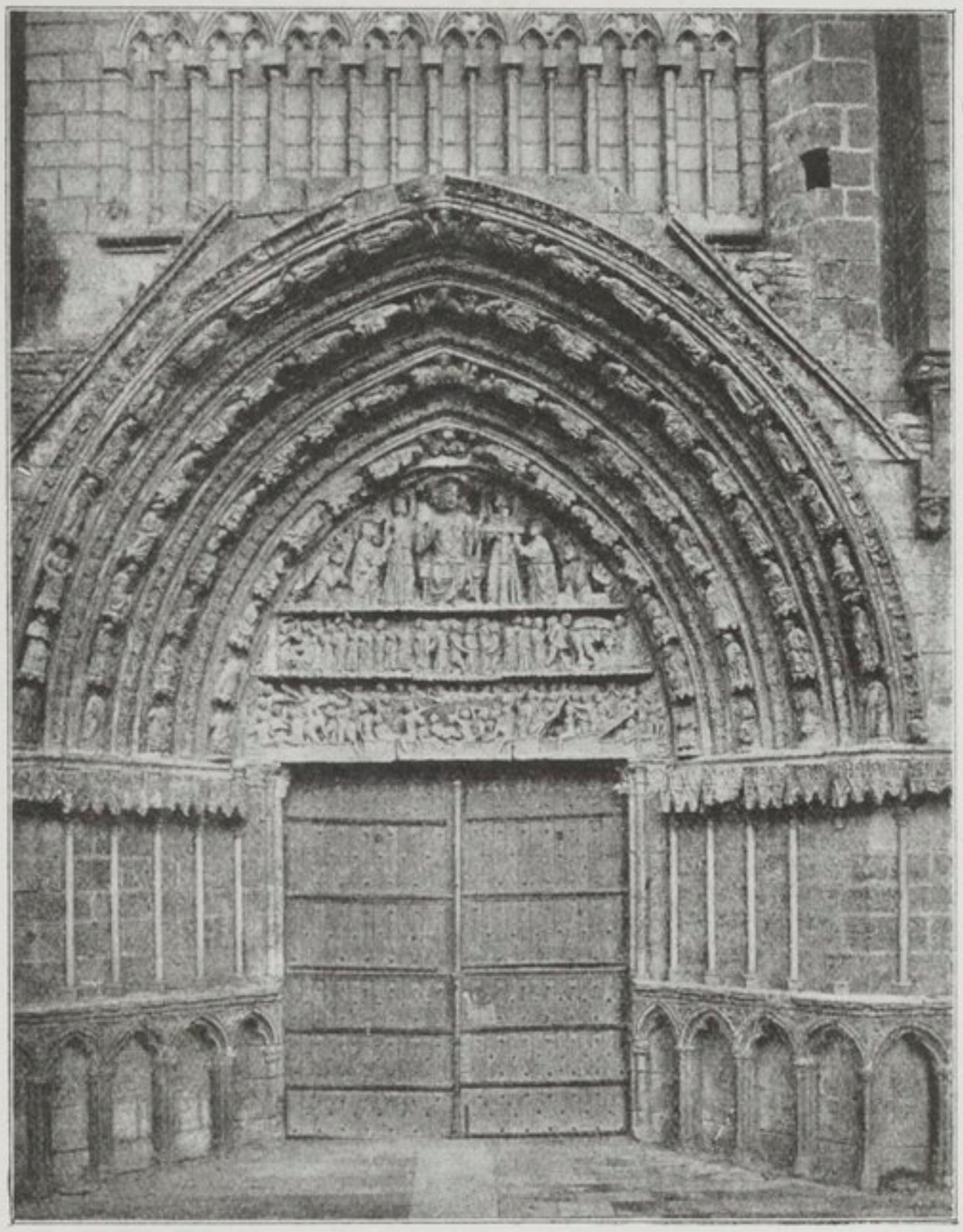
Au portail du milieu, le Jugement dernier; la résurrection des morts dans la partie inférieure du tympan, et au-dessus de la foule des élus et des réprouvés, le Christ assis, plus grand que ceux qui l'entourent, ayant à ses côtés deux anges qui tiennent les instruments de la Passion. Au-dessus du portail central, entre deux galeries à arcades brille une rosace aux multiples rayons. Cette façade est éclairée par le soleil couchant, tandis que le chevet de l'église reçoit les premiers feux du soleil à son lever, conformément à l'orientation traditionnelle des églises du moyen âge.

Le chevet construit à la fin du XIIe siècle est droit, disposition fréquente en Angleterre mais rare en France, si ce n'est dans la région de Laon et de Soissons. Il consiste en une imposante muraille de 49 mètres de haut sur 39 mètres de large, percée à une assez grande élévation de trois fenêtres cintrées, et décorée dans sa partie supérieure d'arcatures également cintrées et de deux clochetons pyramidaux. Ce chevet sans absidiole apparente est fort curieux, tant par sa hauteur que par la sobriété et la rectitude de ses lignes. Dominant Sainte-Radégonde et les quartiers avoisinant le Clain, il produit de loin le plus pittoresque effet.

L'édifice est recouvert d'un immense comble qu'allégeait jadis la présence d'une flèche aiguë, dont la trace existe encore sous la voûte du chœur.

Quand on vient de contempler le chevet de la cathédrale, la première

porte que l'on découvre pour pénétrer dans l'édifice est la porte Saint-Michel[1]. Elle est fort ancienne, et pendant les longues années qui s'écoulèrent avant l'achèvement de la cathédrale, ce fut la principale entrée de l'église. Son ornementation extérieure la rattache aux dernières années



Cliché Neurdein.

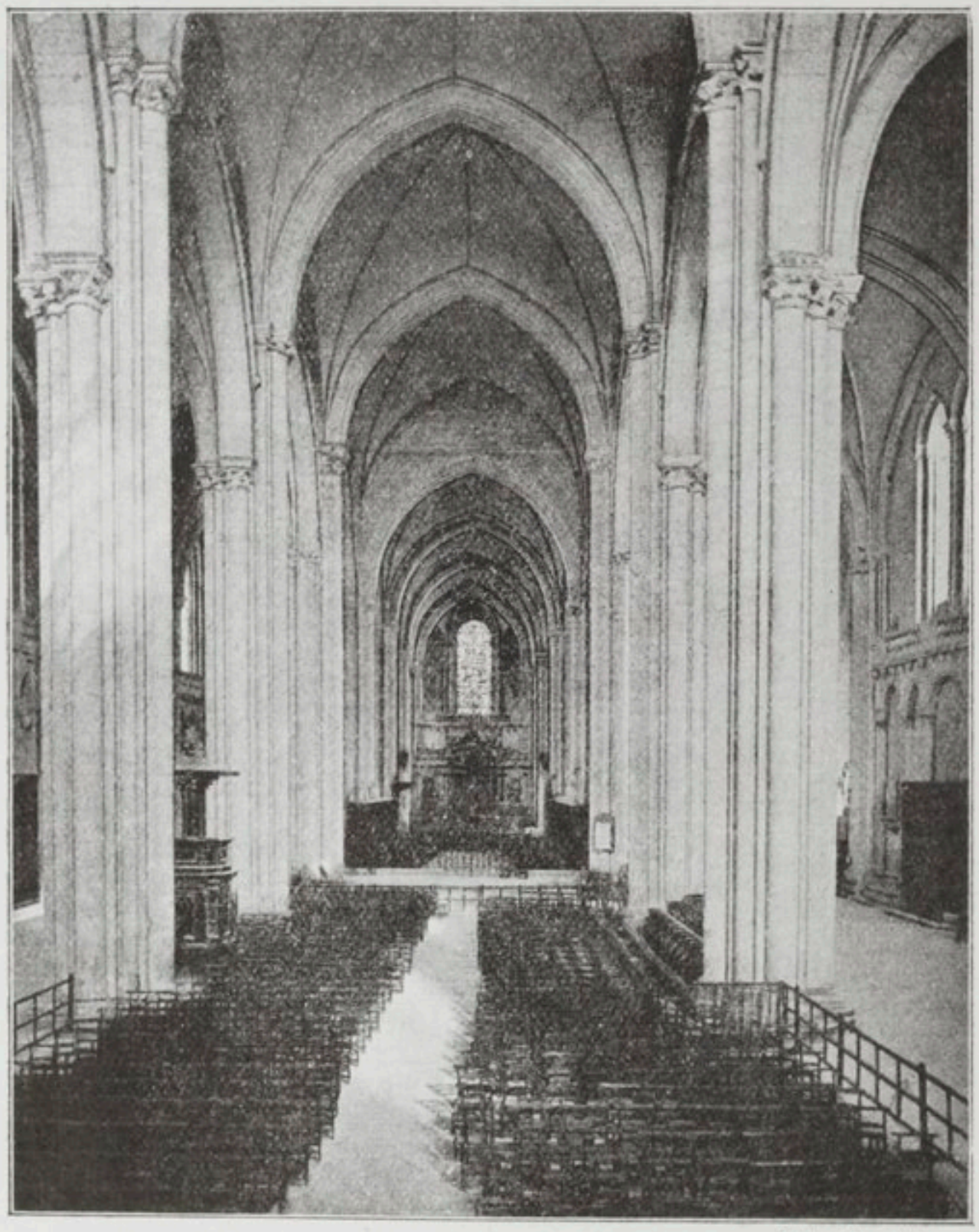
Portail du Jugement dernier à la cathédrale.

du XIIe siècle. Elle se différencie nettement des églises romanes du Poitou qui n'ont pas de tympan. L'arc qui circonscrit le tympan est ici en plein cintre, mais les chapiteaux, avec leurs tailloirs historiés, révèlent la grâce propre aux premières heures de la période gothique. Les sujets représentés

[1] Cette porte, par laquelle le clergé de l'église voisine, Saint-Michel, entrait dans la cathédrale, est désignée sous ce nom dans l'état de constatation des dégâts après le pillage de 1562.

sont les suivants : l'Annonciation, la Visitation, la Visite des Mages à Hérode, l'adoration de l'Enfant Jésus assis sur les genoux de sa mère, le retour des Mages dans leur patrie et enfin le massacre des Innocents.

L'intérieur de la cathédrale donne avec ses trois larges nefs (qui



Cliché Neurdein.

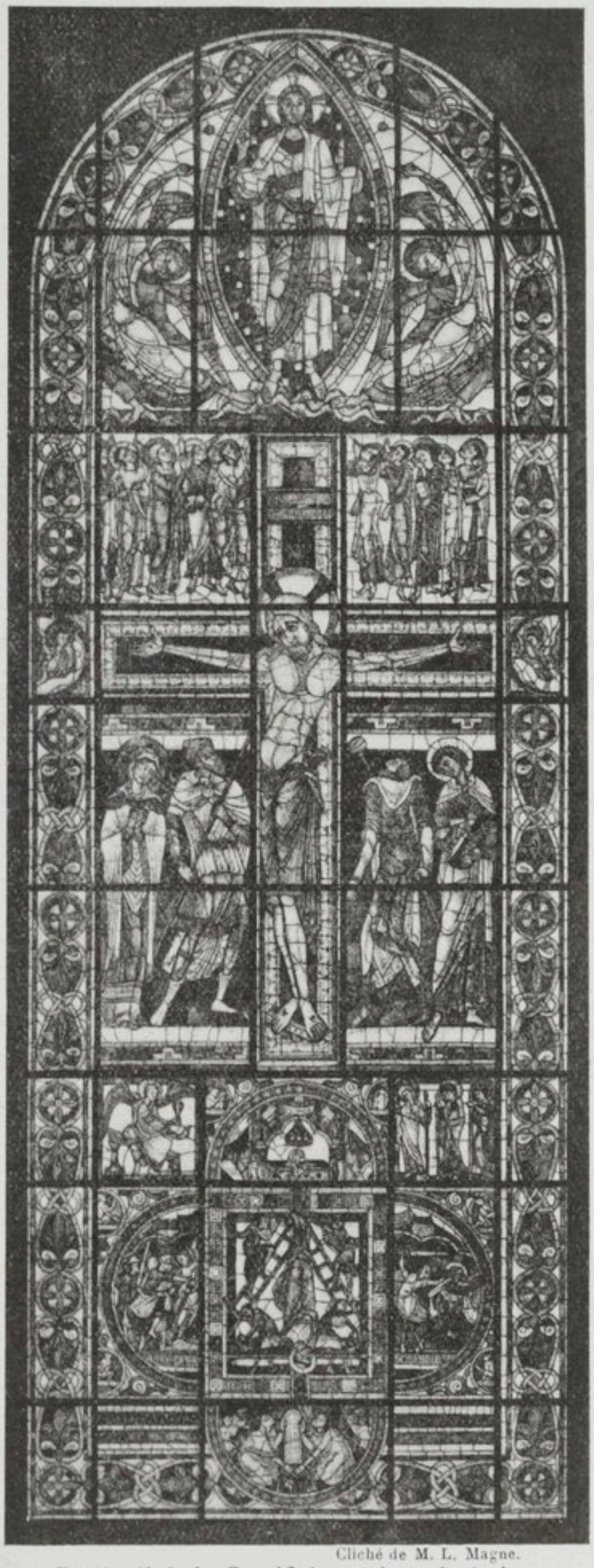
Intérieur de la cathédrale Saint-Pierre.

paraissent de la même hauteur), une réelle impression de grandeur et de majesté. On est frappé de suite par l'espacement et l'élévation des piliers, en même temps que par la clarté trop grande de l'édifice et par la nudité de ses murs, que décorèrent jadis des tapisseries, des peintures, et sur lesquels on souhaiterait de voir miroiter encore toutes les verrières anciennes baignant l'édifice d'une lumière plus douce et de tons plus variés.

Lors du pillage de Poitiers en 1562, les protestants détruisirent le

jubé, les autels, les tombeaux, les tableaux, qui ornaient les nefs. Ils oublièrent heureusement les belles stalles du XIIIe siècle qui sont peut-être les plus anciennes de France. L'ornementation des dossiers consiste en une série d'arcades tréflées qui paraît dater du XIVe siècle. Mais les sièges remontent au XIIIe.

Le plus remarquable des vitraux anciens qui subsistent est celui du chevet éclairant la grande nef centrale, — le vitrail de la crucifixion. D'après Mgr Barbier de Montault il daterait du début du XIIIe siècle, mais M. Émile Mâle le rattache à l'école du XIIe siècle en raison de sa facture archaïque. On s'accorde du moins à reconnaître que les vitraux représentant la crucifixion à Reims, à Troyes et au Mans, n'approchent pas de celui-là. La partie médiale de la verrière est occupée par un grand Christ, d'un aspect extraordinaire avec ses muscles rudement accusés par la seule mise en plomb. Sous les bras de la croix, deux figures de chaque côté : la Vierge et Longin (le porte-lance) ; saint Jean et le porte-éponge. Au-dessus en deux groupes, et de proportions réduites,



Cliché de M. L. Magne.

Le vitrail de la Crucifixion, à la cathédrale Saint-Pierre.

voici les apôtres, le visage et les bras tendus vers Jésus qui s'élève au ciel dans un grand nimbe à fond rouge semé d'étoiles. A droite et à gauche du nimbe apparaît un ange. Au-dessous du grand Christ c'est la scène des femmes au tombeau. Dans la partie inférieure du vitrail est représenté le martyre de saint Pierre, patron de l'église.

La croix est rouge (couleur de sang), ainsi que le champ du calvaire, tandis que le champ de l'Ascension est bleu.

Les chapelles de la cathédrale sont décorées de retables de style classique qui proviennent pour la plupart des couvents supprimés par la Révolution. L'Autel dit de paroisse, dans le transept de droite, vient du couvent des Jacobins et celui de la chapelle du Sacré-Cœur, dans le bras opposé, du couvent des Capucins.

L'orgue, œuvre remarquable du XVIIIe siècle du facteur Clicquot, ne fut posé qu'en 1791. Ses premiers accords furent presque pour les fêtes révolutionnaires, célébrées bientôt dans le temple. La cathédrale de Poitiers a vu, entre autres cérémonies révolutionnaires, la « pompe funèbre » montée à l'occasion de la mort de Le Peletier de Saint-Fargeau, en 1793.

Si l'église Saint-Pierre ne disparut point comme tant de merveilles architecturales pendant la Révolution, cela tient uniquement à cette circonstance que le spéculateur entre les mains de qui elle tomba, estima que, tout compte fait, il avait plus d'avantage à faire de l'édifice un magasin à fourrage qu'à le démolir pierre à pierre, comme il se l'était proposé d'abord en se rendant acquéreur du monument.

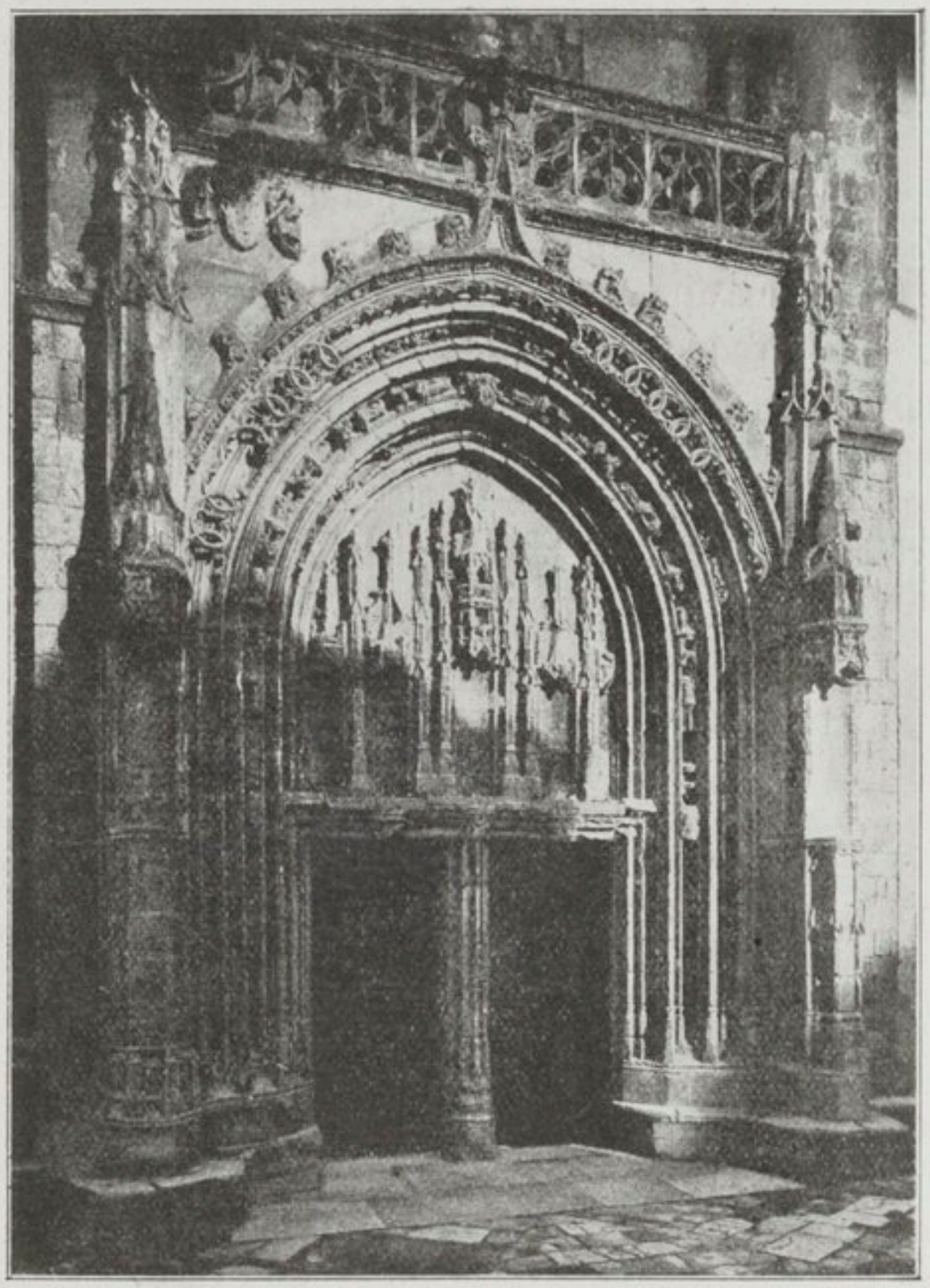
L'art gothique flamboyant (auquel tant d'églises du Poitou sont redevables de leurs parures et auquel Poiters doit son admirable tour Maubergeon et le pignon du palais de Justice) est très loin d'avoir autant fait pour les édifices religieux de cette ville que pour l'architecture civile.

Nous avons déjà aperçu le joli portail de la tour Sainte-Radégonde et la belle chapelle ogivale de Sainte-Anne à Notre-Dame-la-Grande. Ce sont sans contredit les plus intéressantes créations de la dernière période de l'art ogival dans les églises de Poitiers.

Les deux nefs de l'église Saint-Porchaire, séparées par un rang de colonnes cylindriques sans chapiteaux et recevant les nervures prismatiques des voûtes, ont été construites de 1508 à 1518.

Nous rappellerons encore que le XVe et le début du XVIe siècle parachevèrent les tours de la Cathédrale. A la tour nord, le XVIe siècle a ajouté en style flamboyant une lanterne ajourée, octogone, encadrée de quatre clochetons hérissés de choux, et terminée par une balustrade.

A la dernière période de l'art ogival appartenait également l'ancienne église des Augustins, qui dressait encore, il y a vingt-cinq ans, son antique pignon, au milieu des constructions modernes de la place d'Armes.



Cliché des Monuments Historiques.

Le portail flamboyant de l'église Sainte-Radégonde.

Poitiers possède encore quelques autres édifices religieux de l'époque gothique, mais ceux-ci désaffectés et démolis en partie par la Révolution. Ce sont les églises Saint-Paul, Saint-Savin, bâties sur les fondations d'édifices gallo-romains, et l'église des Cordeliers dont une partie subsiste au n° 15 de la rue des Cordeliers, mais sert aujourd'hui d'ateliers[1].

[1] La voûte de l'église des Cordeliers s'effondra en 1761 et 1763. Jusqu'à la Révolution on vit dans le chœur de cette église un mausolée de marbre noir, surmonté de deux statues de bronze. C'était le tombeau de la famille des Rochechouart-Mortemart, appelés

A cette dernière église se rattachent cependant de grands souvenirs. Lorsque le pape Clément V vint à Poitiers, au mois de juin 1307, pour traiter avec Philippe le Bel de la grave question de l'abolition des Templiers, il y séjourna près de seize mois et habita au couvent des Cordeliers, tandis que le roi résidait aux Jacobins. Le roi et le pape communiquaient ensemble, assure-t-on, au moyen d'un passage pratiqué dans ce but, entre les deux couvents. C'est aux Cordeliers que par Clément V furent interrogés Jacques de Molay, le grand maître de l'ordre, et soixante-douze templiers. Livrés ensuite au roi, les religieux furent envoyés à Paris, où le bûcher les attendait.

Les Cordeliers évoquent un autre souvenir. Dans cette église en 1356, au lendemain de la sinistre bataille de Maupertuis, les habitants de Poitiers apportèrent, en de nombreuses charrettes, les corps des chevaliers et écuyers les plus illustres, tués au cours de cette rude journée. Les uns furent ensevelis aux Jacobins, les autres aux Cordeliers.

II. — L'ARCHITECTURE MILITAIRE

LE CHATEAU ET LES REMPARTS

Dès le début du XIIIe siècle un château s'élevait dans la partie basse de la ville, au confluent de la Boivre et du Clain. C'est la reconstruction ou plus exactement la restauration complète de cet édifice (en partie détruit lors de la reprise de Poitiers sur les Anglais par Duguesclin, en 1372) qu'entreprit, vers 1378, Jean, duc de Berry et comte de Poitou. La direction des travaux fut confiée à l'architecte Guy de Dammartin, et leur exécution était en pleine activité dans les années 1383 à 1385.

De forme triangulaire, le château du duc de Berry était flanqué de trois tours. Aujourd'hui il ne subsiste plus de cette vaste construction que deux tours, au bord de la rivière, qui indiquent la direction d'une des courtines. Mais une miniature des Grandes Heures du duc de Berry nous conserve la vue du château de Poitiers au début du XVe siècle, et il y a dans l'ouvrage de Chastillon, « la topographie française », un dessin de ce château.

les « rois de Poitou » pendant tout le XVIe siècle. Là, avait été ensevelie, en 1707, Françoise-Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan. Un dessin conservé à la Bibliothèque municipale de Poitiers représente ce monument funéraire, œuvre de la fin du XVIe siècle.

Le château était le plus important des ouvrages de défense élevés autour de la ville. Mais le duc de Berry fit également reconstruire la vaste enceinte comprenant tout le promontoire entre le Clain et la Boivre, élevée pour la première fois par Aliénor d'Aquitaine, femme d'Henri II

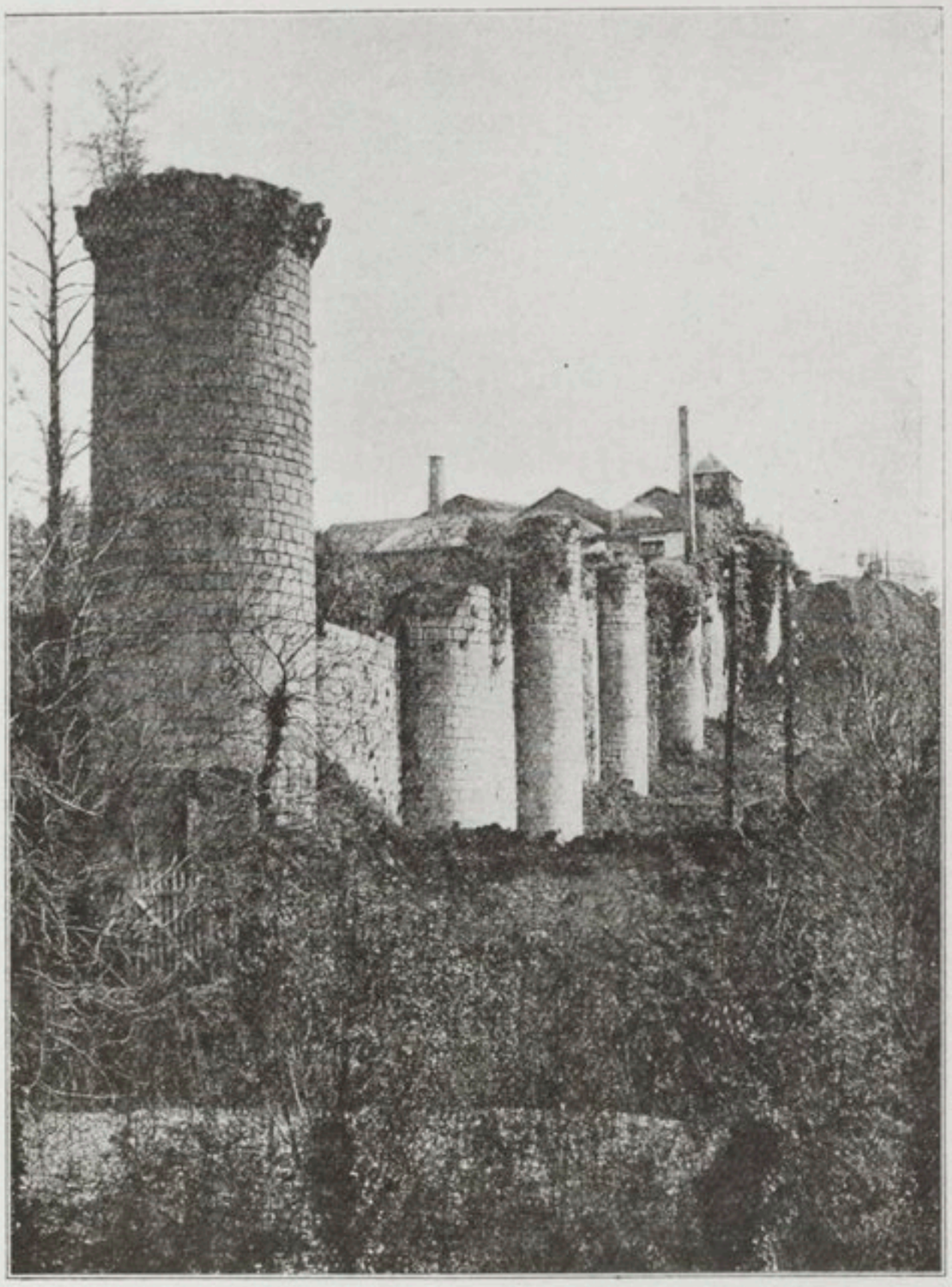
Cliché Robuchon.

Le château de Poitiers. (Enluminure tirée des Grandes Heures de Jean, duc de Berry.)

Plantagenet et achevée par Philippe Auguste, lorsqu'il eut conquis le Poitou en 1214.

Si rien ne subsiste aujourd'hui de l'enceinte des XIIe et XIIIe siècles, quelques tours et quelques courtines rappellent l'œuvre de défense élevée à la fin du XIVe siècle par le duc de Berry. Entre la vallée de la Boivre et la porte de la Tranchée se dressent encore de beaux fragments de ces remparts. On les voit admirablement du train en allant sur Bor-

deaux, un peu au sud de la gare. Ils produisent le plus pittoresque effet. Plus bas, dans la vallée de la Boivre (juste au-dessous de l'église Saint-Hilaire), la tour du Solitaire indique le circuit de l'enceinte de ce côté de la ville. A la porte de Paris, une tour garnie de machicoulis,



Cliché Robuchon.

Les remparts (de la vallée de la Boivre à la porte de la Tranchée).

aujourd'hui isolée sur une petite place, et que le voyageur ne manque pas de remarquer en arrivant à Poitiers, faisait également partie de l'ancienne enceinte.

En l'année 1569, les ouvrages de défense, élevés par le duc de Berry autour de la ville, permirent à la cité poitevine de tenir tête à la nombreuse armée protestante de l'amiral de Coligny, qui comptait dans ses rangs des auxiliaires allemands avides de pillage. Sur les dunes qui font face à

Poitiers, du côté de l'Est, on montre encore le rocher derrière lequel l'amiral de Coligny s'abritait pour surveiller la ville investie. On sait que finalement, au bout de sept semaines, la belle résistance de la capitale du Poitou obligea Coligny à lever le siège pour conduire son armée, affaiblie

Cliché Robuchon.

La tour du Solitaire.

et démoralisée par ce premier échec, dans les plaines de Moncontour, où devait s'achever sa déroute.

Au cours du siège, le 7 septembre 1569, le château de Poitiers contribua grandement par ses feux à repousser l'assaut donné par les protestants au faubourg de Rochereuil; mais, dominé à bonne portée par les hauteurs environnantes, il souffrit beaucoup des boulets de l'artillerie des huguenots; ces dégâts furent cependant réparés.

En 1591, le peuple de Poitiers qui tenait pour la Ligue s'empara du château, et pour empêcher toute surprise ou trahison, démolit les tours et courtines du côté de la ville. Puis, les déprédations se succédant, le château devint un amas de ruines. En 1726, on créa une promenade sur une partie de ces ruines.

III. — L'ARCHITECTURE CIVILE

LE PALAIS DE JUSTICE ET LA TOUR MAUBERGEON

Quel que soit l'intérêt architectural de la cathédrale Saint-Pierre, et le pittoresque des anciens remparts, c'est dans le domaine de l'architecture civile que l'Art gothique a paré Poitiers de ses plus belles productions.

Le Palais de Justice avec son annexe, la tour Maubergeon, constitue une merveille qu'archéologues et artistes ne se lasseront jamais d'admirer. La salle des Pas-Perdus du Palais de Justice (jadis grande salle du Palais des comtes de Poitiers) nous reporte d'abord à la fin du XIIe siècle, avec les légères arcatures, en plein cintre et en tiers-point, qui garnissent ses murs. C'est ici encore le gothique primitif, le même que dans certaines parties de Sainte-Radégonde et de la cathédrale.

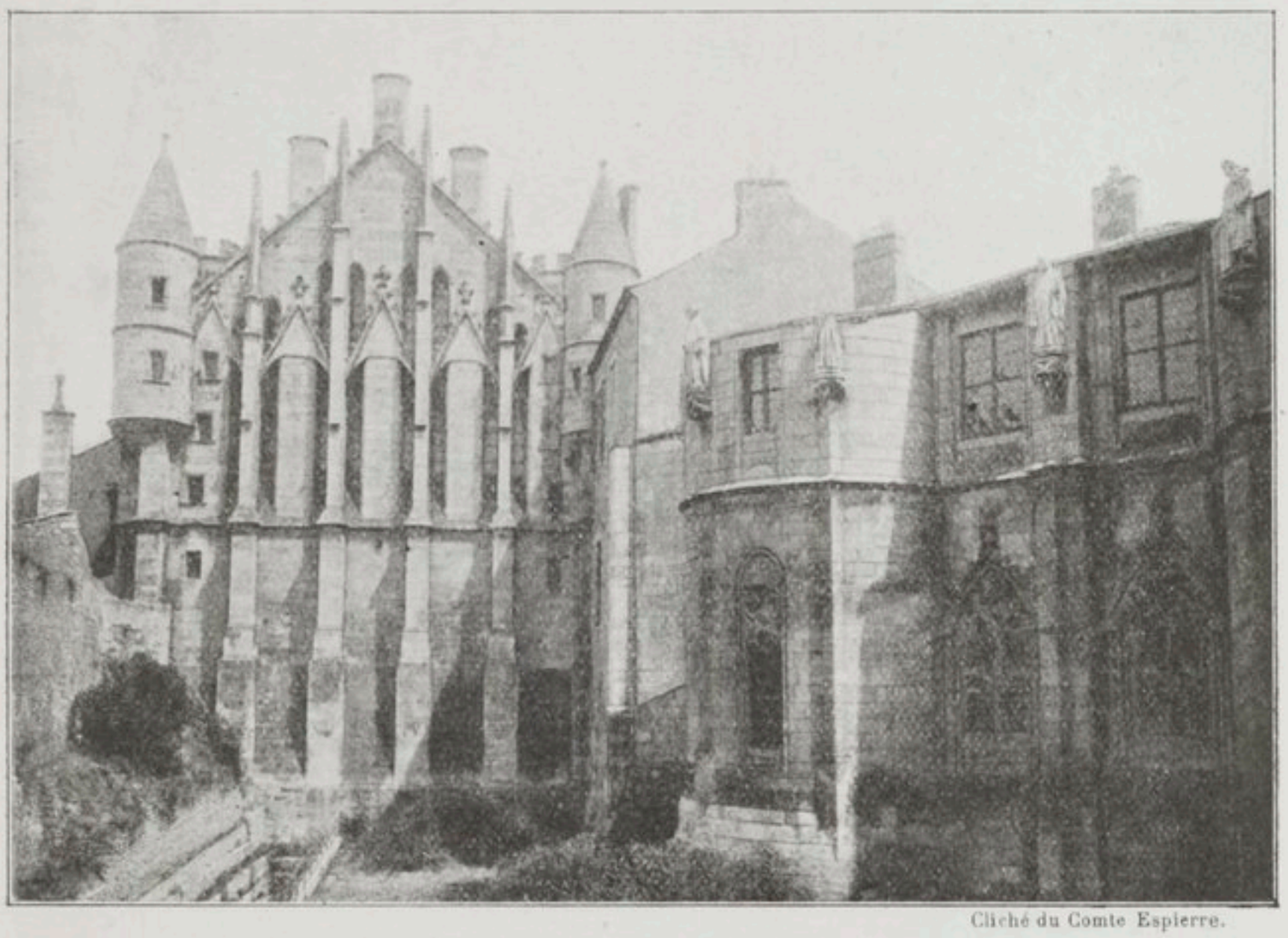
Les origines du Palais des comtes de Poitiers sont fort anciennes. On suppose qu'il occupe l'emplacement d'un capitole romain, ces sortes d'édifices ayant été souvent construits sur un point culminant et attenant à l'enceinte romaine, ce qui est le cas du Palais de Poitiers.

Avant d'être la résidence des comtes de Poitou, le Palais de Poitiers fut un palais royal. Louis le Débonnaire y signa plusieurs chartes en 839 et 840. La grande salle commencée au XIe siècle par les comtes de Poitou fut continuée au XIIe siècle par Henri II Plantagenet ; cette construction a été d'ailleurs restaurée magnifiquement par Jean, duc de Berry et comte de Poitou, celui-là même dont il vient d'être question à propos du château de Poitiers. A Jean de Berry, l'on doit ici la superbe muraille ajourée, qui éclaire la salle des Pas-Perdus et sur laquelle les yeux se portent dès que l'on pénètre dans le palais.

Le duc de Berry était un passionné d'art au même titre que ses frères, le duc d'Anjou et le duc de Bourgogne, et peut-être plus encore que ceux-ci. Les inventaires de ses pierres gravées, de ses manuscrits ornés de miniatures, de ses tapisseries, de ses broderies permettent d'apprécier la finesse et la sûreté de son goût. Mais son influence sur l'art du temps

se traduisit principalement par les nombreux édifices qu'il fit élever ou dont il entreprit la restauration, dans le centre de la France.

Le « maître général des œuvres du duc de Berry », Guy de Dammartin, dirigea durant trente années environ les travaux du château et du Palais de Poitiers, de la Sainte-Chapelle et du Palais de Bourges, de la Sainte-Chapelle et du Palais de Riom, des châteaux de Mehun-sur-Yèvre en Berry, de Lusignan en Poitou, et d'autres monuments de moindre



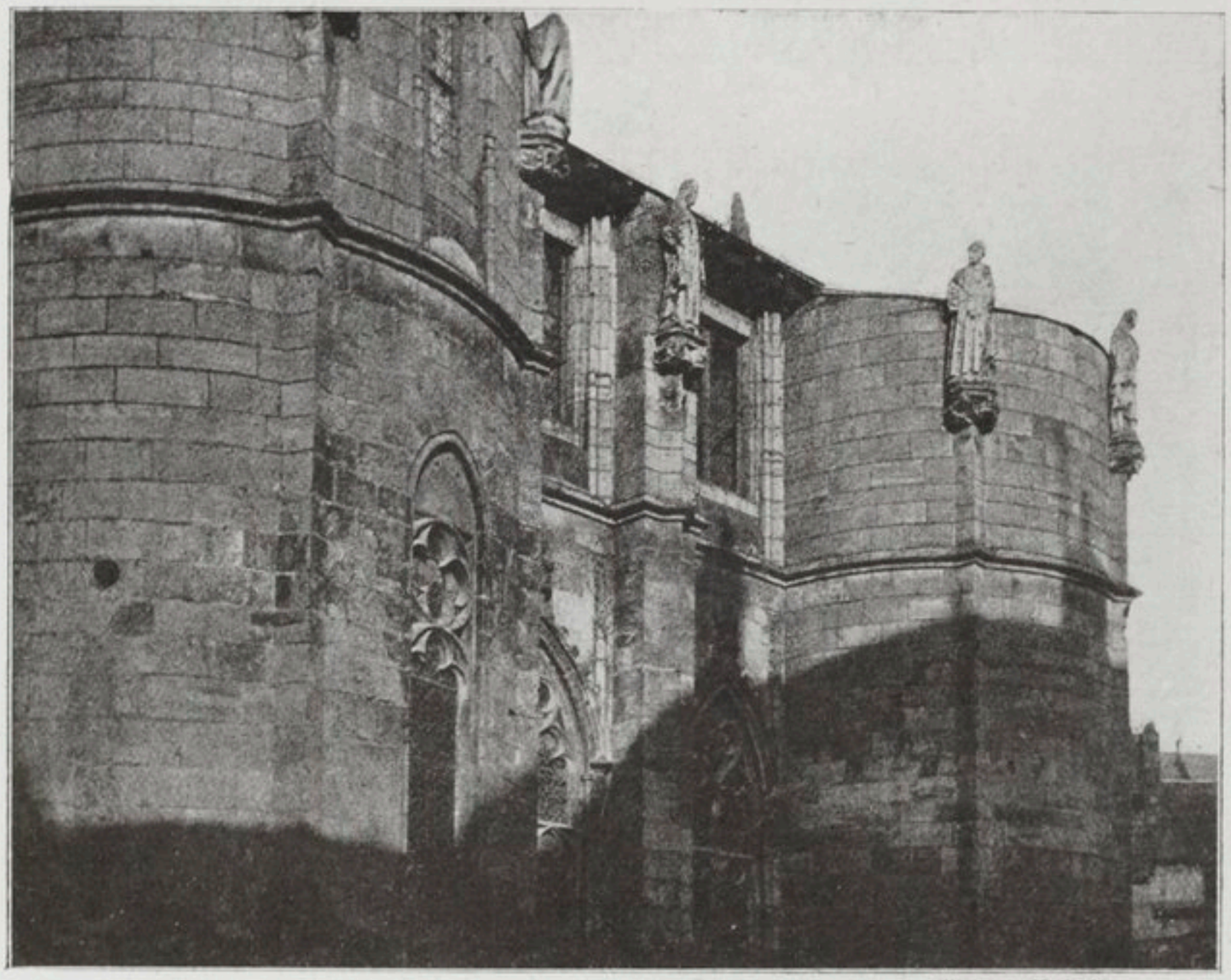
Cliché du Comte Espierre.

Le pignon du Palais de Justice et la tour Maubergeon (vus de la rue des Cordeliers).

importance. A la mort de Guy de Dammartin, en 1413, la direction des travaux du Palais de Poitiers fut confiée à l'un de ses lieutenants dans cette ville, Jean Guérart.

Ceux des monuments du duc de Berry qui subsistent encore en tout ou en partie, le Palais de Poitiers et la tour Maubergeon, la Sainte-Chapelle de Riom, les ruines du château de Mehun-sur-Yèvre et celles du Palais de Bourges, la partie centrale de la façade de la cathédrale de Bourges permettent d'affirmer qu'avant la renaissance du XVIe siècle dictée par l'Italie, il y eut à la fin du XIVe, dans le centre de la France, une renaissance artistique vraiment nationale, la dernière mais sublime lueur de l'Art du moyen âge!

La restauration de la grande salle du Palais des comtes de Poitou ne fut entreprise par le duc de Berry qu'après la reconstruction de la tour Maubergeon[1]. Les travaux de celle-ci furent commencés aux environs de 1388, ainsi qu'il résulte des livres de comptes du duc de Berry. On utilisa les assises anciennes, et c'est presque entièrement sur les fondations du donjon du XIe siècle qu'est bâti le donjon actuel.



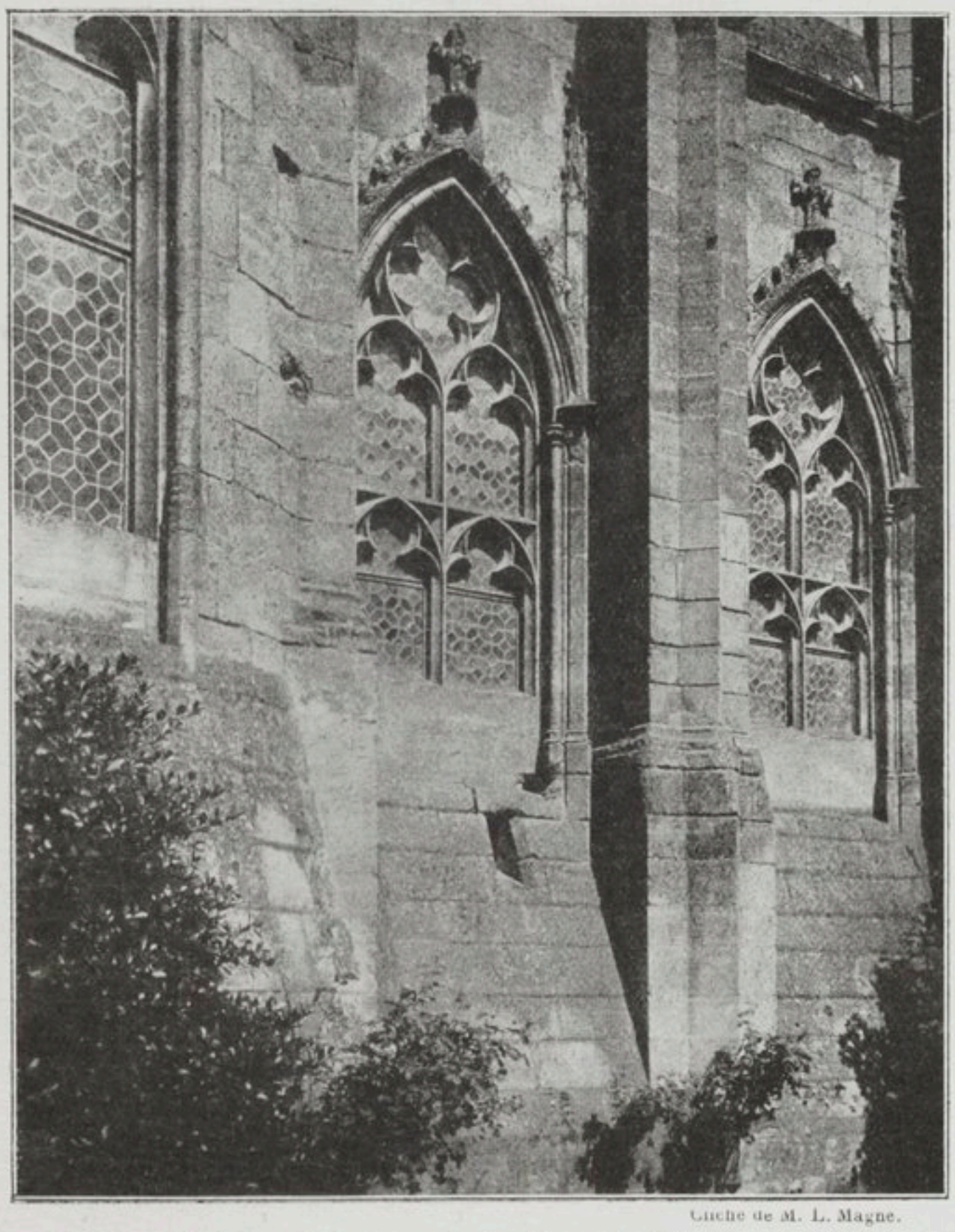
Cliché de M. L. Magne.

Partie supérieure de la tour Maubergeon (côté Sud).

Celui-ci se compose d'un important corps de logis, éclairé par de larges baies gothiques et flanqué à ses angles de quatre grosses tours rondes. Avec ce monument, un style vraiment nouveau faisait son apparition au cœur même de la ville de Poitiers. Le donjon n'est plus une forteresse; c'est une habitation princière pour laquelle on a voulu de larges et longues fenêtres amenant, à l'intérieur, dans

[1] Le nom de Maubergeon serait composé de deux mots allemands : mahl (en latin : « mallus »), et « berg » ; le mot « mallus » désignait dans la « civitas » germanique, le tribunal ou assemblée des hommes libres, chargés de rendre la justice ; le mot « berg » (colline) indiquait le lieu de réunion de cette assemblée.

les pièces, la lumière et la gaieté. Le temps n'est plus où l'on se contentait, comme mode d'éclairage, du jour étroit échappé aux archères percées de loin en loin dans d'aveugles courtines. Au reste, si le duc de Berry a pu ouvrir et égayer ainsi sa demeure sur toutes ses faces,



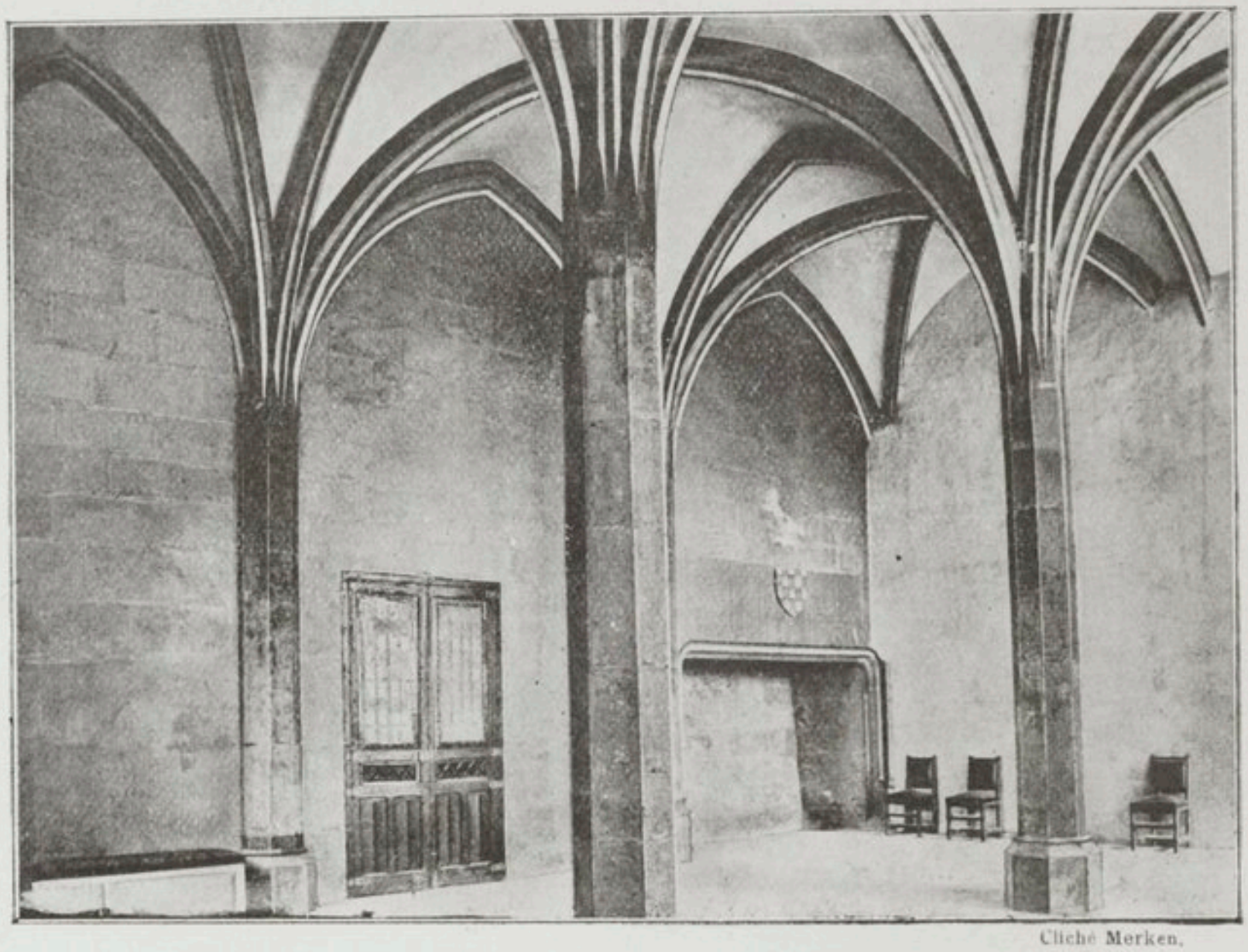
Cliché de M. L. Magne.

Fenêtres de la tour Maubergeon (fin du XIVe siècle). — Côté Sud.

c'est qu'il est ici au centre de la ville, protégé par sa redoutable enceinte.

Le deuxième étage de la tour est encore à l'heure actuelle décoré extérieurement de quatorze statues d'un fort beau travail, représentant peut-être des comtes de Poitou. Mais la tour apparaît rasée au niveau du troisième étage. Comment se terminait primitivement l'édifice? Fut-il même jamais achevé? S'il le fut, à quelle époque et par suite de quels accidents son couronnement a-t-il disparu? Ce sont là des énigmes que ni

l'archéologie ni l'histoire ne permettent encore de trancher d'une façon définitive. C'est ici la part de l'hypothèse. On peut supposer, avec Viollet-le-Duc, qu' « au-dessus du second étage se trouvaient le galetas et le chemin de ronde desservant les machicoulis ». Mais il paraît vraisemblable (en admettant que la tour ait été achevée) que les machicoulis n'ont jamais été ici qu'un simple motif de décoration, sans caractère mili-



Cliché Merken.

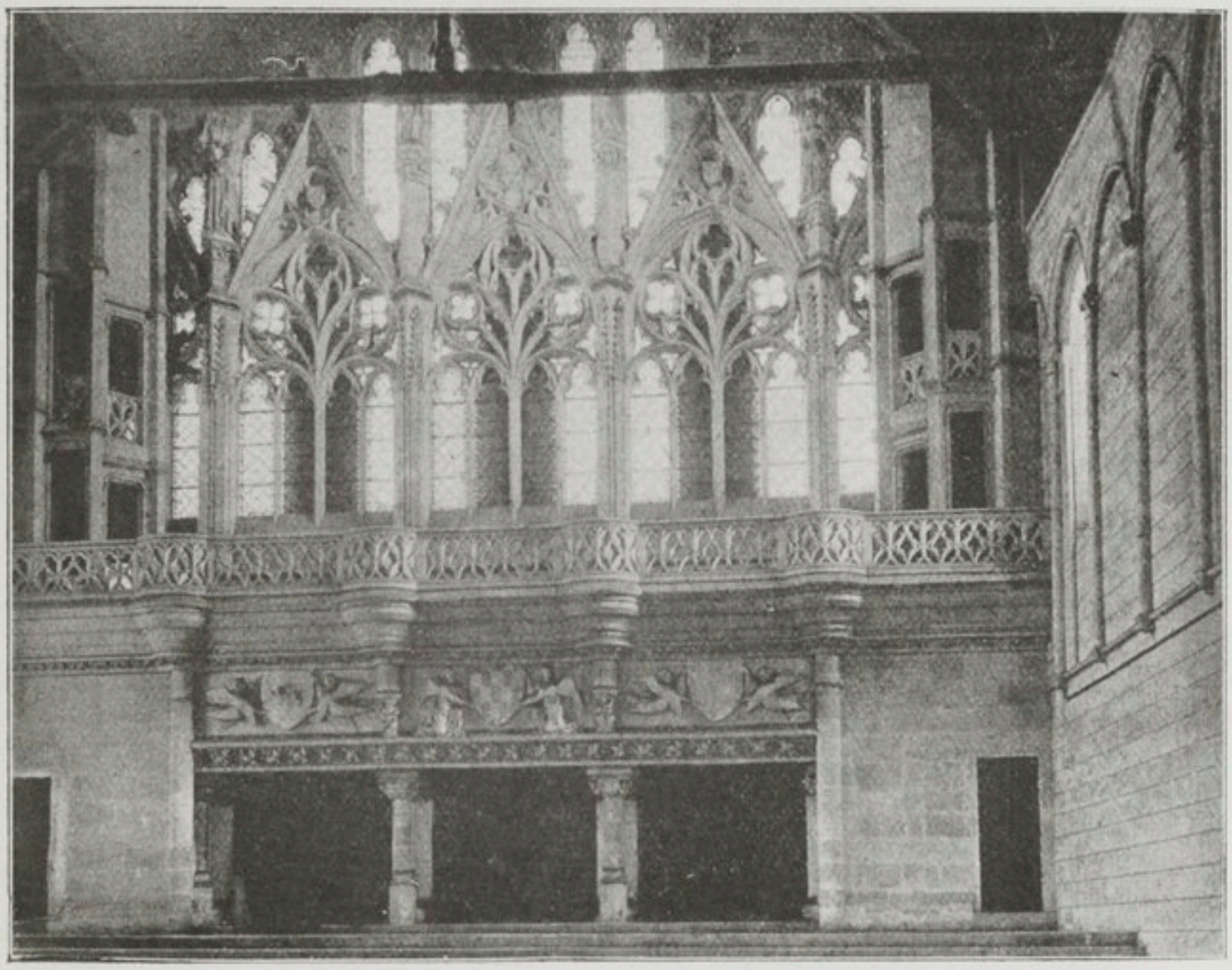
La salle gothique de la tour Maubergeon.

taire, selon le mode de couronnement adopté pour la plupart des édifices construits à la même époque par Jean de Berry et dont la vue nous est conservée dans les Grandes Heures de ce prince.

Le donjon de Maubergeon a beaucoup souffert à partir du XVIIe siècle; c'est l'époque où l'architecture gothique paraît à tous, selon le mot de La Bruyère, « une architecture barbare ». Le donjon est envahi, sans que nul s'en émeuve, par les propriétaires des immeubles voisins. On entre littéralement dans l'édifice. La salle du rez-de-chaussée, qui fait aujourd'hui l'admiration des visiteurs avec ses gracieuses voûtes en ogives, est occupée. On y élève un mur pour en rattacher la plus grande partie à une maison de commerce, les fenêtres sont transformées en portes, les murs percés,

les ornements de pierre brisés. C'est le vandalisme dans toute sa hideur.

En 1845, le dégagement complet de l'édifice fut sollicité par la Cour d'appel de Poitiers. Malgré le concours du département et de la ville de Poitiers, et malgré l'avis favorable de Mérimée, on ne donna pas suite alors au projet de dégagement. Repris sans succès en 1892, ce projet a enfin abouti au début de notre siècle. Grâce au concours de l'État, du



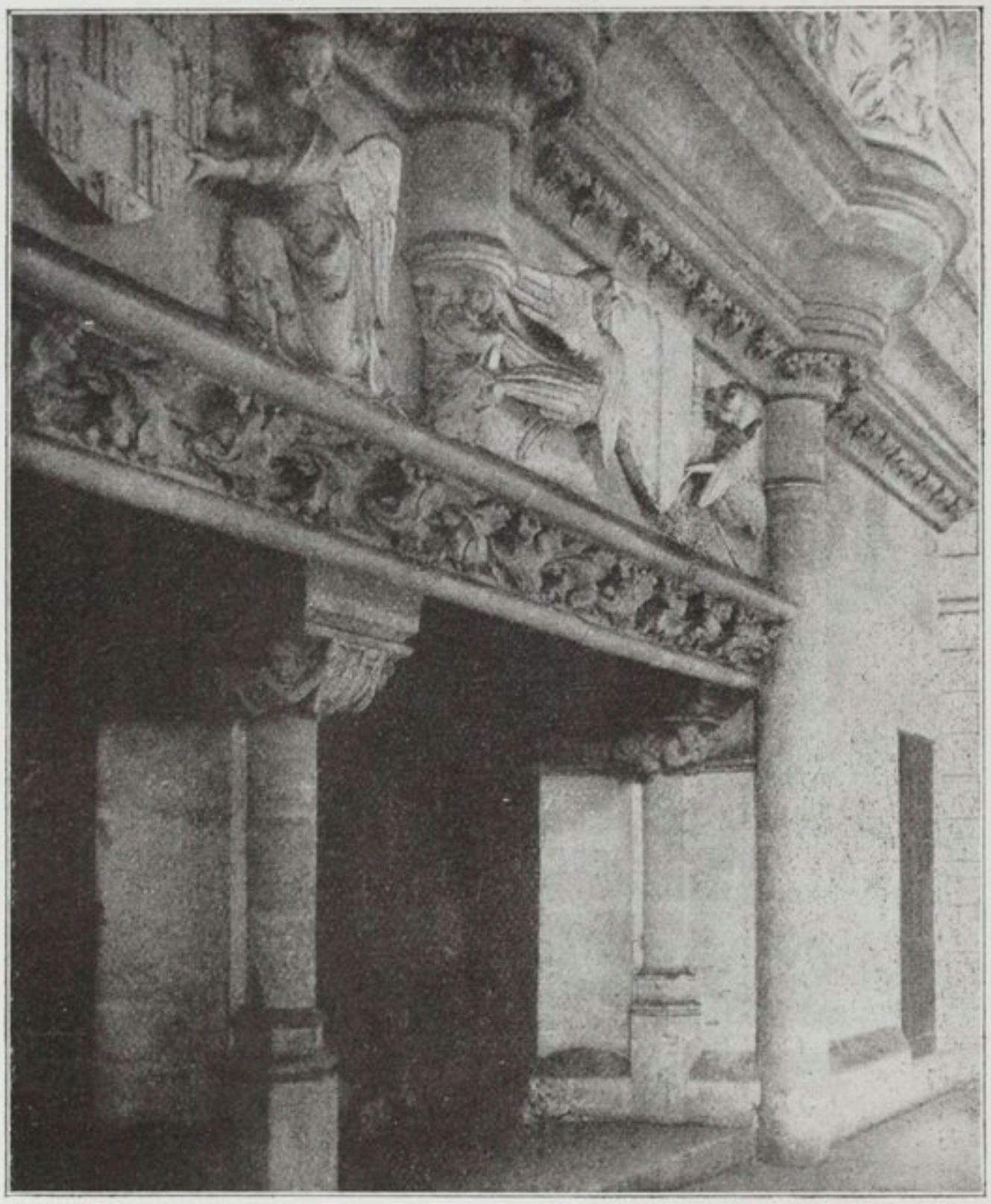
Cliché de M. L. Magne.

Intérieur du Palais de Justice

département de la Vienne, de la ville de Poitiers et de la Société des antiquaires de l'Ouest, la tour Maubergeon est dégagée peu à peu des immeubles qui la voilaient en partie.

C'est sans doute pour harmoniser extérieurement l'architecture du palais avec celle de la tour Maubergeon que le duc de Berry décida la construction du superbe pignon gothique, d'aspect si fier, qui clôt du côté du midi la grande salle. Avec ses contreforts élancés, couronnés d'élégants pinacles, ses gables décorés de fleurons, ses tourelles en encorbellement, ce pignon constitue une merveille architecturale. Les travaux de déblaiement du square du Palais-de-Justice ont eu pour résultat de déga-

ger la base de cette façade de telle sorte qu'elle apparaît aujourd'hui dans toute sa hauteur primitive. A côté de la tour Maubergeon, il n'était pas possible de rêver un plus beau, un plus féerique décor moyen âge.



Cliché de M. L. Magne.

Détails des cheminées de la grande salle du Palais de Justice.

Avant la construction du grand pignon, la salle du Palais empiétait sur l'emplacement actuel du square et se trouvait donc être plus vaste qu'elle ne l'est aujourd'hui. Telle qu'elle est, cette salle a encore de fort belles dimensions (50 mètres de long sur 17 de large). Ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est la décoration intérieure du grand pignon, en gothique flamboyant, que nous devons décrire avec quelques détails.

Un palier, auquel on accède par un escalier de six marches, précède

trois vastes cheminées juxtaposées, ayant chacune leur âtre et leur tuyau particulier, mais réunies sous le même manteau. Celui-ci est décoré de beaux écussons portés par des anges et surmonté d'une élégante balustrade, derrière laquelle est une sorte de tribune, où l'on accède par deux escaliers dissimulés dans les angles de la muraille. Au-dessus de cette tribune, trois riches fenêtres à arcades trilobées s'élèvent en claire-voie jusqu'au faîte de l'édifice, tandis que deux tourelles d'escalier en saillie encadrent cette dentelle de pierre. Entre les gables des fenêtres, on aperçoit quatre statues, œuvres d'art remarquables. Elles représentent peut-être Charles V, Isabeau de Bavière, le duc de Berry et Jeanne d'Auvergne sa seconde femme.

Avant de quitter le Palais de Poitiers, il nous faut rappeler quelques-uns des grands souvenirs qu'il évoque. C'est là que les puissants comtes de Poitou tenaient leurs assises, rendaient la justice et recevaient l'hommage de leurs vassaux ; là que plus tard s'accomplissaient les élections des députés aux États généraux. C'est là surtout, que pendant dix-huit années, de 1418 à 1436, le Parlement royal obligé de quitter Paris devant l'Anglais envahisseur, rendit encore la justice de France. « On appelle le dauphin Charles le roi de Bourges ; on pourrait aussi bien l'appeler le roi de Poitiers [1]. » Enfin, souvenir moins lointain, mais d'une époque tout aussi tragique de notre histoire, en 1870, c'est au Palais de Poitiers que se réuniront des magistrats de la chambre criminelle de la Cour de Cassation, pour constituer une section de cette chambre, tandis que la capitale sera cernée par les armées allemandes ! Ce sont là les grands souvenirs, ceux qui légitiment à coup sûr le mot de Viollet-le-Duc sur le Palais de Justice de Poitiers : « S'il est un monument historique, c'est bien celui-là [2] ! »

Dans le voisinage du Palais et de la tour Maubergeon, presque en face de l'église Notre-Dame-la-Grande, s'élevait jadis une construction du duc de Berry, aujourd'hui disparue, la tour de l'Horloge. Les travaux en furent principalement dirigés par Guy de Dammartin. En 1385, ils étaient en pleine activité. D'apparence massive, la tour de l'Horloge supportait une énorme charpente dans laquelle était placée une cloche de grande dimension, « le grôt horloge », comme disait le peuple ; « Balthazar », comme il l'avait encore surnommée.

Après quatre siècles d'existence, la charpente se trouva dans un état

[1] Hanotaux. *Histoire du cardinal de Richelieu*, tome Ier, p. 7.
[2] Viollet-le-Duc. *Dictionnaire de l'architecture*, t. VII, p. 71.

de délabrement qui nécessita la descente de la cloche. Cette opération eut lieu en 1787. La cloche fut vendue et brisée en 1806; la tour démolie en 1813. C'est la seule construction de Jean de Berry à Poitiers, dont il ne subsiste absolument rien. Sur une partie du terrain qu'elle occupait,

Cliché Raymond.

Portail flamboyant (rue Barbatte).

une maison a été bâtie. Le reste a été affecté à la place Notre-Dame.

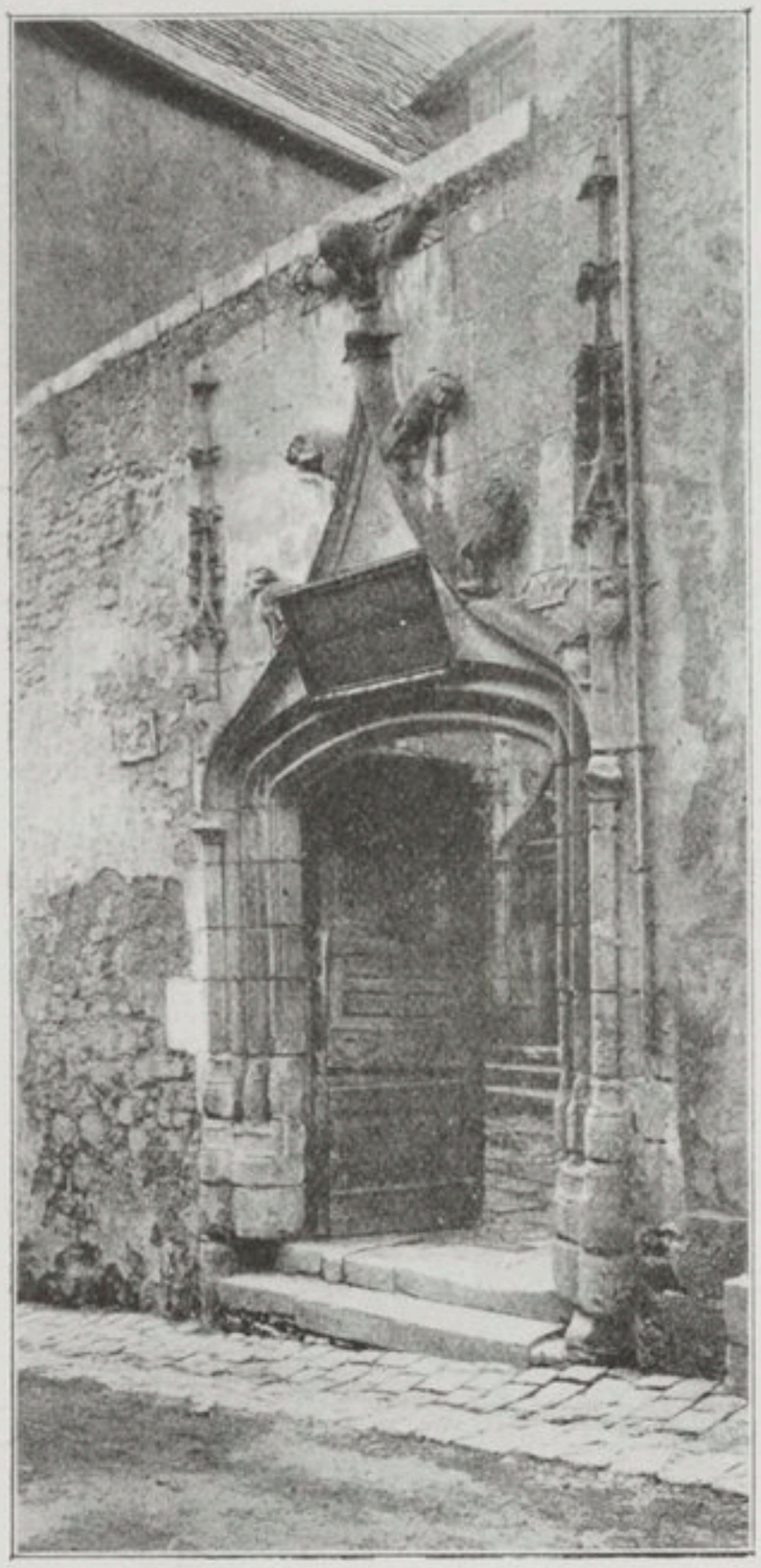
Outre les constructions du duc de Berry, la ville de Poitiers doit à l'art gothique, dans le domaine de l'architecture civile, de curieuses et belles demeures. Le XVe siècle et le début du XVIe virent s'élever ces pignons gothiques de silhouette si imposante, qui se dressent encore çà et là.

Oh! ce gigantesque décor du logis de l'Autruche, sur la place du Marché, combien évocateur, entrevu le soir, au clair de lune, au sortir

de l'antique Grand'rue, derrière le chevet de Notre-Dame-la-Grande !

Parmi les nombreuses maisons gothiques de Poitiers, signalons celles des numéros : 12, de la place Saint-Pierre (l'ancien collège des Deux-Frères); 4, de la rue de la Psalette-Sainte-Radégonde ; 5, de la rue Sainte-Opportune; 6, de la rue Sylvain-Drault; 5, de la rue Gambetta.

A côté du logis de l'Autruche, voici l'entrée en ogive (du XIVe siècle) de l'auberge des Deux-Clefs; et à quelques mètres de là, au coin de la place du Marché et de la Grand' rue, une porte du XVe siècle à bases prismatiques, — dernier vestige de l'ancienne église Sainte-Étienne, où, dit-on, Jeanne d'Arc vint prier. Au 3 de la rue Barbatte, un beau portail de style flamboyant, avec accolade et choux frisés. Au 6 de la rue Saint-Fortunat, la curieuse porte de l'Ave Maria, avec inscription gothique.



Cliché Raymond.
Porte du logis de la Grande-Barre.

Rue des Flageolles au n° 8, s'élève le grand pignon ogival de l'hôtel Royrand, en face duquel se voyait jadis la tour d'Anguitard.

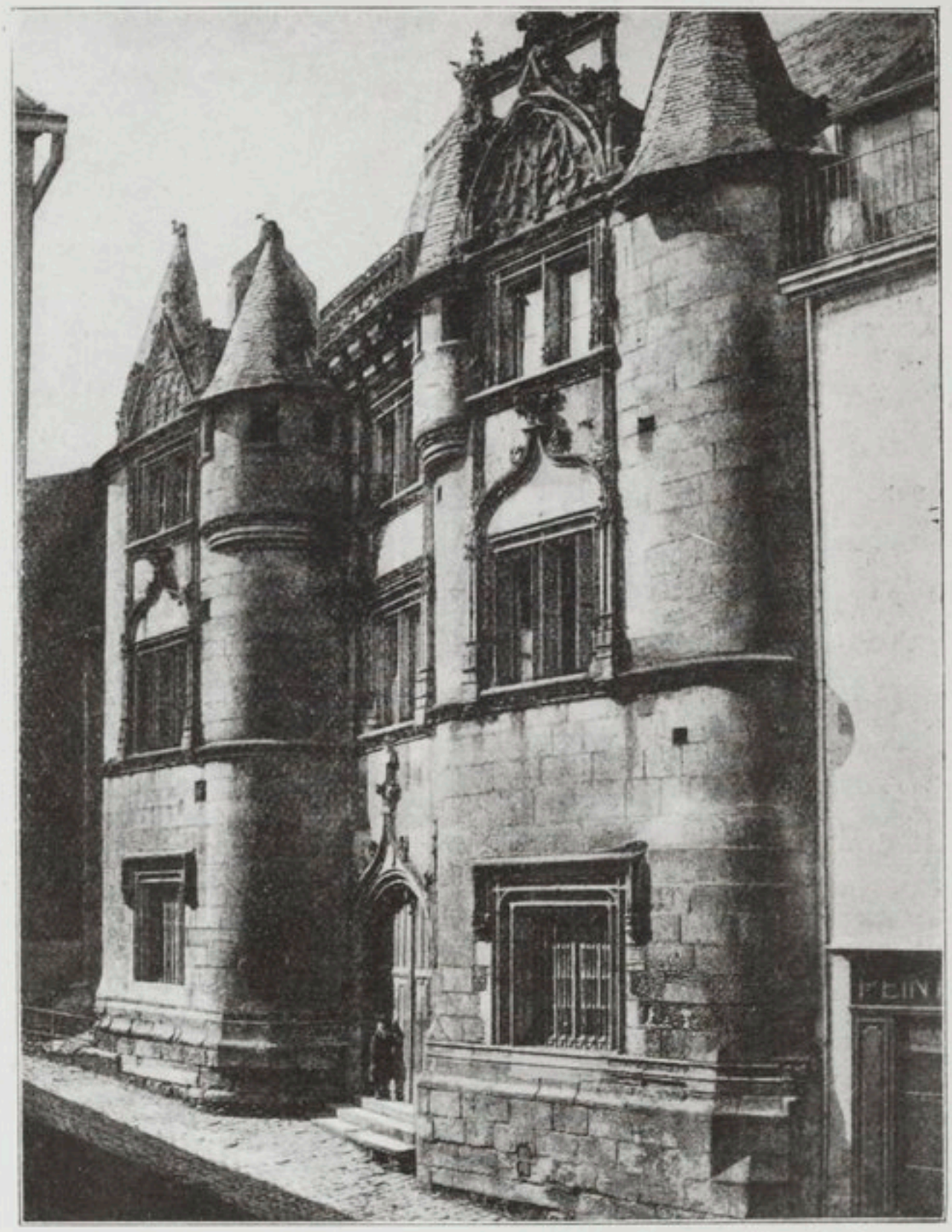
Au n° 159 de la Grand'rue, derrière un portail du XVIIe siècle, on peut, en pénétrant dans une cour, apercevoir le pignon gothique de l'ancienne demeure du grand prieur d'Aquitaine, l'un des plus puissants dignitaires de l'ordre de Malte, chargé de l'administration des nombreuses commanderies de l'Aquitaine.

A l'entrée de la petite ruelle Saint-Michel, étroite et sombre, qui a conservé son aspect du moyen âge, une maison du XVe siècle dresse le pan hourdé de sa façade entièrement revêtue d'ardoises[1].

[1] L'impasse Saint-Michel desservait jadis l'église des Carmes, que Jean Chandos et Guillaume Felton, sénéchaux du Poitou pour le roi d'Angleterre, avaient fondée après la capture du roi Jean à Maupertuis.

La maison des Trois-Clous, le logis de la Grande-Barre, l'hôtel Fumée retiendront particulièrement notre attention.

La maison des Trois-Clous, au n° 118 de la Grand'rue, présente un pignon, flanqué de deux gargouilles, orné de choux frisés et terminé



Cliché Robuchon.

L'hôtel Fumée, dit de la Prévôté.

par un fleuron. Les fenêtres sont décorées de moulures prismatiques; sous l'appui de la plus haute, on voit l'écu royal de France. La tradition prétend que cette maison fut habitée par Charles VII lorsqu'il séjourna à Poitiers en 1422.

Le logis de la Grande-Barre, dans la rue de l'Arceau, est une intéressante demeure de la fin du Moyen Age. Il est précédé d'une petite cour, séparée de la rue par un mur élevé dans lequel s'ouvre une large porte

en anse de panier décorée avec une grande originalité. Les ados de l'accolade qui se détachent entre deux pinacles à crochets, sur le nu du mur, présentent, au lieu des crosses végétales (qui sont la décoration habituelle des ados), une superposition d'animaux curieusement campés. De même à la partie supérieure, le traditionnel bouquet de feuillage se trouve remplacé par une sorte de griffon entre deux chauves-souris. Dans l'intérieur de la cour, une deuxième porte en anse de panier sert d'entrée au bâtiment principal. Mais elle ne présente pas la même originalité de sculpture que la porte que nous venons de décrire. Au lieu des animaux grimaçant aux passants de la rue, l'accolade est ici décorée de choux frisés.

A l'intérieur du logis, dans la grande salle du rez-de-chaussée, une vaste cheminée gothique est ornée d'un écusson soute nu par deux anges.

Un corps de bâtiment, dépendant de cette demeure s'avance sur la rue avec son haut pignon et ses fenêtres à meneaux, décorées de moulures.

Cliché Robuchon.

Entrée de l'Hôtel Fumée.

On croit généralement que le logis de la Grande-Barre fut le siège d'une juridiction aujourd'hui oubliée.

Avec l'hôtel Fumée, où la Faculté des Lettres a été installée, nous approchons plus encore de la Renaissance. Cet hôtel a longtemps passé pour être l'ancienne demeure du prévôt de Poitiers, et c'est seulement depuis une vingtaine d'années qu'on y a reconnu une habitation particulière, élevée par François Fumée, sans doute à l'occasion de son mariage avec Catherine Aubert en 1504.

Ce qui frappe tout d'abord lorsque l'on regarde la façade de cet hôtel.

c'est que l'architecte a voulu conserver à l'édifice l'aspect d'un château fort. Une porte flanquée de deux grosses tours avec échauguettes, et surmontée d'un machicoulis ; telle a été la conception première. Mais ces tours sont plutôt des pavillons, dont les angles ont été arrondis, que des tours proprement dites. Ce machicoulis, jeté au-dessus de la porte à une grande hauteur, a plus l'aspect d'un luxueux balcon que d'un ouvrage

Cliché Robuchon.

Cour de l'Hôtel Fumée

de défense. Et quelle décoration sur ces murs, quelles fines ciselures autour de ces larges baies encadrées de moulures prismatiques, de larmiers ou d'accolades. L'un des frontons des belles lucarnes de pierre s'arrondit légèrement, comme pour faire prévoir les frontons circulaires du XVIe siècle. Des pinacles s'élèvent de chaque côté des frontons et sont reliés aux pignons médiaux par des bras de pierre qui annoncent les légers arcs-boutants que la Renaissance prodiguera autour des lucarnes.

Dans la cour intérieure de l'hôtel, signalons de belles colonnes à moulures prismatiques, en forme de spirale.

Tour de l'Oiseau et vue du Clain sous Blossac.

CHAPITRE IV

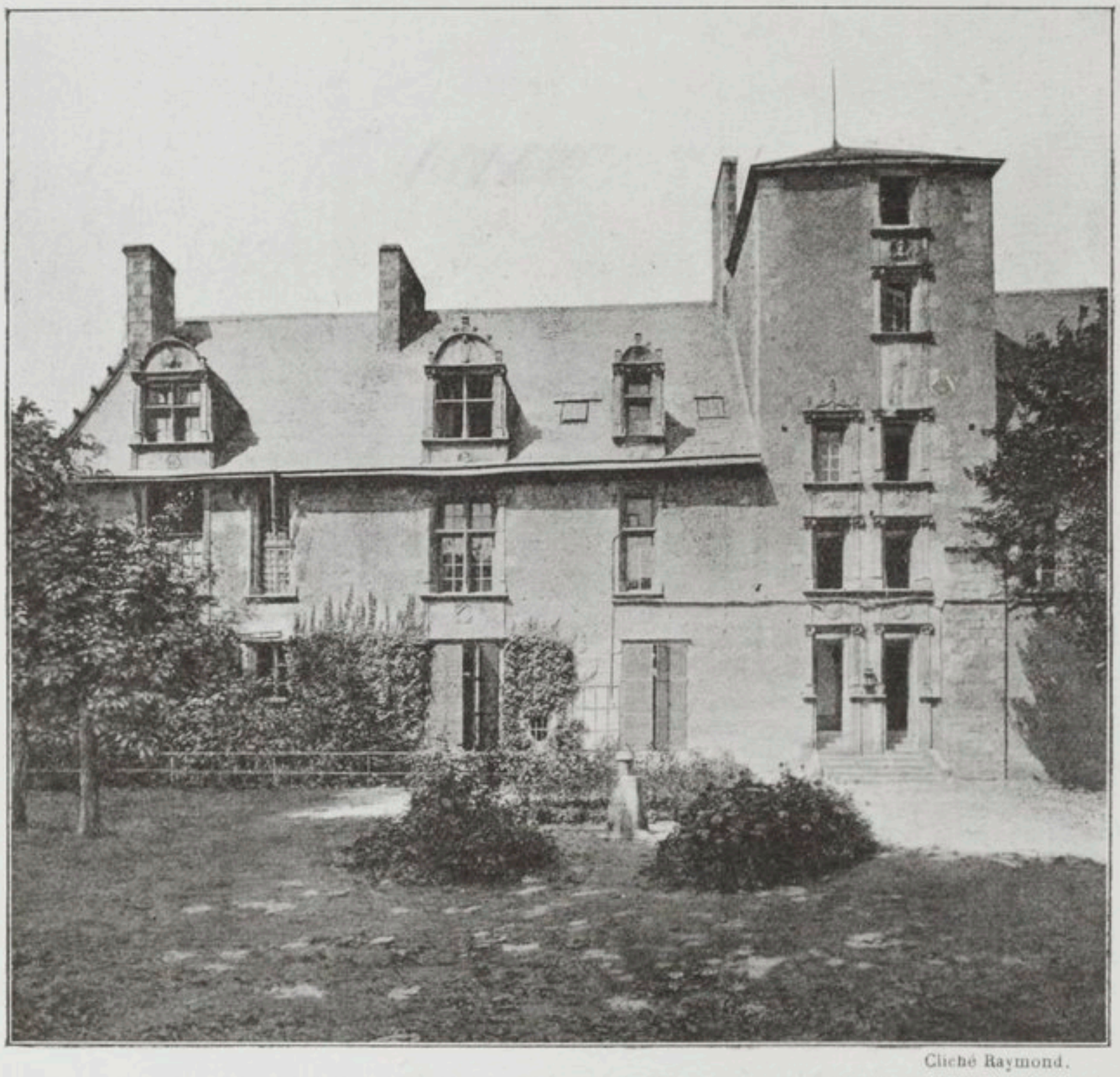
LA RENAISSANCE ET LES TEMPS CLASSIQUES

Le Poitou est trop voisin de la Touraine (où la Renaissance a élevé tant de merveilleuses demeures) pour être resté étranger au grand mouvement artistique de la première moitié du XVIe siècle et n'avoir pas suivi un exemple à la fois si proche et si éclatant. La Renaissance y a construit de fort beaux châteaux, trois entre autres, Oiron, Coussay et Bonnivet : — ce dernier complètement démoli, mais dont les musées de Poitiers conservent de précieux vestiges[1]; les deux autres encore debout, mais qu'il faut se hâter d'aller admirer[2].

[1] Bonnivet « l'une des meilleures créations de la première Renaissance » ; construit par Guillaume Gouffier (dit l'Amiral de Bonnivet), ce château dont Rabelais a immortalisé le souvenir dans la description de l'abbaye de Thélème, a été rasé à la fin du XVIIIe siècle.

[2] Oiron, commencé vers 1516 par Artur Gouffier, fut continué par les descendants de celui-ci. Au XVIIe siècle, le duc de la Feuillade l'agrandit par la construction du corps de logis central flanqué de deux pavillons. En 1700 Mme de Montespan ayant acquis Oiron, y

Poitiers possède plusieurs jolies maisons de la Renaissance. De l'une d'elles, l'hôtel Berthelot, M. Léon Palustre a pu dire : « on se croirait presque sur les bords de la Loire ». Le corps de logis principal de l'hôtel Berthelot comporte une triple superposition de fenêtres décorées de pilastres. La dernière fenêtre se détache sur le toit et joue le rôle de



Cliché Raymond.

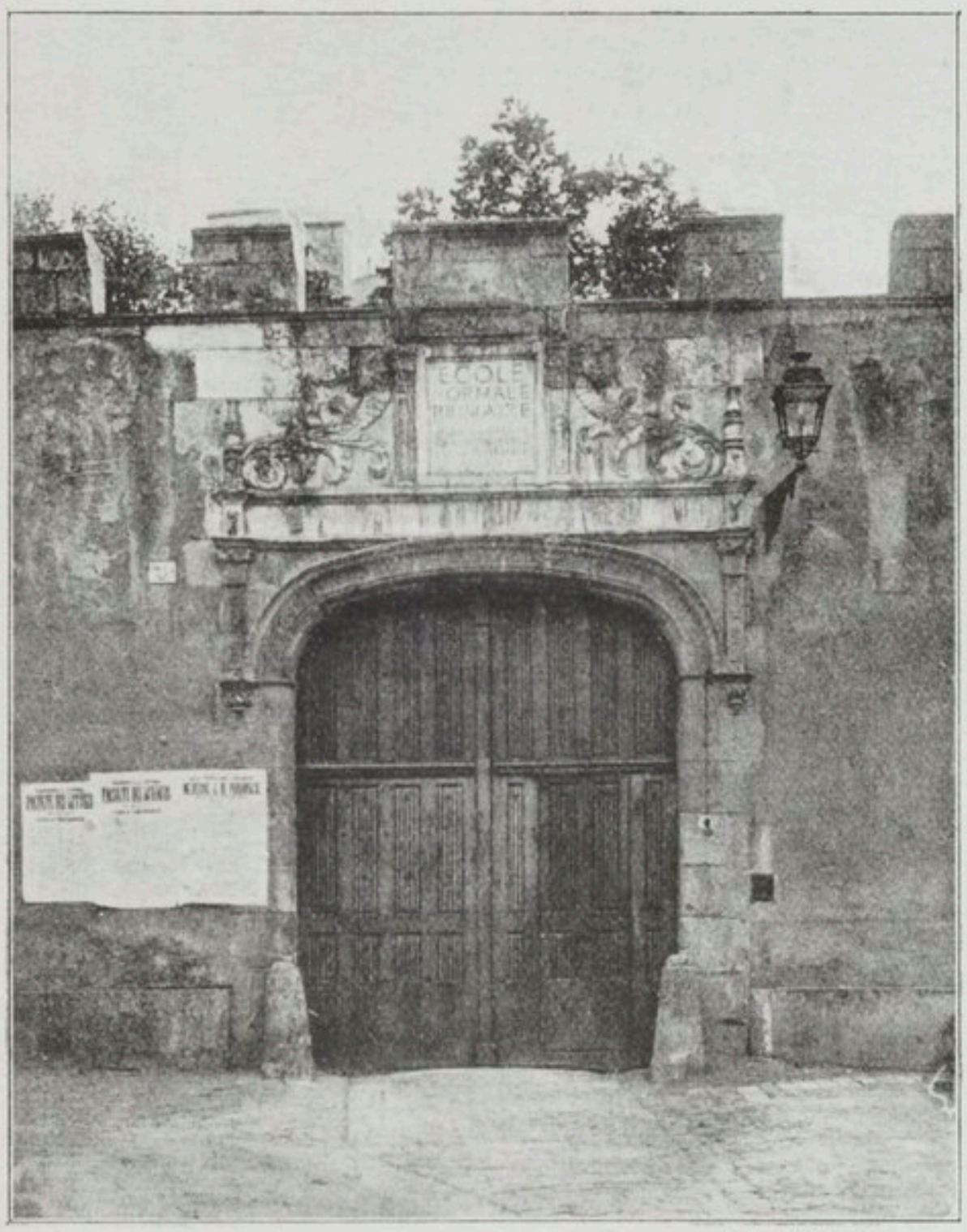
L'ancien doyenné Saint-Hilaire (aujourd'hui École normale d'instituteurs).

lucarne. Son fronton, dont les côtés sont chargés de balustres à candélabres, encadre deux bustes de personnages. A gauche, dans le bâtiment

vint passer, dans la pénitence et le recueillement, les dernières années de sa vie. A côté de leur demeure, les Gouffier ont élevé la collégiale où sont placés leurs tombeaux.

Coussay en Mirebalais a été bâti par Guillaume Briçonnet, surintendant des finances au temps de Charles VIII. Mais la décoration des façades dut se poursuivre après Briçonnet. A Coussay Richelieu résida à plusieurs reprise, alors qu'il était seulement évêque de Luçon et avant son élévation définitive au pouvoir. A Coussay, il prépara son élection de député du clergé du Poitou aux Etats généraux de 1614.

en retour d'équerre, il faut signaler une élégante porte flanquée de pilastres et surmontée d'une frise à rinceaux. Cette demeure est connue sous le nom de son premier propriétaire, René Berthelot, qui en commença la construction, l'année même où il fut élu maire de Poitiers, c'est-à-dire en 1529. On a prétendu que les bustes sculptés sur la lucarne



Cliché Raymond.

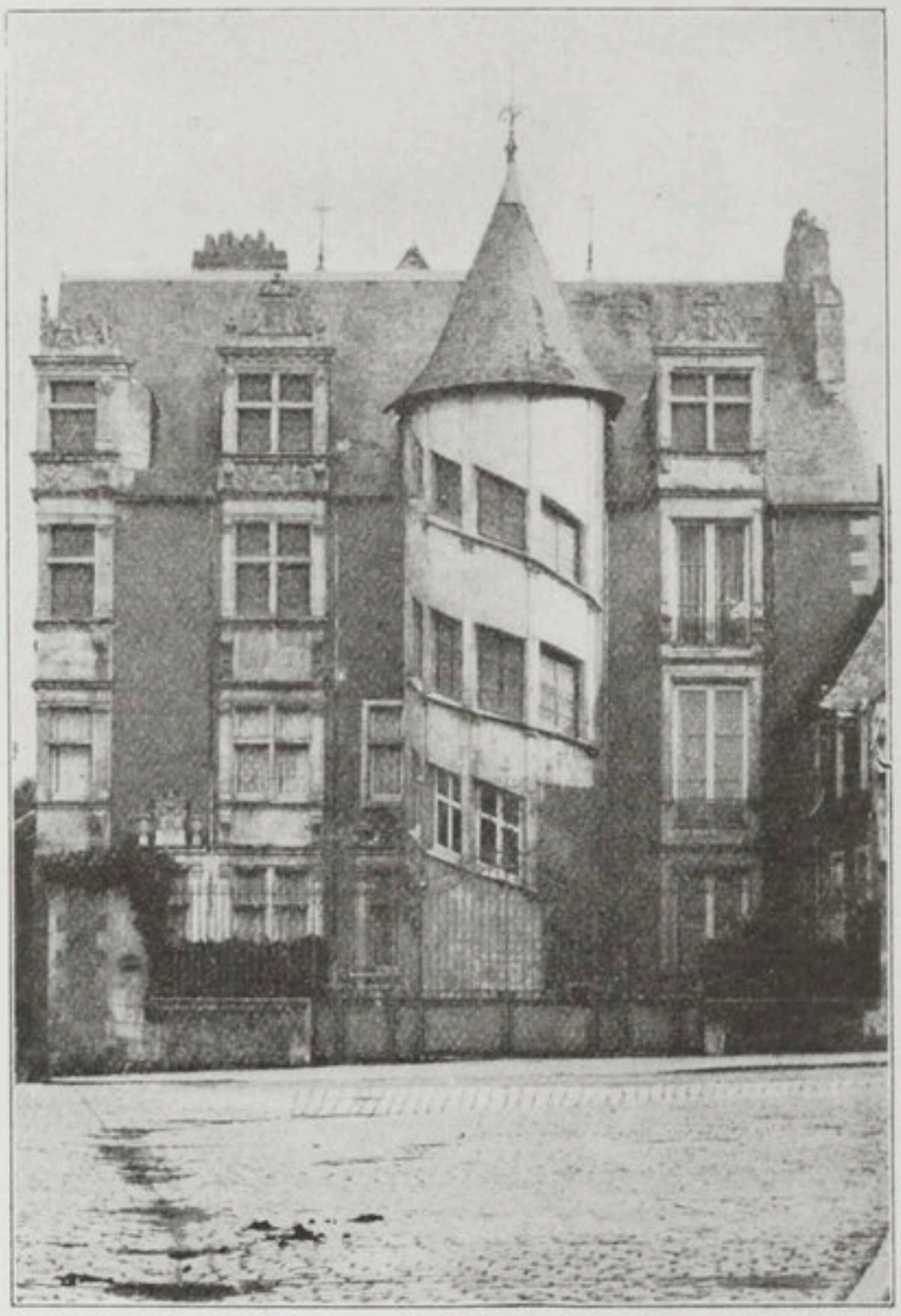
Porte de l'ancien doyenné Saint-Hilaire.

du côté de la cour étaient ceux de René Berthelot et sa femme. Mais à l'époque de la Renaissance, pareilles figures, lorsqu'elles n'étaient pas le produit du caprice, appartenaient à la mythologie ou à l'histoire ancienne

L'hôtel Berthelot est situé au fond d'une cour étroite, ayant accès sur la vieille rue de la Chaîne, un peu au-dessous de l'hôtel Fumée. L'autre façade, à l'ouest, domine la vallée de la Boivre.

Le doyenné de Saint-Hilaire (aujourd'hui l'école normale d'instituteurs) paraît appartenir à la première Renaissance. L'ensemble est plutôt

sévère. Les grands combles sans corniches, les moulures prismatiques des fenêtres des étages inférieurs, rappellent le gothique finissant. Mais sur la grande tour de l'escalier et sur les belles lucarnes qui éclairent les combles, la Renaissance s'accuse nettement. Les lucarnes flanquées de pilastres sont surmontées de frontons arrondis. Le règne des arabesques,



Cliché Robuchon.

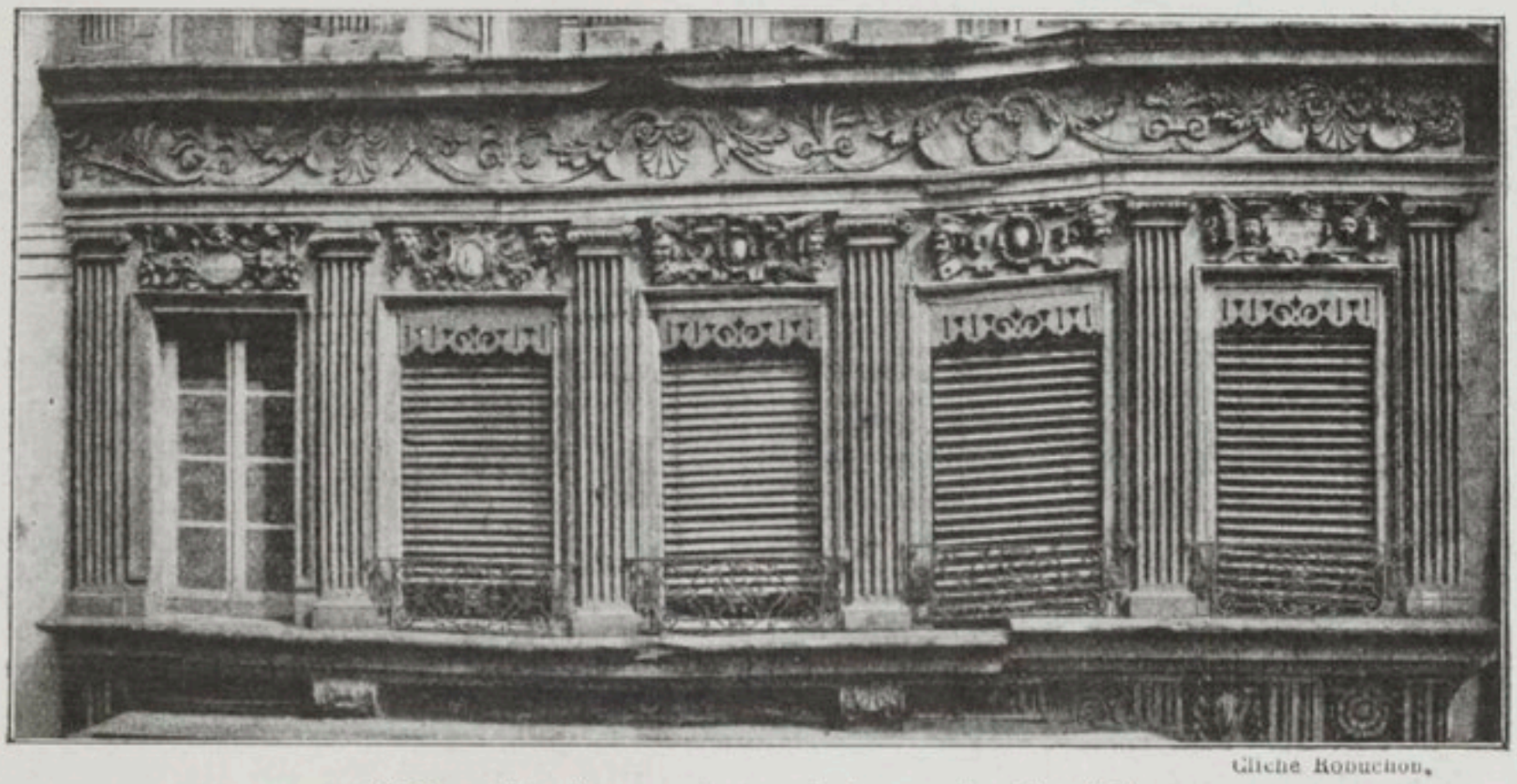
Maison de Jehan Beaussé (XVIe siècle.)

des pinacles à candélabres, des chapiteaux fantaisistes, des figures humaines encadrées de médaillons, fait son apparition sur la tour et le corps de bâtiment à l'est.

La porte d'entrée, du côté de l'abside de Saint-Hilaire, est un charmant spécimen de la première Renaissance. L'artiste s'y est souvenu des traditions des âges précédents, mais il les a associées de la manière la plus heureuse aux exigences du goût nouveau.

Le doyenné de Saint-Hilaire fut construit par Geoffroy d'Estissac,

évêque de Maillezais, qui fut doyen de Saint-Hilaire de 1504 à 1542. L'influence de ce prélat sur les arts et les lettres fut considérable en Poitou, durant la première moitié du XVIe siècle, période particulièrement heureuse et prospère de l'histoire de cette province. Rabelais, qui passa quinze années de sa vie à Fontenay-le-Comte, n'eut pas de protecteur plus dévoué que Geoffroy d'Estissac. Celui-ci, prieur commandataire de Ligugé[1], invitait chaque année Rabelais à se rendre dans ce prieuré, qui devint un centre de réunion pour les lettrés du temps. C'est à Geoffroy d'Estissac que l'on doit l'élégante chapelle de style flamboyant ainsi que la tour



Cliché Robuchon.

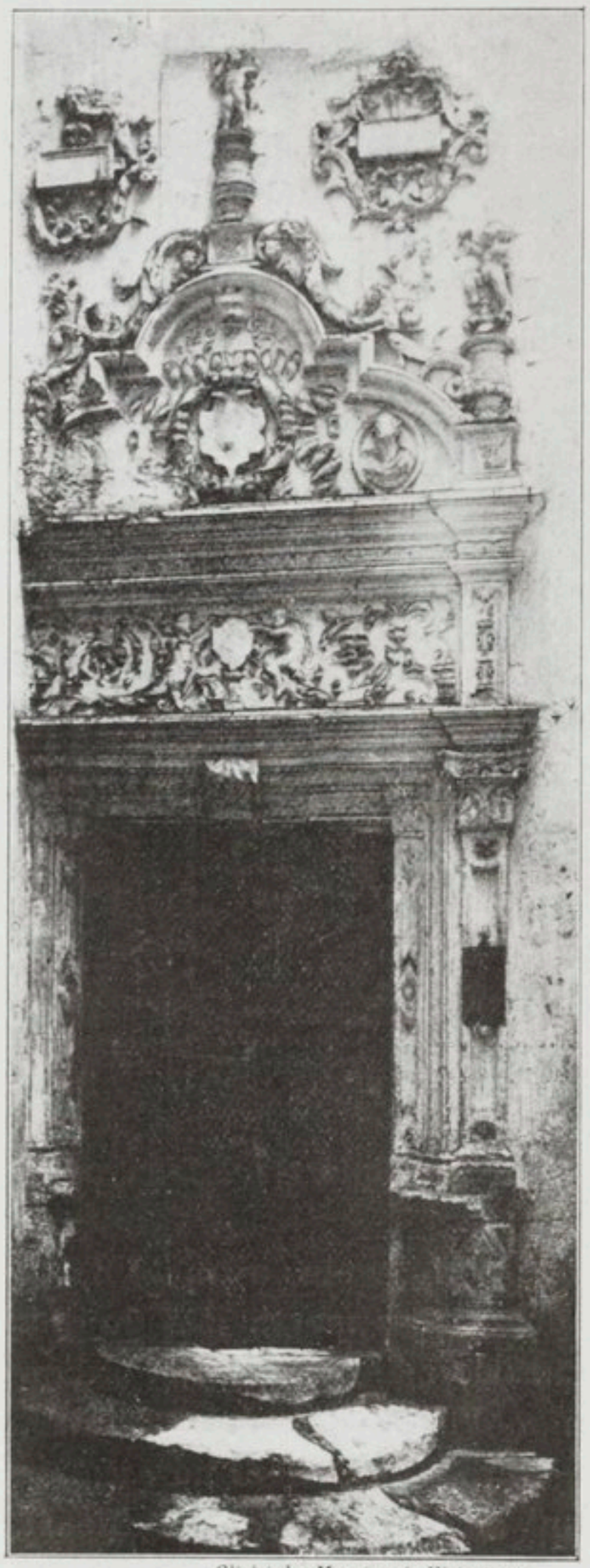
Maison Renaissance (n° 9 de la rue du Marché).

de l'oratoire privé et de la salle de la bibliothèque de l'abbaye de Ligugé.

L'hôtel Jehan Beaussé appartient à une période plus avancée de la Renaissance. Jehan Beaussé, « ung des plus riches marchands du dict Poitiers », fit en effet construire cette luxueuse maison en 1554, si l'on s'en rapporte à la date inscrite sur le fronton d'une des fenêtres hautes. Sur le milieu de la façade se détache une tourelle contenant un escalier en spirale. Cette disposition nous paraît un souvenir de l'âge précédent; elle rappelle la tour à pans coupés, renfermant l'escalier et généralement appliquée sur le milieu de la façade dans les gentilhommières du

[1] Ligugé, à deux lieues de Poitiers, célèbre monastère fondé en 360 par saint Martin, aux bords du Clain, dans un site pittoresque, « véritable coin du Limousin ». C'est à l'ombre des murs de cette abbaye que J. K. Huysmans élut domicile et habita plusieurs années jusqu'aux jours d'exil des bénédictins. Là il vécut son livre de l'*Oblat* avant de l'écrire.

XVe siècle. Cet élégant logis de la Renaissance a été, il y a une dizaine d'années, l'objet d'une restauration complète.



Cliché des Monuments Historiques.

Porte Renaissance,
(au n° 25 de la rue du Marché).

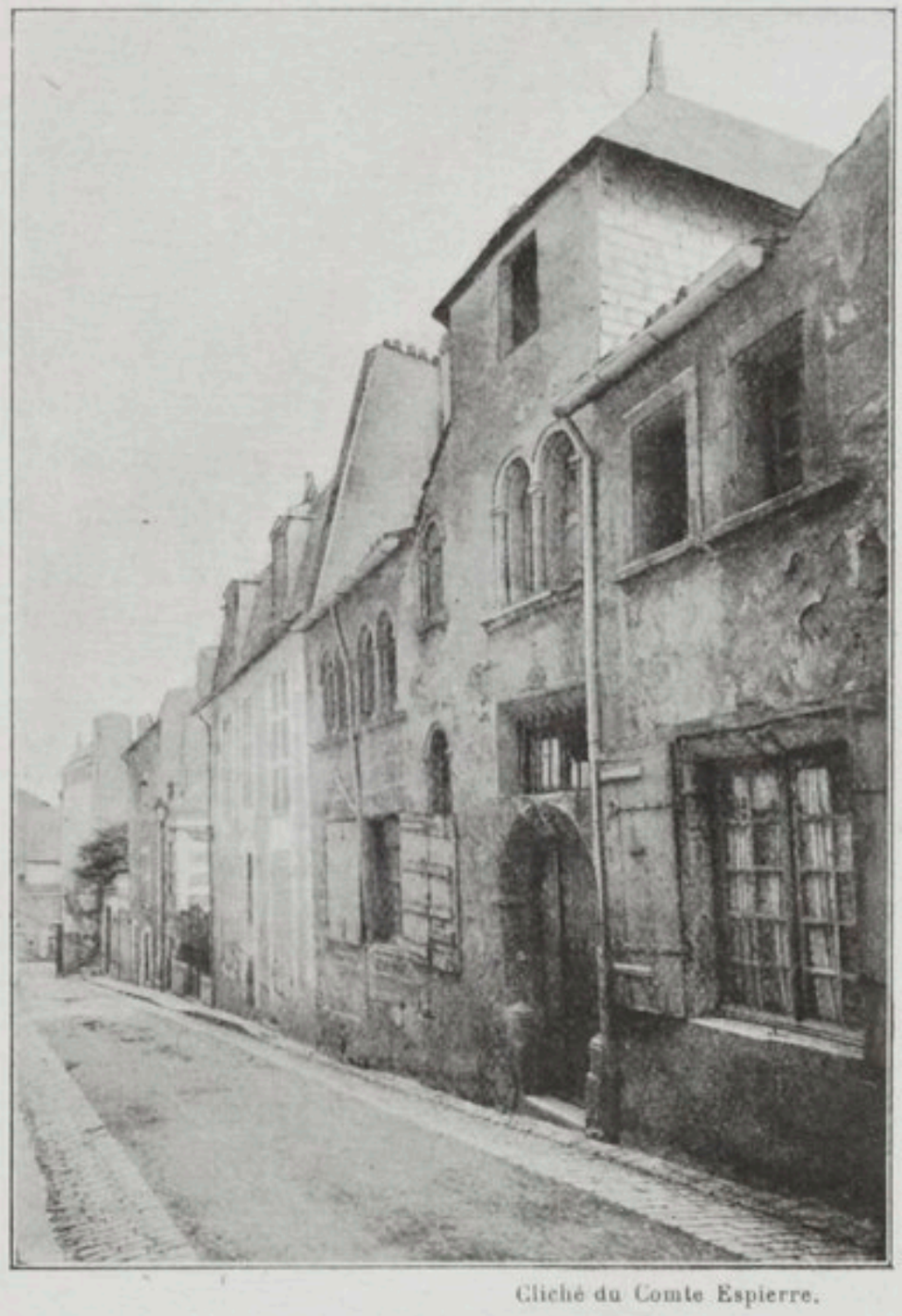
On ne connaît pas le nom du premier propriétaire de la maison n° 9 de la rue du Marché. La façade, d'une décoration très fournie, où se groupent, dans une symétrie parfaite, pilastres, frises, rinceaux et cartouches porte la date de 1557. Mais cette façade peut paraître trop chargée, cette ornementation excessive et lourde, et nous lui préférons les grâces et les délicatesses de la prime Renaissance.

Jadis, la maison portant le numéro 1 de la rue Saint-Paul (actuellement nos 7 et 9 de la rue de la Cathédrale) était signalée aux touristes, comme contenant la chambre de Diane de Poitiers. « Des entrelacs, des rosaces, « des trophées composés d'un sceptre « surmonté d'une fleur de lis et posé « sur un arc et une flèche en sautoir, « des chiffres, en majuscules romaines, « des initiales formant une sorte de « devise, un certain luxe de dorure et « de peinture sur les cheminées et sur « les volets, tout cela avait fixé l'atten- « tion, et certains avaient cru recon- « naître le chiffre du roi Henri II. Ce « chiffre, joint à ce que le nom de Diane « de Poitiers rendait présumable, avait « donné à penser que cette maison « avait effectivement appartenu à la « maîtresse d'Henri II [1]. »

On connaît aujourd'hui la véritable origine de cette curieuse chambre.

[1] De Chergé. *Guide du voyageur à Poitiers.*

Julien d'Elbène, petit-fils de Nicolas d'Elbène, maire de Poitiers, l'aurait fait décorer de la sorte, pour satisfaire au goût de sa femme, une Italienne, Catherine Tornabuoni, qui aurait voulu, à son installation à Poitiers, un appartemant décoré dans le goût des maisons de son pays. Sur ses indications, les poutrelles se couvrirent de peintures, les volets se



Cliché du Comte Espierre.

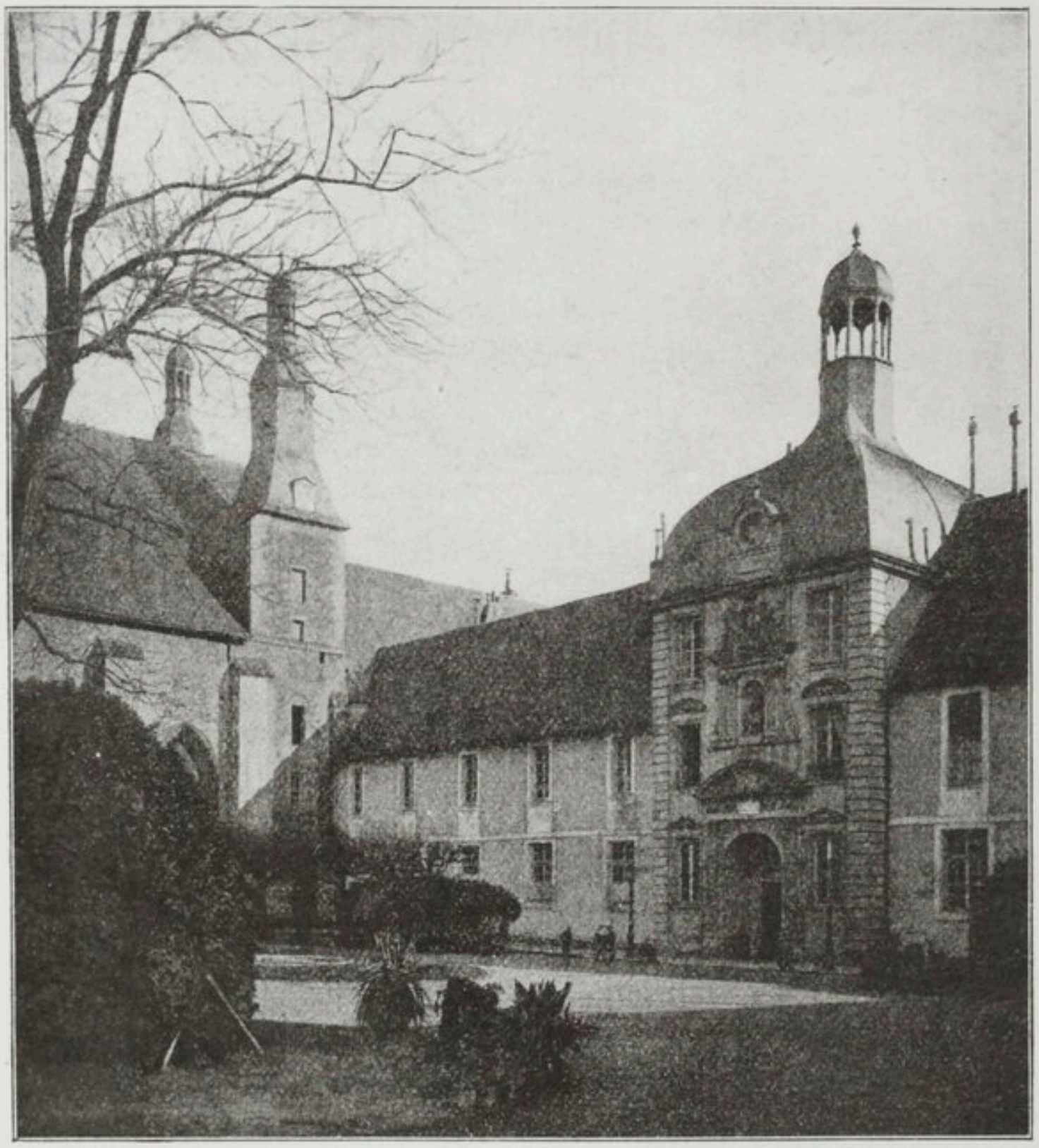
Maison du XVIe siècle. (Rue de la Celle.)

chargèrent d'amours, de palmes et de fleurs d'une délicatesse exquise. La cheminée surtout est remarquable.

Comme œuvre de la Renaissance à Poitiers, nous signalerons encore, au n° 13 du plan de l'Etoile, une maison percée de fenêtres à l'encoignure de la façade (curieuse disposition qui se retrouve à la maison de Jehan Beaussé); au n° 9 de la place Notre-Dame, un pignon avec décoration renaissance; de même au n° 7 de la rue Sainte-Opportune, au 13 de la rue de la Celle, une petite demeure ressemblant à une maison romane avec ses élégantes fenêtres cintrées, ornées de colonnes et de chapiteaux; au 25 de la rue du Marché, une belle porte au fond d'un étroit couloir;

rue Paschal-le-Coq, le portail de l'hôtel Raison-Partout, ainsi appelé à cause de la devise (bien XVIe siècle), inscrite sur ce portail : Tout-Par-Raison — 1581 — Raison-Par-Tout.

L'hôtel de Moulins de Rochefort, dans la Grand'rue, n° 102, possède une cour de la fin de la Renaissance.



Cliché Robuchon.

La cour d'honneur du Lycée.

Mais en vain chercherait-on dans le Poitiers actuel la demeure des dames des Roches. Elle n'existe plus. Elle devait s'élever sur l'emplacement occupé actuellement par l'immeuble n° 11 de la rue Riffault.

Le salon de Catherine des Roches « dame de la bonne bourgeoisie Poitevine » eut une heure d'incontestable célébrité. « En 1579, lors de

« la tenue des grands jours à Poitiers, les magistrats et avocats venus « de Paris se rencontrèrent dans ce salon avec Messieurs du Présidial « et de l'Université. Un jour, en présence de la docte assemblée, « une puce se plaça sur le beau sein de Mlle des Roches. Étienne « Pasquier, qui était présent, jura qu'il ferait passer à la postérité le

Cliché Robuchon.

La chapelle du Lycée.

« souvenir d'une bestiole à la fois si audacieuse et si fortunée. Il « chanta donc en vers la puce de Mlle des Roches. A la suite, toutes « les fortes plumes de Poitiers, puis du reste de la France, puis de « l'Europe entrèrent en lice. La « puce » fut célébrée par Étienne « Pasquier, par Mlle des Roches elle-même, par Barnabé Brisson, par « Jean Binet, René Choppin, Joseph Scaliger, Antoine Loisel, Pierre

« Pithou, Claude Binet, Odet Turnèbe, Nicolas Rapin, toute une aca-
« démie[1]. »

C'est dans les premières années du XVIIe siècle que furent construits par les Jésuites (pour le collège de Sainte-Marthe dont la direction venait de leur être confiée), les seuls bâtiments du lycée actuel qui soient intéressants au point de vue de l'art : — le pavillon de la cour d'honneur au centre de la façade, et la chapelle.

Le pavillon, élevé de deux étages, se termine en dôme. Au-dessus de la porte d'entrée, est placé le buste de Henri IV, fondateur du collège, et plus haut le médaillon de Louis XIV, bienfaiteur de l'établissement.

A gauche, la chapelle, bâtie de 1608 à 1610, n'offre extérieurement rien de remarquable, mais l'intérieur mérite d'être examiné avec soin. C'est un édifice de style jésuite, ayant un cachet très particulier, un cachet poitevin, pourrions-nous dire. Les fenêtres sont ogivales, et les voûtes semblent vouloir imiter celles de la cathédrale Saint-Pierre et rappeler la tradition gothique.

La décoration du sanctuaire appartient au style classique. Dans la partie supérieure, Louis XIII est représenté en saint Louis. Son jeune fils Louis XIV lui fait pendant. Le centre du retable est occupé par un remarquable tableau flamand du peintre Louis Finson. Ce dernier est figuré parmi les personnages. Cette œuvre, d'une grande finesse de touche et d'une irréprochable correction de dessin, date de 1615.

Le tabernacle est d'une époque moins ancienne que le retable; il date de la fin du XVIIe siècle. C'est une œuvre intéressante du genre Boule, en écaille incrustée de cuivre et d'étain.

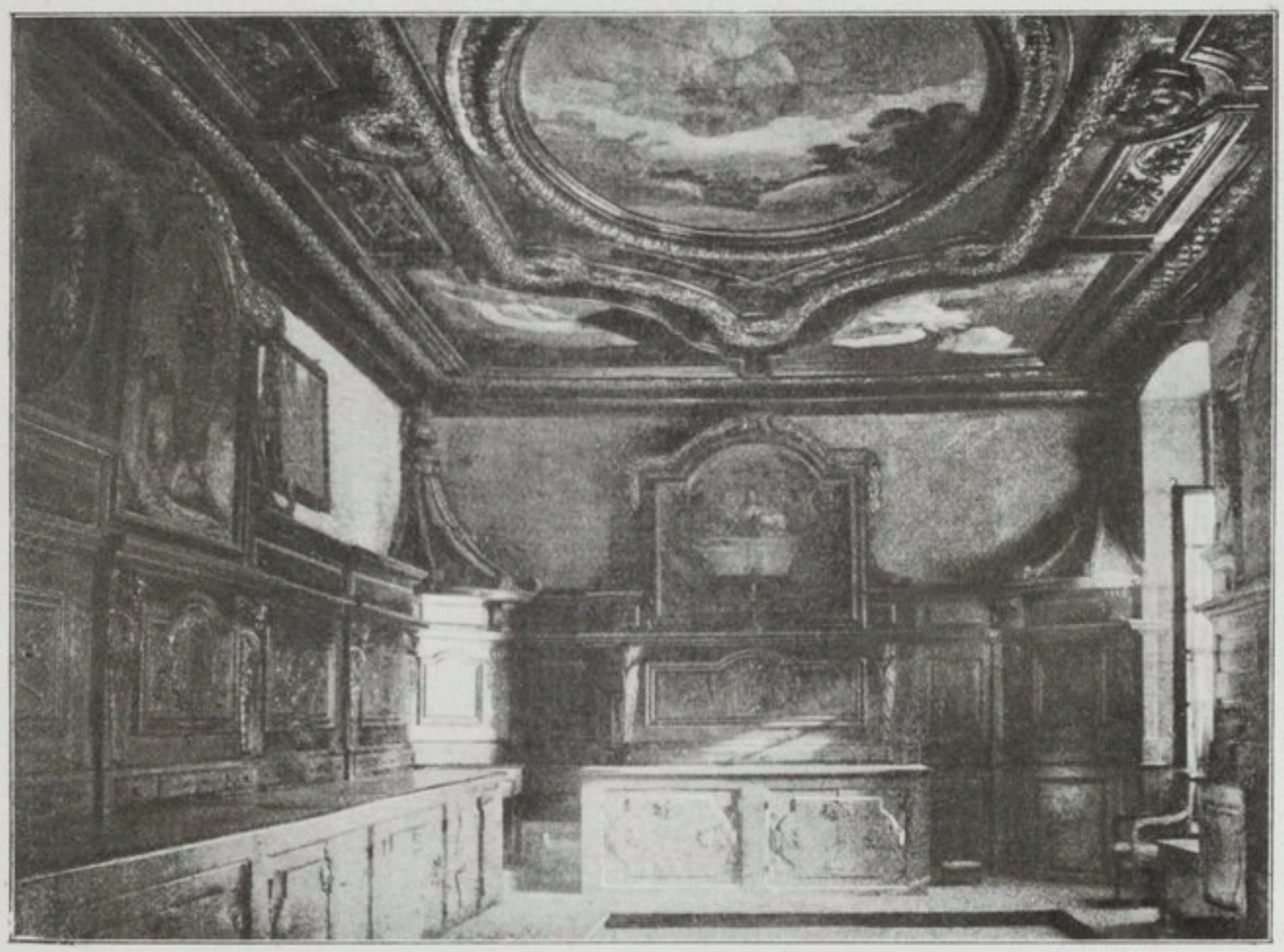
La sacristie de la chapelle est également remarquable. Elle est décorée de boiseries de chêne délicatement sculptées, et de tableaux représentant les principales scènes de la vie du Christ depuis l'Annonciation jusqu'à l'Ascension. Celle-ci occupe le centre du plafond dans un encadrement de guirlandes et de feuillages.

A la chapelle du Lycée se rattachent d'intéressants souvenirs. C'est là que le 17 mars 1789 eut lieu le rassemblement général des trois ordres pour la nomination des députés du Poitou aux États généraux. Dans la salle, garnie pour la circonstance d'échafaudages et de gradins, près de trois mille personnes se présentèrent. La cérémonie fut présidée par le grand sénéchal en costume du temps de Henri IV.

[1] Hanotaux. *Histoire du Cardinal de Richelieu*, t. Ier, p. 13.

Après la séparation des trois ordres, le Tiers état demeura seul en la chapelle pour travailler à la rédaction de son cahier général.

En juin 1790, les électeurs des six districts du département de la Vienne, se réunirent en l'église du collège de Sainte-Marthe et procédèrent pour la première fois à la nomination des membres de l'administration départementale. Plus tard, l'église Sainte-Marthe devint le siège des amis de la Constitution ou des Jacobins, le principal club de Poitiers; elle fut ensuite



Cliché Robuchon.

Sacristie de la Chapelle du Lycée.

affectée au culte décadaire. Néanmoins elle n'eut point à souffrir du vandalisme révolutionnaire. Seuls, quelques emblèmes royaux, sculptés aux portes d'entrée et dans la sacristie, disparurent.

La chapelle du grand séminaire, de même que celle du lycée, appartient au style jésuite. Mais elle est un peu moins ancienne que celle-ci. Commencée en 1693, elle date de la fin du XVIIe siècle. Construite selon le goût du temps sur les plans d'un architecte italien nommé Leduc, plus connu sous le nom de Toscane, elle se compose d'une seule nef.

C'était originairement la chapelle du couvent des Carmélites. Depuis 1824, le grand séminaire occupait les bâtiments de ce monastère qu'il a

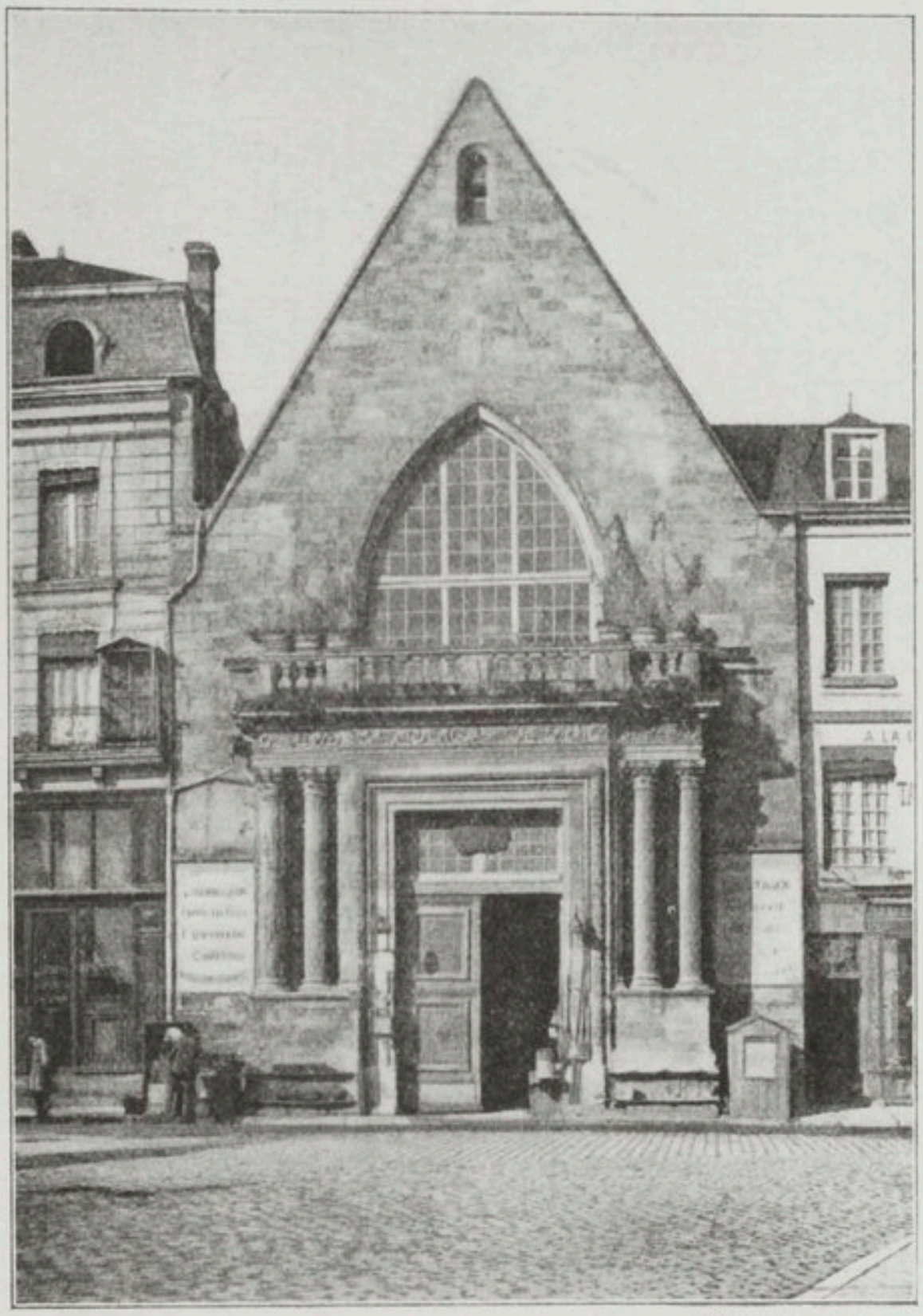
dû quitter en décembre 1906 et que la Banque de France a acquis depuis lors. Ces murs sombres et sévères (dont la première pierre a été posée en 1659 par Louis XIV enfant), perchés sur un promontoire, dominant toute la vallée de la Boivre, au nord-ouest de la ville, viennent d'être restaurés.

Le XVIIe siècle vit s'établir à Poitiers de nombreuses communautés religieuses. En 1604, les Jésuites s'y rendent pour se voir confier la direction du collège de Sainte-Marthe; ils entreprennent bientôt la construction de la chapelle de ce collège, qui est devenue la chapelle du lycée. En 1610, les Capucins s'installent à Poitiers sur la demande du corps de ville. En 1616, les Ursulines arrivent au Logis de la Grande-Barre, rue de l'Arceau, où elles ne résident qu'un an, pour se fixer définitivement rue des Hautes-Treilles. En 1617, sous l'inspiration et avec l'appui du célèbre capucin, François Leclerc du Tremblay (plus connu encore dans l'histoire sous le nom de père Joseph ou d'Éminence grise), Antoinette d'Orléans fonde à Poitiers le couvent des Filles du Calvaire, dont les locaux importants subsistent encore en partie rue du Calvaire. En 1618, les filles Notre-Dame s'établissent rue des Basses-Treilles. En 1619, les Feuillants s'installent dans la rue qui porte aujourd'hui leur nom, la rue des Feuillants. Quelques-uns des bâtiments élevés par ces religieux ont été conservés dans l'immense construction, édifiée par les religieuses du Sacré-Cœur sur l'emplacement de l'ancien couvent des Feuillants. Arrivent encore à Poitiers, en 1628, les religieuses de Sainte-Catherine; en 1630 les Carmélites; en 1636, les Filles de Saint-François (c'est sur l'emplacement de leur couvent que s'élève aujourd'hui le collège Saint-Joseph) ; en 1633, les Visitandines ; en 1644, les Hospitalières ; en 1657, les Charitains ou frères de charité, dont l'établissement est aujourd'hui compris dans l'Hôpital général et sur lequel sont encore inscrits ces mots : « Hôpital des religieux de la charité. » Ce sont là les principales communautés religieuses établies à Poitiers au cours du XVIIe siècle. En 1674, les Jésuites dont le collège Sainte-Marthe ne suffisait pas à contenir les élèves, fondèrent à Poitiers un autre établissement, les Petits Jésuites, qui fut comme une annexe du précédent, bien que situé rue de la Prévôté, dans un quartier différent.

La plupart de ces communautés (sauf les Jésuites expulsés de leur collège en 1762, et l'ordre des religieuses de Sainte-Catherine, éteint faute de novices en 1783), demeurèrent à Poitiers jusqu'à la Révolution, qui les dispersa et les dépouilla de tous leurs biens.

En 1792, les Filles de Notre-Dame occupaient encore leur couvent

de la rue des Basses-Treilles. Mais le 9 avril de cette année-là, elles refusèrent, au moment du passage de la procession du Miracle des Clefs, de se présenter selon la coutume sur la terrasse du couvent et d'y chanter le *Regina cœli;* elles ne voulaient pas faire acte d'adhésion publique au



Cliché Robuchon.

Le portail de l'église des Augustins (avant la démolition de celle-ci).

clergé constitutionnel assermenté qui présidait la cérémonie. Ce refus amena une violente émeute qui dura jusqu'à la nuit, et au cours de laquelle le monastère fut pillé. Celui-ci, aussitôt confisqué comme propriété nationale, fut en partie démoli. Ce qui resta est aujourd'hui affecté au service de la gendarmerie.

C'est du XVIIe siècle que date la réputation de Poitiers si bien établie encore à notre époque. « Poitiers, ville de couvents et de chapelles !

ville abondante en prêtres et en moines », écrivait La Fontaine en 1663[1].

Pour terminer avec le XVIIe siècle, avec les transformations qu'il a

Cliché Raymond.

Portail du Grand Prieuré d'Aquitaine.

fait subir à la ville et les modifications qu'il a apportées à son décor, ajoutons qu'en 1671, un beau portail de style classique avait été placé par les pères Augustins devant leur église sur la place du Marché Vieil, et qu'en

[1] Il y avait encore à Poitiers à la veille de la Révolution : cinq chapitres, vingt-quatre paroisses, onze monastères d'hommes, quinze communautés de femmes... « C'étaient au moins soixante édifices consacrés au culte catholique »... « Les clochers semblaient de loin une forêt de pyramides plus au moins aiguës, qui s'élevaient au-dessus de la ville. Il s'écoulait peu d'instants de suite, surtout dans la matinée, sans que l'on entendit le

1687 une statue de Louis XIV fut élevée sur cette place, laquelle reçut alors le nom de place Royale. Cette statue sera détruite en 1792, et la place prendra le nom de place d'Armes, qu'elle conserve.

Lors de la démolition de l'ancienne église des Augustins (il y a quelque vingt-cinq ans) le portail des Augustins a été transporté dans la rue de la Préfecture à l'entrée du musée de Chièvre, où nous le retrouverons.

Cliché Robuchon.

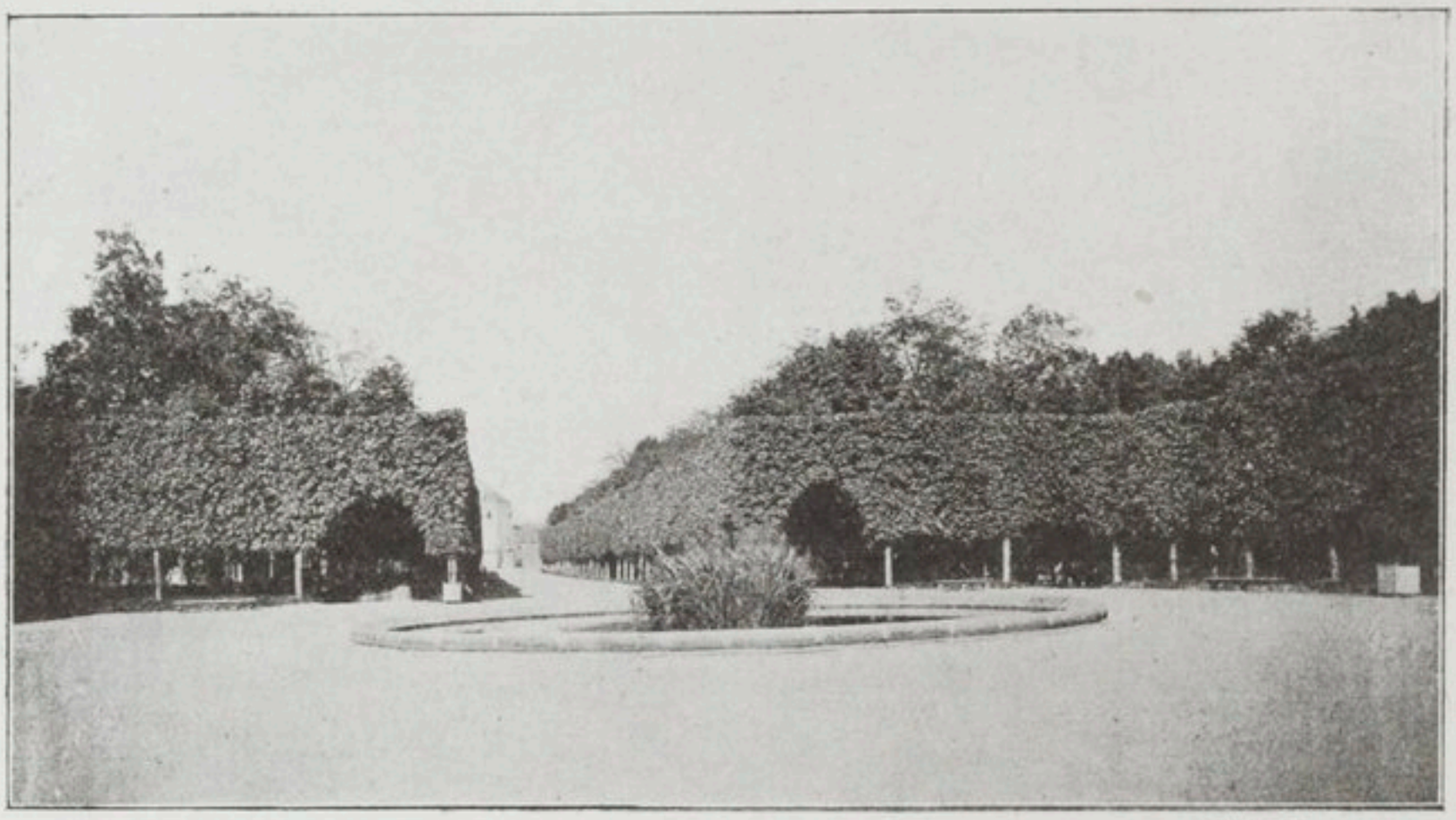
Grille de Blossac.

Quelques autres portails de la fin du XVIIe siècle sont à signaler : — celui du grand prieuré d'Aquitaine (dans la Grand'rue) portant la date 1667 et le nom du grand prieur d'Aquitaine à cette époque, Gilbert de Vieilbourg : — celui de la Visitation, placé, après la démolition des bâtiments de l'ancien monastère de la Visitation, à l'entrée du cimetière de l'Hôpital-des-Champs.

Le XVIIIe siècle ne paraît avoir vraiment fait à la ville de Poitiers qu'un

son de quelque cloche, soit dans un quartier, soit dans un autre ; et la veille ainsi que les jours des grandes fêtes, le bruit de tous les carillons réunis produisait un effet bien propre à étonner les oreilles qui en étaient frappées pour la première fois » (de la Liborlière, Vieux Souvenirs du Poitiers d'avant 1789, p. 19).

seul présent[1], mais un présent d'une beauté rare, le parc de Blossac. Aménagé, au milieu du XVIIIe siècle, par M. de la Bourdonnaye, comte de Blossac, intendant général du Poitou, ce parc est de conception absolument française, en dépit de l'engouement de la société du temps pour les jardins anglais. Commencé en 1752, afin de donner du travail aux indigents, l'aménagement de Blossac fut une entreprise considérable. Là où il n'y avait qu'un terrain vague, montueux, coupé de rocs et de ravins, l'on fit une promenade plantée d'arbres, dessinant de longues



Cliché Merken.

Le rond-point et la grande allée de Blossac.

allées droites, parallèles ou se croisant, « l'une des plus belles promenades de France », selon la phrase consacrée des Guides. On dut un peu plus tard, en 1786, rebâtir les remparts qui terminent au sud le parc de Blossac. On les éleva sur l'alignement et en grande partie sur les fondations de l'ancienne muraille et des anciennes tours. La tour d'angle au sud-est a été reconstruite sur la base de l'ancienne tour à l'oiseau, appelée ainsi parce que c'était là qu'au moyen âge les arbalétriers, puis les arquebusiers avaient leur tir et venaient tirer « l'oiseau ». De la tour, qui a conservé le nom de « tour à l'oiseau », on a une vue admirable sur la vallée du Clain, que l'on aperçoit serpentant dans la prairie, puis dans les quartiers de la ville dominés par

[1] Signalons cependant l'ancien hôtel de Nieuil sur la place d'Armes, élégante construction de style Louis XVI, dont les appartements du premier étage sont occupés par le cercle Saint-Hubert ; le rez-de-chaussée sert de magasin de bijouterie.

la flèche de Sainte-Radégonde et le haut chevet de la cathédrale Saint-Pierre.

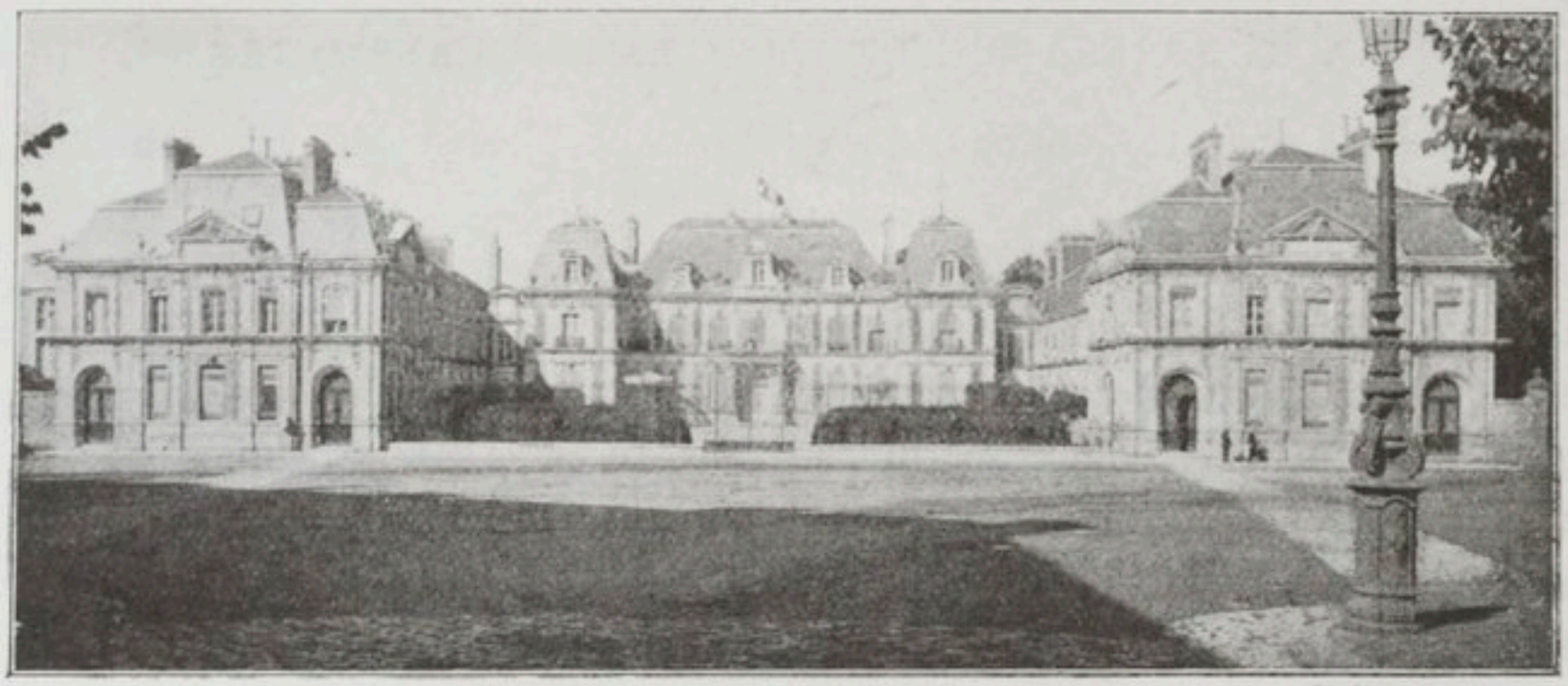
La grande grille, à l'entrée du parc, est ancienne. Elle porta jusqu'à la Révolution les armes du comte de Blossac. En 1792, un membre de la municipalité s'étant indigné de voir subsister « ces emblèmes de l'insolence et de la fatuité », l'écusson du créateur du parc fut remplacé par les emblèmes de la République, lesquels durent à leur tour, en 1805, céder la place à un médaillon encadrant la tête de l'Empereur. On a fini par rétablir sur le fronton de la grille les armes du comte de Blossac [1].

Sous la Révolution, c'est au parc de Blossac, — devenu « le Parc National », — que les principales fêtes révolutionnaires ont eu lieu. Au début, ce furent les fêtes sentimentales, célébrant la réconciliation du roi et de la nation ; plus tard, la plantation de l'arbre vif de la Liberté (dont les rameaux ne tardèrent pas à se dessécher et qui refusa de prendre racine). Après les cérémonies patriotiques vinrent les fêtes en l'honneur des despotes du jour, révolutionnaires dont la mort sera demain applaudie et fêtée, — toujours au « Parc National ».

Tandis que Blossac eut le privilège des fêtes révolutionnaires, la guillotine se dressa à l'autre extrémité de la ville, sur l'antique place du Pilori, où avait lieu depuis des siècles l'exposition publique des condamnés et les exécutions capitales. C'est encore sur cette même place qu'a été exécuté, en 1822, le général Berton, le chef de la conspiration bonapartiste de Thouars, condamné à mort par la cour d'assises de la Vienne, le 11 septembre 1822. On l'appelle aujourd'hui « place de la Liberté ».

[1] Dans le petit jardin anglais (de création relativement récente), à droite dans le parc, un monument vient d'être élevé à M. de Blossac.

D'autres villes du Poitou, Châtellerault et Saint-Maixent, doivent aussi à M. Blossac leurs belles promenades publiques, lesquelles portent toujours son nom.



Cliché Robuchon.

La Préfecture.

CHAPITRE V

POITIERS MODERNE. — MUSÉES

Poitiers moderne ! Il semble que ce ne soit pas sans hésitation que l'on puisse rapprocher ces deux mots. Dans son ensemble, Poitiers a si bien conservé l'aspect ancien. Les rues étroites serpentent toujours. Des vestiges du passé surgissent à chaque pas. Un vieux clocher, une lucarne de la Renaissance, un pignon gothique, autant de témoins des siècles écoulés qui conservent à la cité son parfum d'antan.

Et cependant, depuis vingt-cinq ans, un vent de modernisme a soufflé sur Poitiers. Des constructions, d'un aspect architectural plutôt discutable, ont surgi çà et là et tandis qu'il y a quelques années, la ville n'était pas aisément accessible (seuls de mauvais fiacres montaient péniblement de la gare à la place d'Armes), aujourd'hui des tramways rapides conduisent en quelques minutes au centre de Poitiers, à Blossac, voire même dans les quartiers les plus excentriques.

Les deux grands monuments modernes de Poitiers, l'Hôtel de Ville et la Préfecture, ont été bâtis à peu près à la même époque.

La Préfecture, construite de 1864 à 1868, est un édifice de style Louis XIII, où la brique se marie agréablement avec la belle pierre du Poitou. Jusqu'en 1868, l'administration préfectorale était restée installée dans le palais de l'Evêché, confisqué par la Révolution, de même que la

belle et antique demeure des évêques de Poitiers à Dissais. En 1868, le palais épiscopal avait été rendu à l'évêché, auquel il a été repris à nouveau en décembre 1906.

Les bâtiments de la Préfecture comprennent, outre les appartements particuliers du préfet et les locaux nécessaires à l'administration, les

Cliché Thiollier.

La Maison de la Tourelle, à l'angle de la rue Gambetta et de la rue des Basses-Treilles.

archives départementales qui sont très riches en documents anciens. Le fonds le plus considérable est celui du grand Prieuré d'Aquitaine. Les plus précieux, au point de vue historique, sont ceux des chapitres et des abbayes de la ville de Poitiers et des abbayes de Fontaine-le-Comte et de Nouaillé. On y compte 500 chartes antérieures à l'an 1200; la plus ancienne est un titre de l'abbaye de Nouaillé, du mois de juillet 780.

L'Hôtel de Ville, dont la première pierre a été posée en 1869, par un

Poitevin célèbre, Bourbeau, alors ministre de l'Instruction publique, fut terminé en 1876.

L'escalier, dont les rampes sculptées à jour sont en pierre du pays, est décoré de deux magnifiques fresques de Puvis de Chavannes, représentant l'une, l'arrivée de Charles-Martel à Poitiers, après sa victoire sur les Sarrasins; l'autre, Fortunat lisant ses poésies à sainte Radégonde au couvent de Sainte-Croix. Sous le pinceau de Puvis de Chavannes, le couvent apparaît installé dans une habitation à la romaine avec jardins et portiques. Entre les exercices de piété, les religieuses filent ou brodent, copient des manuscrits ou cultivent des fleurs. Le poète latin Fortunat, qui, pendant environ vingt ans, habita Poitiers, où il devint et mourut évêque, a conté qu'il venait souvent au couvent de Sainte-Croix lire ses nouveaux poèmes devant sainte Radégonde et ses compagnes. Dans cette composition représentant Radégonde au couvent de Sainte-Croix le peintre a donné au personnage assis à gauche les traits idéalisés du poète Théophile Gautier.

C'est en 1872 que la municipalité de Poitiers, heureusement inspirée, invita Puvis de Chavannes à décorer de peintures l'escalier monumental du nouvel Hôtel de Ville.

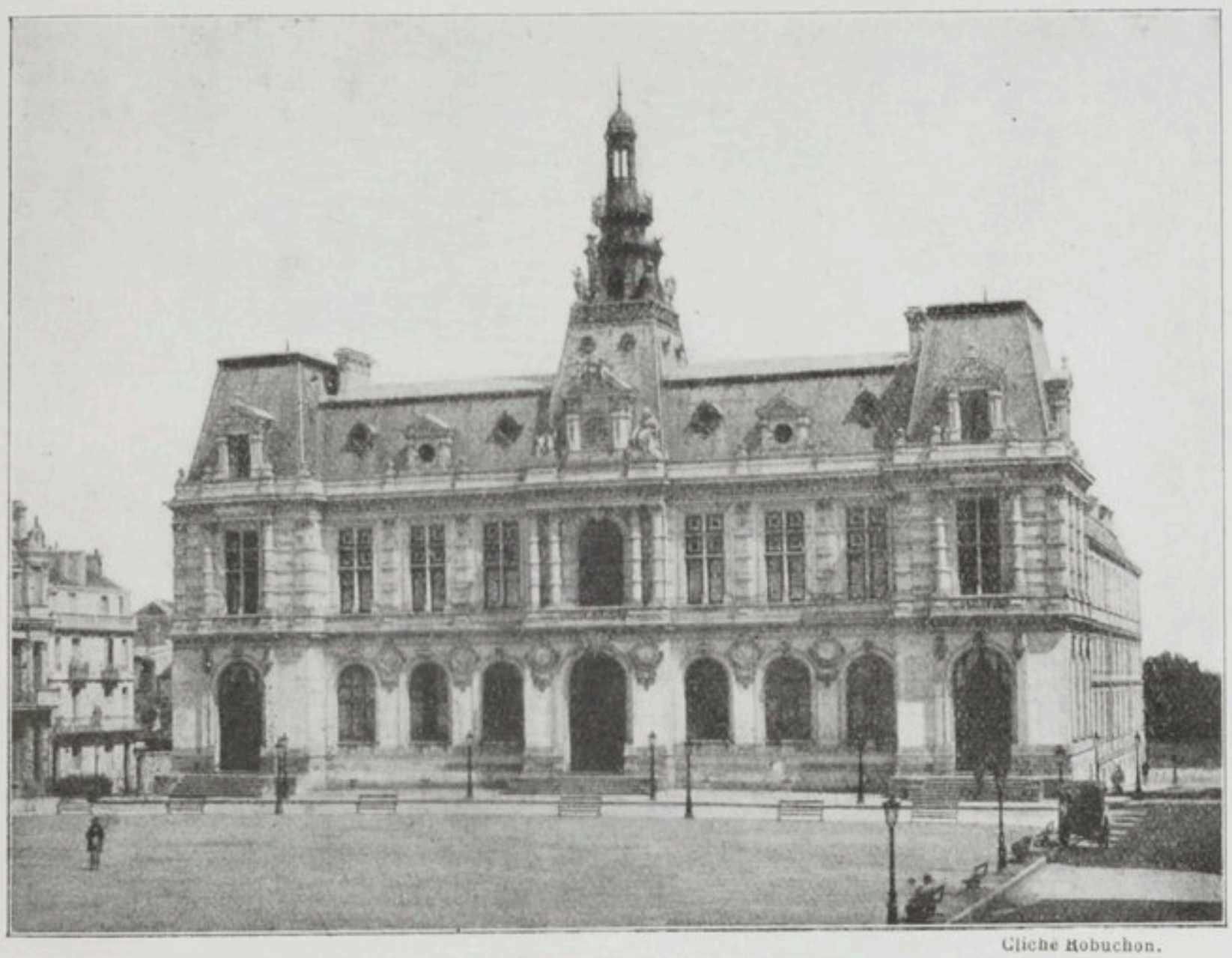
Le plafond de la salle des fêtes a été décoré par le peintre Jean Brunet, de Poitiers. Le sujet, représenté de façon allégorique, est l'entrée de Duguesclin dans la ville. Le connétable suivi de son armée apparaît en demi-teinte sur un nuage, au-dessus des habitants accourus au sommet des tours de la ville, pour l'acclamer et lui présenter des fleurs.

Le rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville est consacré au musée municipal. En dehors de la Minerve dont il a été parlé au début de ce livre, et parmi les choses antiques et du moyen âge qui figurent à ce musée, signalons les remarquables séries d'objets travaillés par l'homme aux différentes périodes préhistoriques, et trouvés en grande partie dans le Poitou, des médailles et monnaies grecques, romaines, moyen âge, de nombreux spécimens de la céramique gallo-romaine, des émaux peints et cloisonnés.

La Renaissance y est représentée par la statue en marbre blanc de Jeanne de Vivonne, et les sculptures sur pierre, frises, chapiteaux, culs-de-lampe, provenant du château de Bonnivet.

Un curieux tableau attire l'attention des visiteurs. C'est la « Figure et Plan de la ville de Poitiers assiégée en 1569 par Gaspard de Coligny, amiral de France ». Il est dû au pinceau naïf de Nautré, peintre poitevin, qui l'exécuta en 1619.

La peinture moderne occupe une large place avec des tableaux de Bonnat, de Luminais et d'Alfred de Curzon, le célèbre peintre poitevin, qui a su traduire avec tant de puissance la majesté des ruines antiques et la poésie des ciels d'Orient. « Il restera l'un des maîtres de la seconde moitié du XIXe siècle », a dit de lui Bouguereau. On considère surtout Alfred de Curzon comme un paysagiste. C'est en vérité l'un des rares



Cliché Robuchon.

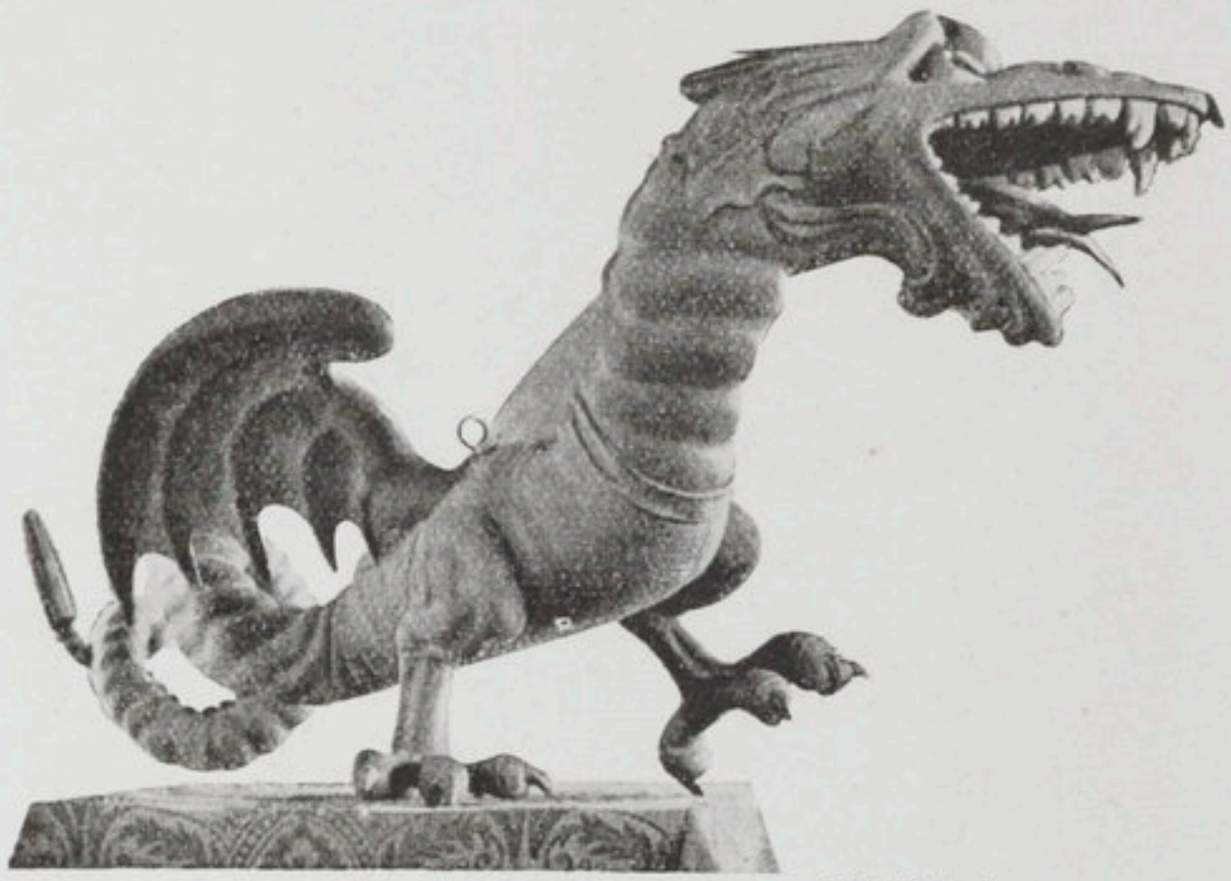
L'Hôtel de Ville.

artistes qui aient également réussi dans la grande figure et le paysage. Mais dans ce dernier genre, quelle variété de sujets aborda son pinceau, depuis les bords du Clain jusqu'à la baie de Naples ou l'acropole d'Athènes, dont il s'est plu à représenter tant de fois les merveilleux aspects!

Avant de quitter le musée municipal, signalons l'étrange animal, en bois sculpté, objet de la superstition populaire, porté jadis solennellement en tête des processions, « la grand'goule ». C'est la Tarasque Poitevine. Sur le poitrail du monstre, on lit ces mots : Gargot me fecit 1677.

Avant la construction de l'Hôtel de Ville actuel sur la place d'Armes, la mairie était demeurée installée, durant sept cents ans, sinon dans le

même local, du moins au même endroit. En 1439, la maison de ville avait été reconstruite sur l'emplacement de l'ancienne. C'était un bâtiment de 22 mètres de façade, donnant sur la rue qui est appelée aujourd'hui rue Gambetta, mais qui hier encore portait le nom de rue de la mairie. Derrière cette construction se trouvait une vaste cour joignant la rue Terrière (aujourd'hui rue des Grandes-Écoles). En 1460, on édifia sur cette rue des salles pour l'Université, qui les occupa longtemps. En 1792, après la suppression de l'Université, la municipalité abandonna ses locaux qui tombaient en ruine et vint prendre la place de l'Université dans l'immeuble de la



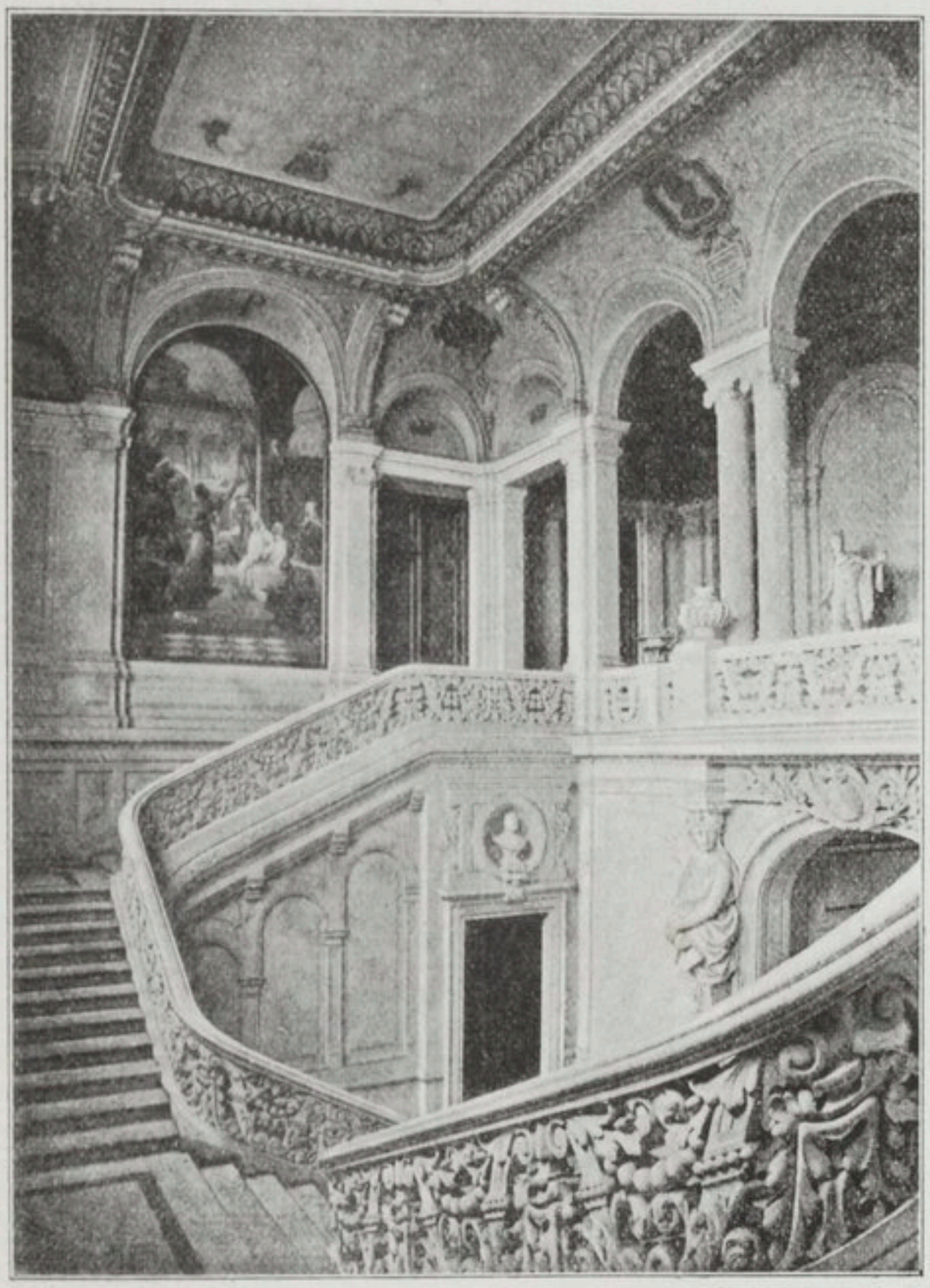
Cliché Robuchon.

La Grand'Goule.

rue Terrière. Elle y demeura jusqu'en 1876. A cette époque et quand la mairie eut pris possession du somptueux édifice de la place d'Armes, la Société des Antiquaires de l'Ouest se rendit acquéreur du corps de logis construit en 1460 pour l'Université. Ce bâtiment comprend l'ancienne chapelle, au rez-de-chaussée, et l'ancienne librairie ou bibliothèque, à l'étage supérieur auquel on monte par un escalier à vis. C'est aujourd'hui le siège de la Société des Antiquaires de l'Ouest, qui a organisé dans la chapelle son intéressant musée lapidaire.

On y remarque spécialement une belle série d'inscriptions romaines, un autel gallo-romain, de curieux chapiteaux du XIIe siècle provenant de Saint-Hilaire, dont l'un représente un combat entre deux vieillards, et ici encore de très fines sculptures de la Renaissance provenant du château de Bonnivet. Le musée ne conserve plus qu'un moulage en plâtre de la

grande cheminée du château de Chitré après avoir possédé l'original. Cette cheminée, aujourd'hui rétablie dans l'ancienne salle seigneuriale du château de Chitré, c'est-à-dire à sa place primitive, porte la date de 1557, et constitue une œuvre intéressante de la Renaissance, dont le



Cliché Robuchon.

L'escalier de l'Hôtel de Ville.

moulage nous permet d'apprécier toute la valeur artistique. La partie supérieure représente une scène de chasse. « Au premier plan, un beau « cerf, à demi couché au milieu d'un parc, dressant sa jolie tête, semble « réveillé par le bruit du cor. On voit en effet à l'arrière-plan sortir d'un « château, un seigneur accompagné de chiens et de piqueurs. Une biche « à demi cachée sous le couvert des arbres du parc s'apprête à fuir; les « oiseaux également effarouchés s'envolent de tous côtés. » Cette compo-

sition est due à quelque artiste poitevin contemporain du célèbre veneur Jacques du Fouilloux, l'auteur de ce livre sur la Vénerie, dont le succès fut si grand au XVIe et au XVIIe siècle[1].

La grande salle du premier étage de l'immeuble de la Société des Antiquaires contient de nombreux objets de l'âge de pierre; un important médaillier; des bronzes gaulois et romains; des poteries de tous les âges;

Cliché Robuchon.

Le Musée de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

la collection de tous les objets trouvés par le P. de la Croix, dans un puits gallo-romain dépendant d'un temple de Mercure, découvert au faubourg de la Roche; des vases en verre extraits d'antiques sépultures; les beaux moulages exécutés par le P. de la Croix, des figures et des inscriptions chrétiennes de l'Hypogée des Dunes.

En dehors du musée des Grandes Écoles, la Société des Antiquaires de l'Ouest possède le musée mérovingien du baptistère Saint-Jean (dont

[1] Jacques du Fouilloux, né vraisemblablement en 1521 au château du Fouilloux près Parthenay et mort en 1580. La première édition de « la Vénerie » fut imprimée à Poitiers par les « de Marnefz et Bouchetz frères » en 1561. Jacques du Fouilloux épousa la fille de René Berthelot, maire de Poitiers, qui construisit l'hôtel Renaissance dont il a été question, page 62.

nous avons dit un mot en parlant de cet édifice), et le musée des Augustins ou musée de Chièvres, installé dans l'hôtel légué par M. Rupert de Chièvres, en 1886, à la Société des Antiquaires. A l'entrée de ce musée, se trouve aujourd'hui le portail de l'ancienne église des Augustins, scul-

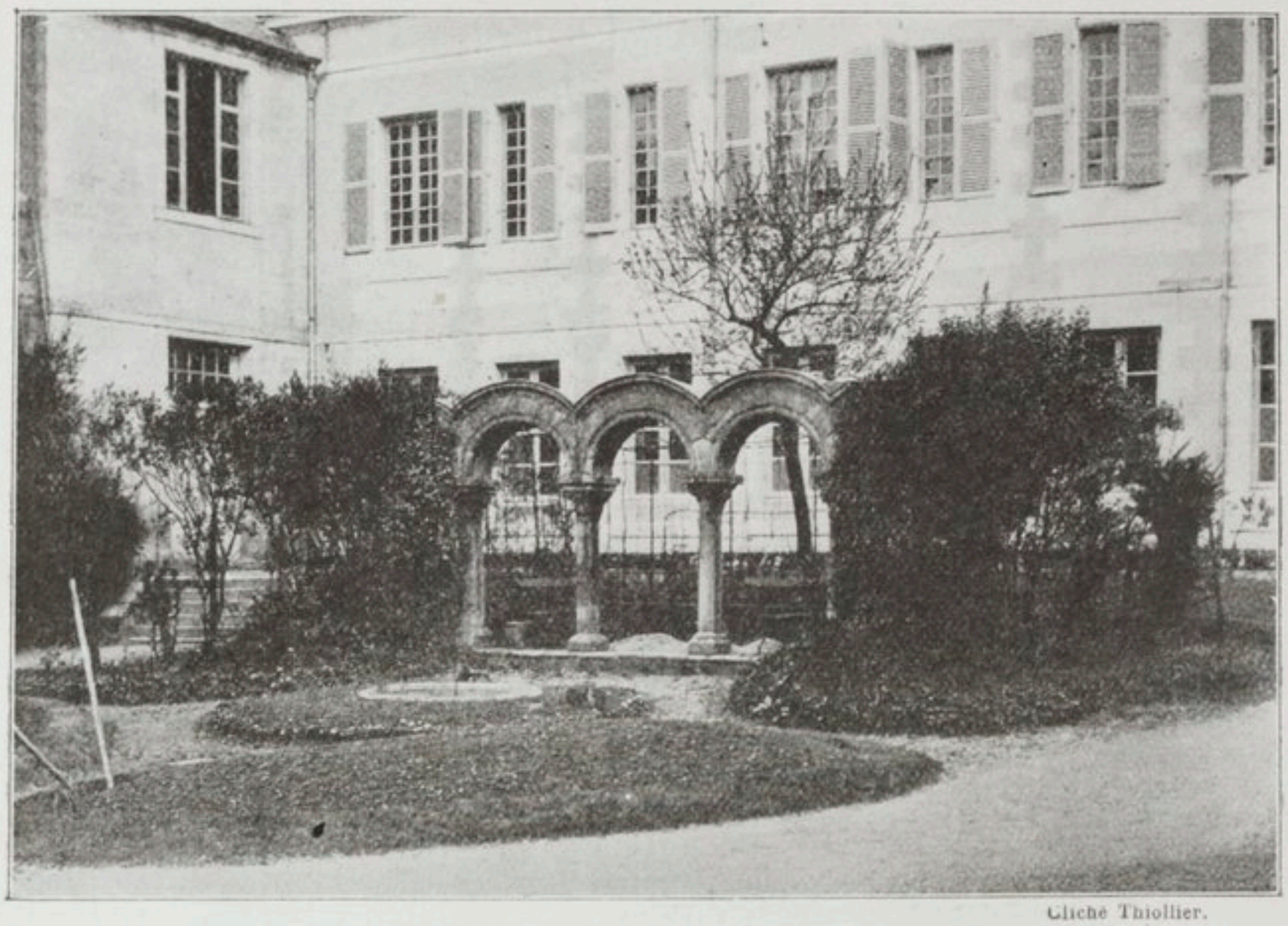
Cliché Merken (pris avant la restauration.)

L'ancienne Université (xve siècle).
Bâtiments occupés aujourd'hui par la Société des Antiquaires de l'Ouest.

pté sous Louis XIII, par les frères Girouard, artistes poitevins. Le musée de Chièvres comprend depuis des objets mérovingiens et même romains jusqu'à des bibelots du siècle dernier. On y trouve des porcelaines de Sèvres, de Chine, de Saxe et du Japon, de très nombreuses faïences anciennes, de curieuses collections de montres, de bijoux, de bagues, des coffrets, des ivoires, des émaux, de belles tapisseries. Parmi les tableaux,

signalons un paysage attribué à Hobbema, une Sainte-Famille de Jules Romain; un sabbat de Teniers, deux batailles de Bourguignon, et une ruine antique d'Alfred de Curzon.

Dans le jardin de ce musée on voit une pierre qui, d'après une légende populaire, aurait servi à Jeanne d'Arc pour monter à cheval, quand elle quitta Poitiers vers la mi-avril 1429. Cette pierre aurait été placée autrefois devant l'hôtellerie de la Rose, où résida la vierge lorraine pendant



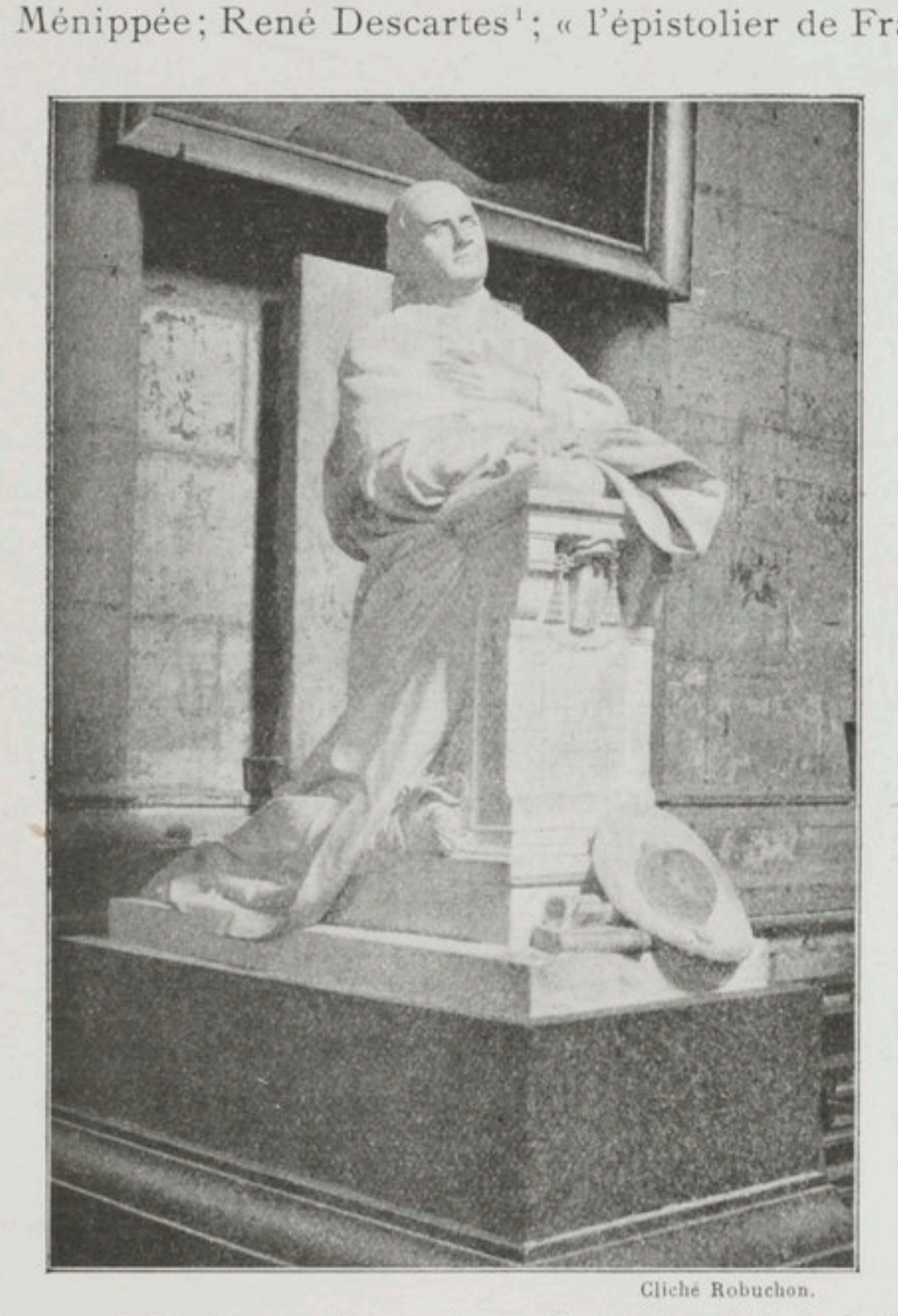
Cliché Thiollier.

La cour intérieure de la Faculté. — Les arcades.

son séjour à Poitiers et qui appartenait, en 1429, à Jean Rabateau, avocat général au Parlement, « lequel avait espousé une bonne femme à laquelle on bailla Jeanne d'Arc en garde ». C'est là, et non au Palais de Justice, que Jeanne fut interrogée par une commission dont le rôle fut particulièrement délicat. L'hôtel de la Rose a disparu, mais sur l'immeuble n° 53 de la rue de la Cathédrale, lequel s'élève sur l'emplacement de la demeure de Jean Rabateau, la Société des Antiquaires de l'Ouest a, en 1892, fait apposer une plaque relatant le souvenir du séjour de Jeanne d'Arc à l'hôtellerie de la Rose, en mars 1429.

Le XIXe siècle a vu le réveil et l'essor de l'Université de Poitiers dont le XVIIIe siècle avait marqué le déclin.

Fondée par Charles VII, à l'heure tragique où Poitiers était en quelque sorte la capitale du royaume, l'Université avait connu ses plus beaux jours au XVIe siècle. Parmi les élèves de cette époque, il faut citer Joachim du Bellay et Pierre de Ronsard; Nicolas Rapin, l'un des auteurs de la Satire Ménippée; René Descartes[1]; « l'épistolier de France », Guez



Cliché Robuchon.

Le monument de Mgr Pie, par Bonnassieux (1880), à la cathédrale de Poitiers.

de Balzac; le mathématicien Viète; le chancelier d'Angleterre Bacon; le jardinier La Quintinie, et enfin les de Sainte-Marthe qui pendant deux cents ans s'illustrèrent à des titres divers. Au XVIe siècle tout un quartier de la

[1] Avec raison on a donné à une place de Poitiers le nom de « place René Descartes ». Le célèbre philosophe appartient en effet au Poitou par toute sa famille tant paternelle que maternelle. Son grand-père, Pierre Descartes, était au XVIe siècle, médecin à Châtellerault, où il habitait une maison dont on peut voir encore aujourd'hui la façade richement décorée. Joachim Descartes (le père de René Descartes), conseiller au Parlement de Bretagne, revint souvent au pays natal, à Châtellerault, séjourner en la vieille demeure

ville — celui compris entre le palais et la place du Pilori — était presque exclusivement peuplé d'étudiants allemands; nombreux aussi furent à Poitiers les étudiants écossais qui vinrent entendre les leçons de leurs compatriotes Robert Irland et Bonaventure Irland, dont l'enseignement juridique resta célèbre pendant de longues années.

L'Université installée, avant la Révolution, rue Terrière (aujourd'hui appelée rue des Grandes-Écoles, en souvenir du long séjour de l'Université), occupe depuis 1806 les bâtiments de l'ancien Hôtel-Dieu, presque en face Notre-Dame-la-Grande. Ces bâtiments, aujourd'hui restaurés, sont sans intérêt architectural. Dans la cour intérieure ont été disposées quelques arcades provenant du cloître Notre-Dame.

La Bibliothèque municipale est logée dans un bâtiment contigu à ceux de l'Université. Elle contient plus de 50.000 volumes, dont beaucoup proviennent des établissements religieux dépouillés par la Révolution. On y compte 211 incunables et plus de 500 manuscrits. Parmi les incunables, citons le premier ouvrage sorti des presses de Poitiers : *Breviarum historiale ex Landulpho de Columna excerptum* (1479), imprimé chez un chanoine de Saint-Hilaire (*in ædibus cujusdam canonici ecclesiæ B. Hilarii*). Parmi les manuscrits, notons le bel évangéliaire écrit en lettres onciales carolines de la fin du VIIIe siècle; une *Vie de sainte Radégonde*, par saint Fortunat, de la fin du XIe siècle, ornée dans le goût byzantin[1]; plusieurs livres d'heures; des psautiers des XIVe, XVe et XVIe siècles, remarquables par leurs exquises miniatures; un beau psautier in-4°, sur vélin, attribué au roi René d'Anjou, et un petit livre d'heures du commencement du XVIe siècle.

Parmi les manuscrits, mentionnons encore les 89 volumes de précieuses copies faites par le bénédictin D. Fonteneau sur des documents originaux disparus en grande partie.

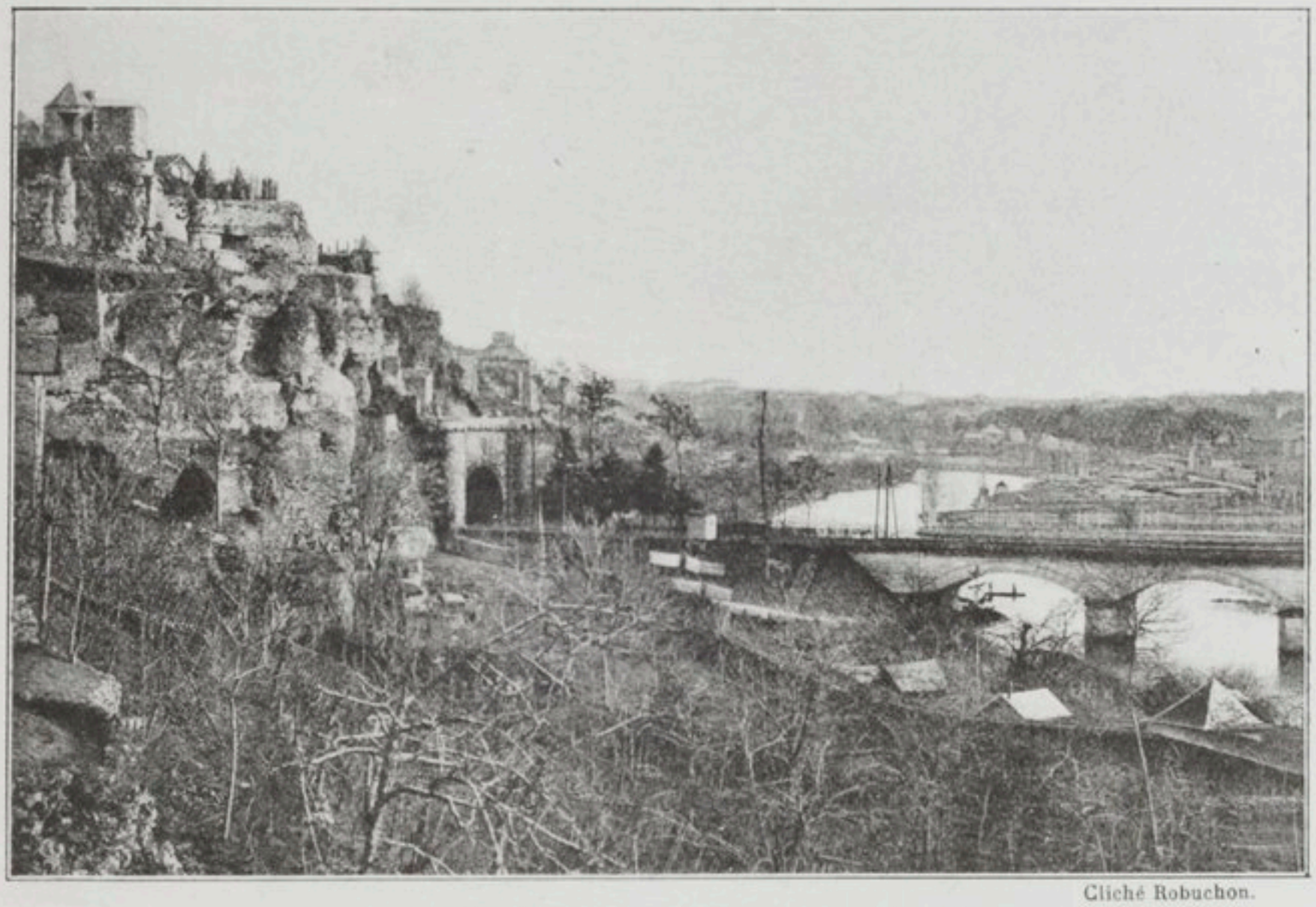
La Bibliothèque s'est enrichie des collections de MM. Belisaire Ledain, Alfred Richard et Arthur Labbé de la Mauvinière. En raison de l'importance de cette dernière collection, une salle spéciale lui a été consacrée.

du « carroi Bernard ». Après avoir fait ses études de droit à Poitiers (son inscription sur les registres de l'Université a été récemment retrouvée), Joachim Descartes avait épousé Jeanne Brochard, fille de René Brochard, lieutenant général au Présidial de Poitiers, dont la famille était originaire de Châtellerault.

[1] Ce manuscrit inspira notamment les deux verrières de l'église Sainte-Radégonde de Poitiers qui datent de 1269 et qui racontent la vie de la Sainte, d'après les anciennes miniatures (*Bulletin Archéologique* de 1912 — étude sur ce manuscrit par M. E. Ginot).

Poitiers a des voisines et des rivales plus brillantes, d'une population plus considérable, d'un luxe extérieur plus éclatant, mais aucune de celles-ci n'a peut-être un plus riche passé de travail, d'art et de traditions.

Lorsqu'en 1851 Taine fut nommé professeur de rhétorique au lycée de Poitiers, il promena sur la société poitevine son regard chagrin. Dans sa correspondance avec les siens il émit des jugements sévères. De même, dans ses « carnets de voyage », lorsqu'il a l'occasion de revoir Poitiers, en



Cliché Robuchon.

Vue sur le Clain au sortir du tunnel de la Tranchée.

1864, au cours d'une tournée d'inspection comme examinateur d'admission à Saint-Cyr, il reproche aux étudiants de « passer l'après-midi à bâiller « dans leur café sur la place d'Armes, de s'amuser à tracasser les chiens ».

Il reproche également aux personnes du monde, de bouder les représentants des pouvoirs publics, de ne pas fréquenter les professeurs, de ne pas suivre les cours de l'Université! Depuis lors, « M. Bergeret » a remporté à Poitiers, avec ses cours publics, les plus grands succès ; l'un des étudiants dont parlait Taine devint un jour Me Waldeck-Rousseau; et l'ombre de Mgr Pie, de ce prélat qui sut tenir tête à l'Empire, mais dont le caractère et l'influence faisaient l'effroi de Taine, s'est depuis longtemps évanouie.

L'Université y est aujourd'hui grandement honorée par l'hommage

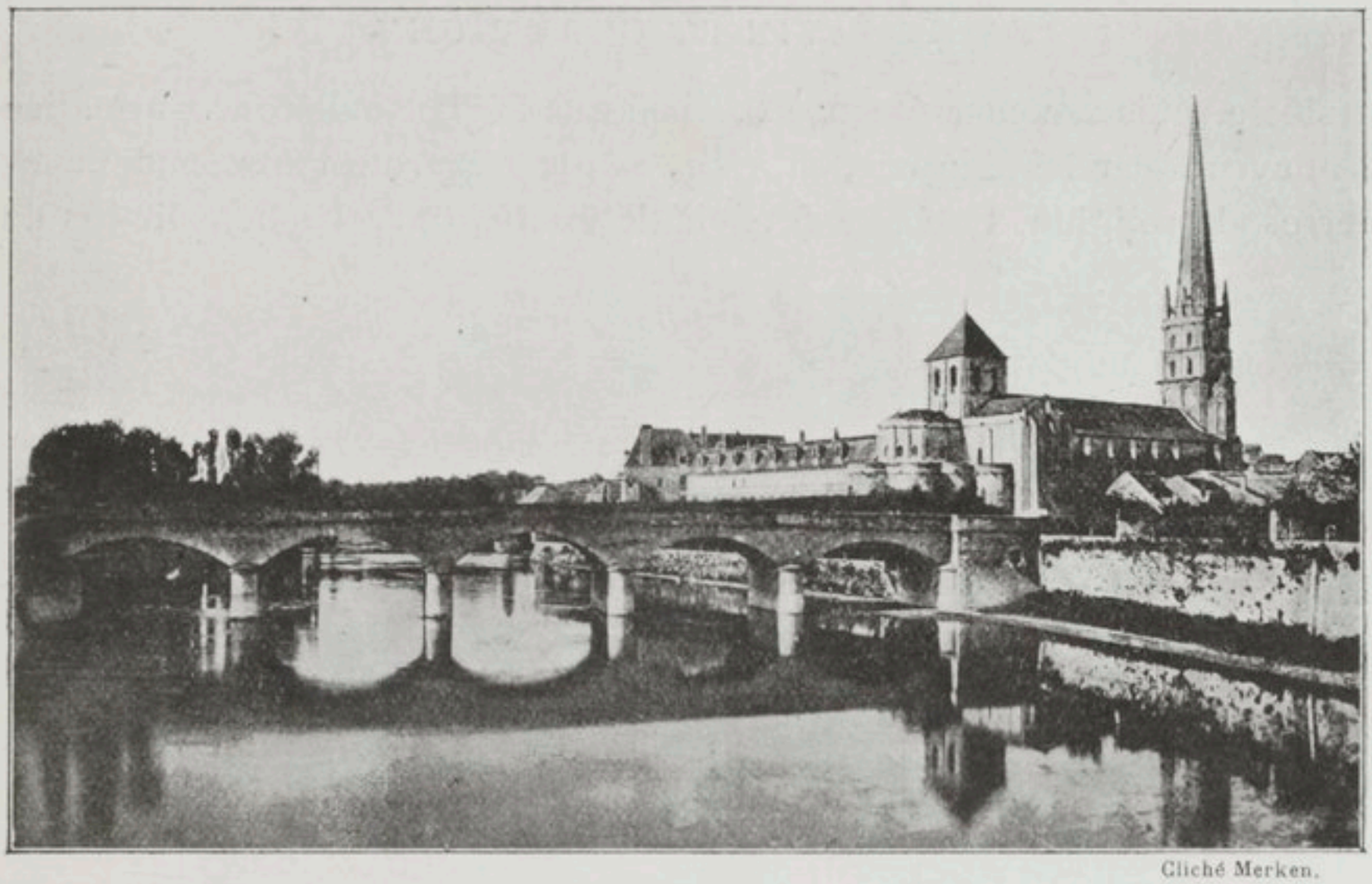
unanimement rendu à la mémoire du célèbre critique — Émile Faguet, dont le nom a été donné à une rue.

A une autre rue a été aussi donné le nom d'un autre grand patriote, — Mgr Augouard, né dans la cité Poitevine le 16 septembre 1852, au sein d'une humble famille d'artisans.

Poitiers est la ville paisible, silencieuse, « très province », où s'exhibent parfois encore, aux environs du nouvel an, des équipages d'un autre âge, au service d'une société restée fidèle à tous ses souvenirs.

Cliché Roseman.

Monument aux enfants de la Vienne morts pour la France (1914-1918).
Œuvre du sculpteur Aimé Octobre.



Cliché Merken.

Vue générale de Saint-Savin-sur-Gartempe.

SAINT-SAVIN ET CHAUVIGNY

L'église de Saint-Savin est, après Notre-Dame-la-Grande, la plus célèbre des églises romanes du Poitou.

Elle a eu la rare fortune d'être étudiée par un archéologue qui fut, en même temps qu'un savant, un écrivain de premier ordre, Mérimée.

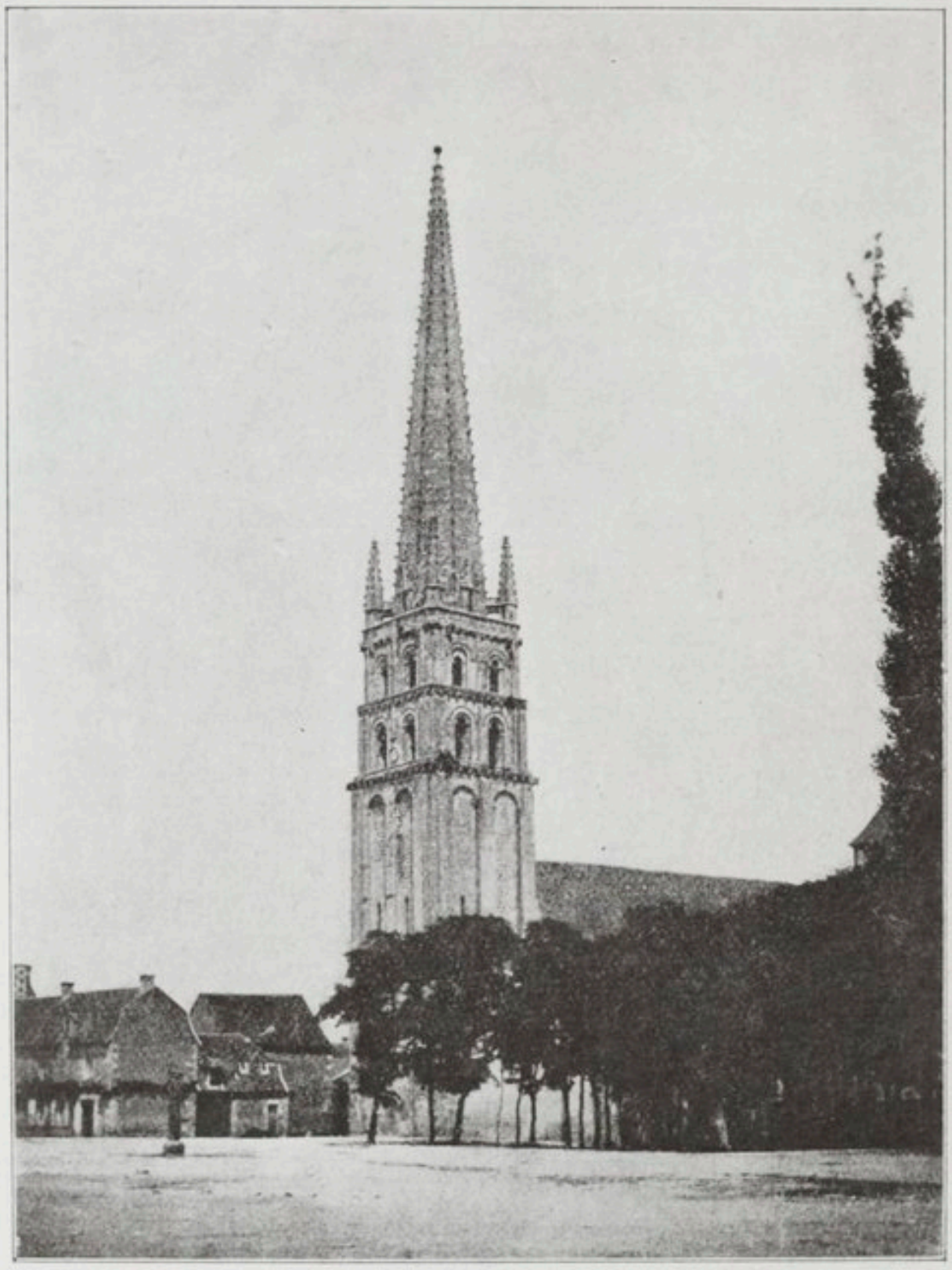
Il la découvrit en 1835, dressant son élégante silhouette au fond de la riante vallée de la Gartempe, à dix lieues de Poitiers; et cette église allait devenir pour toujours (grâce à la plume du brillant inspecteur des Monuments historiques) l'objet de la protection de l'État et de l'attention du public.

Dans son rapport au ministre de l'Intérieur, paru dès 1836 sous ce titre : « *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France* », Mérimée signale les admirables fresques de Saint-Savin.

Avant de pénétrer dans l'église pour examiner avec lui les peintures qu'il a si savamment décrites, il est nécessaire de dire un mot de l'histoire et du caractère architectural de l'édifice.

Saint-Savin est une des abbayes fondées par Charlemagne. On a retrouvé sous le dallage de l'église, la tombe et l'épitaphe de Dodon, deuxième abbé, décédé en 853. L'abbaye fut brûlée par les Normands au

IXe siècle, puis reconstruite au XIe, ainsi que l'église et la tour. Incendiée de nouveau par les Anglais, en 1371, et par les protestants pendant les guerres de religion, l'abbaye fut rebâtie en 1640 par les bénédictins de



Cliché des Monuments Historiques.

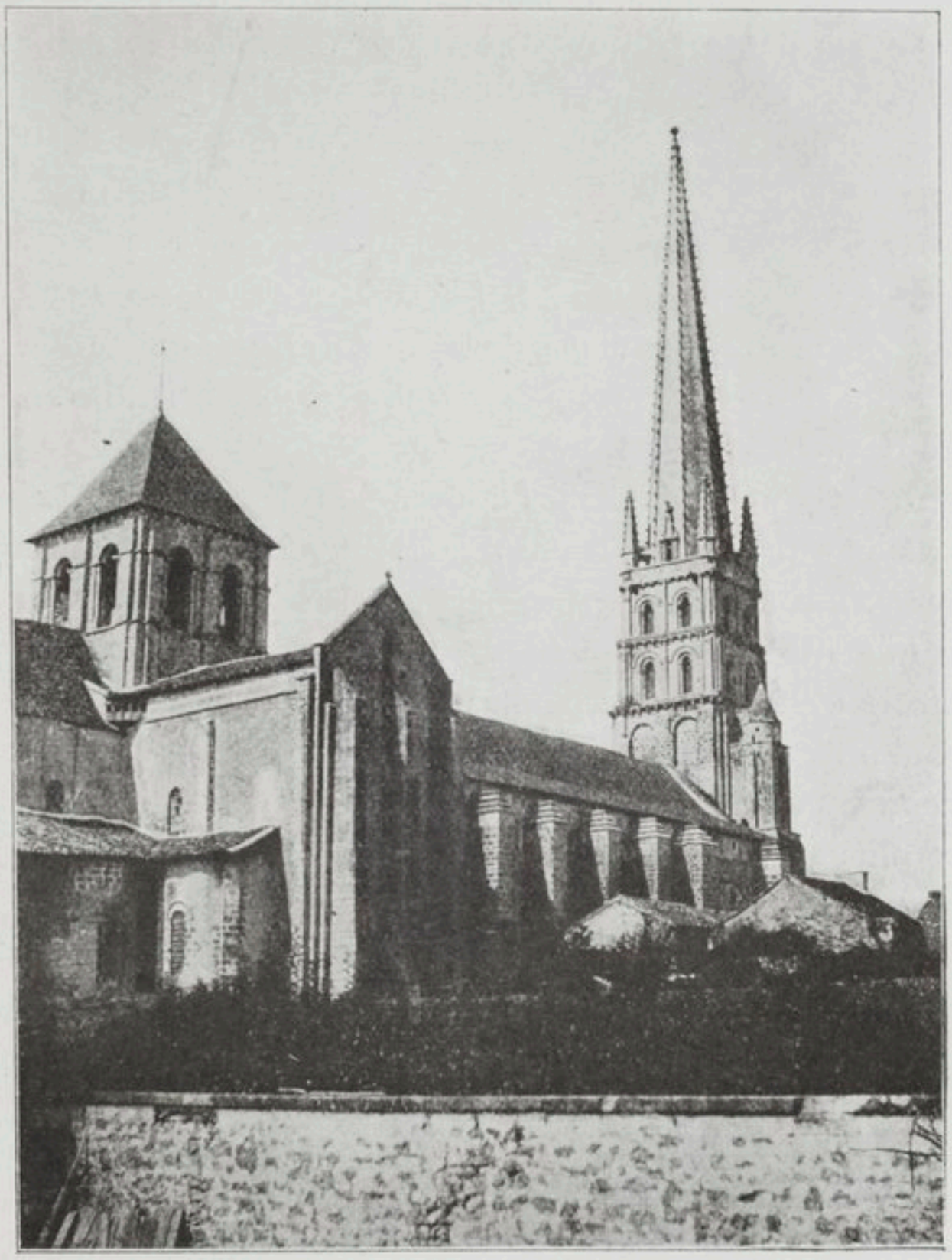
Saint-Savin. — La tour du clocher et la place.

Saint-Maur. L'église échappa au contraire à ces derniers désastres, et c'est l'édifice élevé au XIe siècle que nous voyons aujourd'hui.

La façade de Saint-Savin ne rappelle en rien les façades ciselées, décorées de riches portails de tant d'églises romanes du Poitou, et dont les deux types les plus parfaits sont Notre-Dame-la-Grande et Saint-Jouin-de-Marnes. Elle consiste en une tour d'apparence militaire, sorte de donjon que termine et allège de la façon la plus heureuse une superbe flèche gothique, ajoutée au XVe siècle. Cette flèche à huit pans,

d'une élégance rare, est l'une des plus élevées de l'Ouest de la France.

La tour proprement dite est, dans sa partie inférieure, flanquée de robustes contreforts, avec deux fausses arcades sur chaque côté. Sur le



Cliché des Monuments Historiques.

L'église de Saint-Savin (vue côté nord-est).

devant, de longues ouvertures pratiquées dans la muraille paraissent avoir été destinées à la manœuvre d'un pont-levis.

A cette tour se rattache un curieux épisode d'histoire locale. Au XVIIe siècle, sous Louis XIII, un abbé commendataire, le sieur des Francs, ayant eu maille à partir avec les seigneurs et les habitants du voisinage se réfugia dans la tour dont il mura les issues. Là, il put braver longtemps les sommations de la justice. Le Grand Prévôt de Paris se transporta à Saint-Savin pour s'emparer du rebelle. Celui-ci finit par être

pris, dans une de ses villas, à Saint-Cyprien, hameau voisin de Saint-Savin. Jugé et condamné, des Francs fut, par ordre de Richelieu, conduit à la Bastille où il mourut.

La salle inférieure de la tour du clocher sert de porche à l'église. C'est une pièce carrée, basse, recouverte par une voûte cintrée en berceau, renforcée dans son milieu par un arc doubleau très épais. A l'étage supérieur, une autre salle de même dimension constitue une sorte de tribune s'ouvrant sur la nef. Un escalier à vis, contenu dans la tourelle placée à gauche de la tour, fait communiquer ces deux salles et permet de gagner les combles de l'église.

La forte déviation d'environ deux mètres, qui existe entre l'axe de l'édifice et celui de la tour, donne à supposer que celle-ci, d'abord isolée, fut réunie plus tard à la nef.

L'église de Saint-Savin appartient au style poitevin. Les trois nefs de hauteur à peu près égale, sont recouvertes d'un toit unique, de sorte que l'édifice reçoit la lumière par les fenêtres des murs latéraux. Autre caractéristique du style poitevin, se retrouvant ici : les bas côtés sont voûtés d'arêtes et la nef principale a une voûte en berceau.

Dès que l'on pénètre dans l'église, l'on est frappé par la grande hauteur des voûtes, peu commune à cette époque, et par la clarté de l'édifice, d'ordinaire plus atténuée dans les églises romanes. Les voûtes de Saint-Savin apparaissent élevées comme des voûtes gothiques.

Les trois premières travées de la nef principale sont seules munies de doubleaux ; les six autres travées n'ont aucun arc de soutien. Le berceau de la voûte forme donc une surface ininterrompue, très propre à la décoration picturale. Les voûtes des trois premières travées sont supportées par des piliers avec des colonnes engagées, tandis que celles des autres travées reposent sur des colonnes cylindriques.

Les piliers, placés au centre du transept et destinés à supporter la coupole et le clocher, font une très forte saillie sur l'alignement des colonnes de la nef, ce qui rétrécit l'entrée du chœur. Le sanctuaire est entouré de dix colonnes décorées de chapiteaux plus ornementés que ceux de la nef. Cinq chapelles s'ouvrent sur le déambulatoire, conformément à la tradition poitevine, qui dispose toujours en nombre impair les absidioles autour du chœur. Deux autres chapelles sont accolées au bras du transept. Six autels primitifs ont été conservés et sur le bord de leurs tablettes, on lit de curieuses inscriptions en caractères cursifs du XIe siècle.

On descend dans la crypte par deux escaliers étroits placés de chaque côté du sanctuaire. Cette disposition qui existait primitivement, mais qui

avait été modifiée au cours des âges, a été rétablie vers 1865. Lorsque Mérimée publia sa monographie des peintures de l'église, on descendait encore par la baie placée derrière le tombeau.

La crypte de Saint-Savin est une salle basse, voûtée en berceau, qui

Cliché Robuchon.

Intérieur de l'église de Saint-Savin.

s'étend sous l'hémicycle du sanctuaire et qui est ornée de peintures. Le tombeau qu'elle contient est celui de saint Savin, martyrisé en 431 avec son frère Cyprien.

Derrière cette crypte il en existe une autre, dite de Saint-Marin, creusée à un niveau inférieur sous la chapelle du fond.

La décoration de l'église de Saint-Savin ne consiste pas en riches

sculptures. Les fenêtres sont dépourvues de moulures et de colonnettes. Sauf les chapiteaux, on ne voit pas de trace de sculpture dans toute la nef. Ici, la décoration réside presque uniquement dans les antiques fresques dont l'église est revêtue comme un sanctuaire du mont Athos.

Les deux étages de la tour du clocher sont intérieurement décorés de peintures. Le rez-de-chaussée nous offre une des plus anciennes représentations du Jugement dernier qu'il y ait en France. Le Christ apparaît en majesté dans une auréole. Près de lui, des anges tiennent les instruments de la Passion. Les anges, les apôtres et les vingt-quatre vieillards l'assistent. Sur les parois, des scènes de l'Apocalypse ouvrent le cycle de terreur des derniers jours du monde et nous acheminent au Jugement. Enfin un zodiaque, orné des signes des mois, figure le temps en face de l'éternité. Ces fresques décorent la porte qui s'ouvre au couchant. « Ce « sont là déjà, remarque M. Mâle, les sujets qui s'épanouiront si magni- « fiquement au portail occidental de nos cathédrales du XIIIe siècle. Si « l'on y réfléchit, on reconnaîtra que ce Christ en majesté, ces apôtres, « ces vieillards, ces souvenirs de l'Apocalypse remontent jusqu'aux « mosaïques qui décorent l'arc triomphal des plus anciennes basiliques « de Rome. La tradition s'est perpétuée, en s'enrichissant sans cesse, « jusqu'à la fin du moyen âge »[1].

Au premier étage du porche, qui forme une tribune ouvrant sur la nef, étaient représentées, à ce qu'il semble, les principales scènes de la Passion. Ces peintures ont malheureusement beaucoup plus souffert que toutes les autres. On entrevoit à côté de la Descente de Croix, la Mise au tombeau, et les Pèlerins d'Emmaüs. Près de là de grandes figures représenteraient les saints évêques de Poitiers, saint Gélasius et saint Fortunat.

Mais arrivons au morceau capital des fresques de Saint-Savin. La voûte de la nef est décorée de près d'une trentaine de grandes compositions où est retracée l'histoire des premiers temps du monde, depuis la création jusqu'à Moïse. Çà et là des fresques sont tombées et ont emporté avec elles des chapitres entiers de la Genèse. Il n'en subsiste pas moins un admirable ensemble dont Mérimée a identifié chacun des sujets. La première fresque nous montre Dieu créant le Soleil et la Lune. Puis viennent la création de l'homme et de la femme, la tentation, la chute. Caïn tue son frère, et pour signifier qu'il porte maintenant une

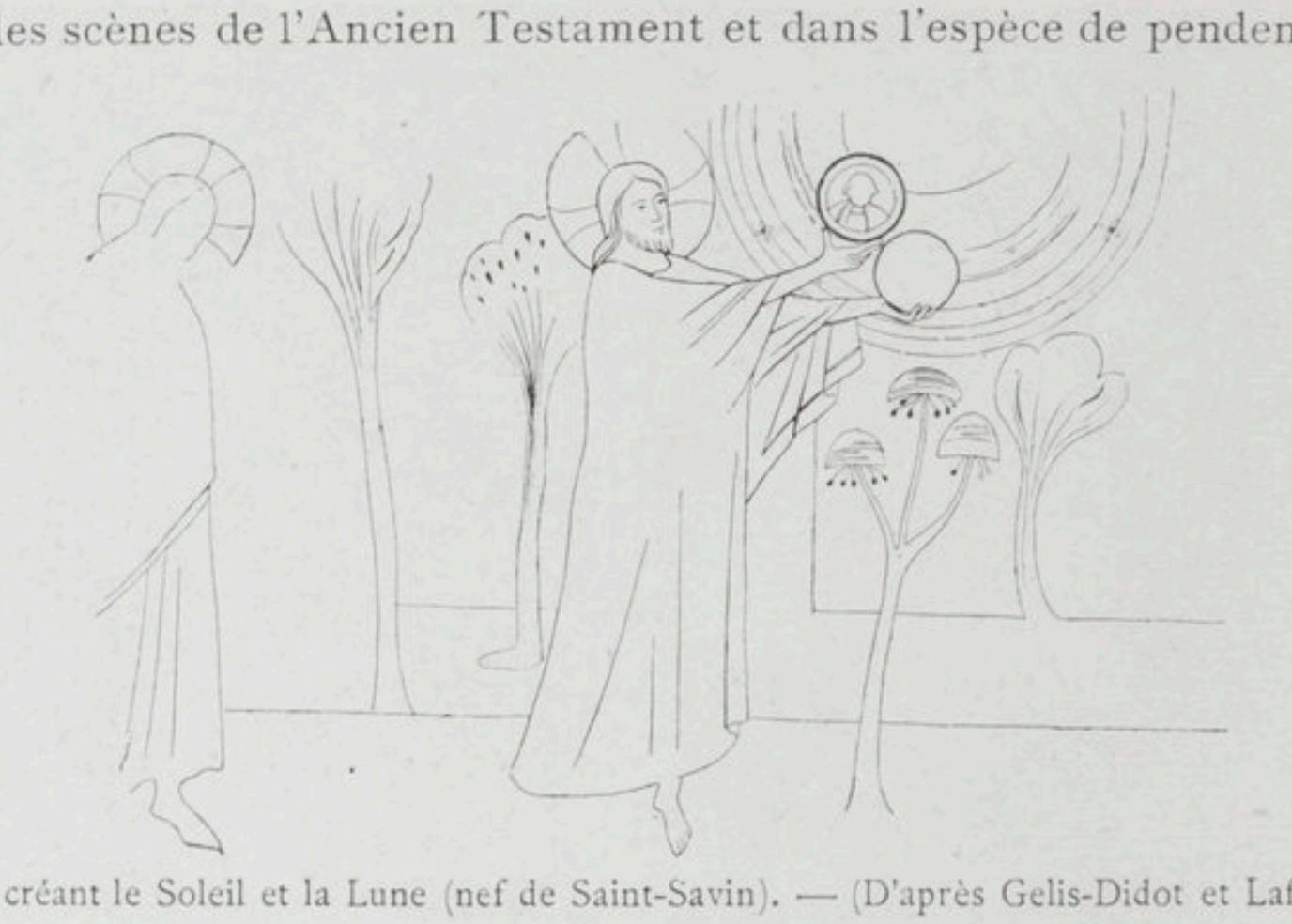
[1] *Histoire de l'Art*, publiée sous la direction de M. André Michel, tome Ier, p. 759; extrait du savant article de M. Mâle sur « les fresques de Saint-Savin », auquel nous empruntons également l'indication des sujets des peintures de la nef.

marque indélébile, l'artiste a mis un nimbe autour de la tête du meurtrier. Dans l'art du haut moyen âge, le nimbe exprimait la puissance du mal comme le rayonnement du bien; les têtes de l'Apocalypse étaient nimbées. — Noé apparaît ensuite. — L'arche flotte sur les eaux. — Le patriarche plante la vigne et s'enivre. — De Noé sortent des générations nouvelles qui ne sont pas meilleures que les générations anciennes. Les hommes bâtissent la tour de Babel et le Seigneur se détourne d'eux. — Au milieu de ces races perverses, Dieu distingue un juste : il choisit

Peinture du porche de l'église de Saint-Savin. — Le combat de l'Archange saint Michel contre le Dragon. (D'après Gélis-Didot et Laffillée.)

Abraham et lui parle sous le chêne de Sichem, — Abraham, la lance à la main, marche contre Kerdolaomer et les rois de la vallée de Siddim. Après sa victoire il rencontre un homme mystérieux, Melchisédech, prêtre et roi qui lui offre le pain et le vin. La scène est d'une étrange gravité : Abraham s'incline respectueusement devant Melchisédech et s'apprête à recevoir de sa main un pain rond marqué du signe de la croix. Dans le fond les anges regardent. Il est évident que l'artiste, dépassant l'histoire, s'est élevé jusqu'au symbole. Pour lui, comme pour les docteurs du moyen âge, l'offrande de Melchisédech est une figure du sacrifice de la messe. — Abraham meurt et ses fils l'enterrent dans la caverne de Macpéla. Ils le déposent dans un cercueil de pierre, pareil à ceux

qu'on retrouve dans les cimetières du haut moyen âge. — L'histoire de Joseph se déroule ensuite. On peut reconnaître avec Mérimée : Joseph envoyé à Sichem par Jacob; — Joseph vendu par ses frères; Joseph vendu à Putiphar; — Joseph accusé par la femme de Putiphar; — Joseph en prison; — Joseph conduit devant Pharaon; — Joseph expliquant les songes de Pharaon; — Joseph triomphant de ses ennemis. Après avoir représenté toute la génèse, l'artiste de Saint-Savin avait entrepris d'illustrer l'Exode : deux scènes seulement se sont conservées : le Passage de la Mer Rouge, et l'Apparition de Dieu à Moïse. Sous les scènes de l'Ancien Testament et dans l'espèce de pendentif que



Dieu créant le Soleil et la Lune (nef de Saint-Savin). — (D'après Gelis-Didot et Laffillée.)

forme l'entre-deux des arcades, se voyaient des figures de prophètes. Un Jonas subsiste encore. Il a les deux bras levés et semble crier de toute sa force une étonnante nouvelle. Un phylactère pend de sa main droite.

Telle est la décoration de la nef. Celle du chœur et des chapelles était aussi riche, mais le temps l'a moins respectée. Dans le chœur, il y avait un grand Christ entouré des quatre animaux dont Mérimée a retrouvé quelques traces. Les chapelles montrent encore des figures de saints, de prophètes et d'anges, encadrées d'ornements d'un beau caractère.

Il faut ajouter, pour donner une idée de la richesse de l'ensemble, que les colonnes elles-mêmes étaient peintes. Des marbrures encore visibles imitent les marbres rares et l'agate.

La crypte qui s'étend sous le chœur est complètement peinte, et ses peintures sont parfaitement conservées, sur la plus grande surface du moins. On ne les voyait qu'à certaines dates solennelles, à la lueur des

cierges. Elles doivent au demi-jour de cette catacombe, une poésie particulière. Elles sont consacrées à l'histoire du jugement et du supplice des deux saints, Savin et Cyprien. Quelques figures de saints et un beau Christ bénissant complètent cette décoration.

Les fresques que nous venons de décrire paraissent être de la fin du XIe siècle et du début du XIIe. Elles se rattachent à la grande école de

Le Christ de la crypte de Saint-Savin. (D'après Gélis-Didot et Laffillée).

peinture murale qui fleurit chez nous au XIIe siècle, et qui a laissé à Poitiers particulièrement d'intéressants vestiges. Nous rappellerons la décoration du baptistère Saint-Jean et la Vierge de la voûte du chœur de Notre-Dame-la-Grande, dont il a été question dans une autre partie de ce livre.

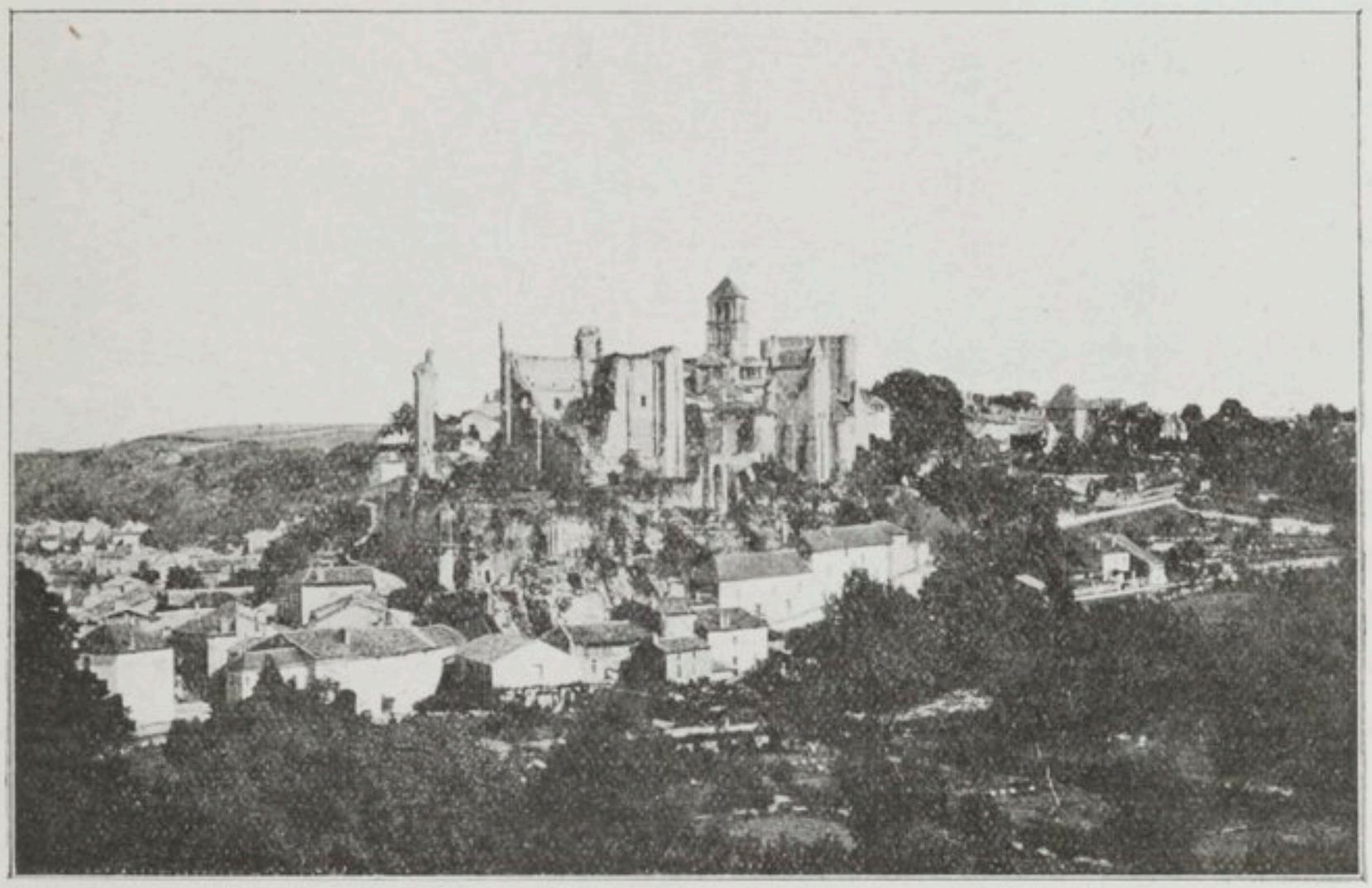
On ne saurait faire honneur des fresques de Saint-Savin à des maîtres grecs, ainsi que l'a prétendu Mérimée. Si l'œuvre est byzantine par la technique, elle ne l'est plus par l'esprit. Assurément le peintre de Saint-Savin est respectueux du passé; mais il est capable d'observer, d'inventer. Son art aspire au mouvement et à la vie.

La dernière en date des peintures de Saint-Savin est cette Vierge du XIIIe siècle, représentée sur le mur occidental du narthex, au-dessus de la porte d'entrée, et qu'à cause de cette situation Mérimée désigne sous le nom de « Vierge portière ». La Vierge apparaît assise sur un trône et entourée de deux auréoles. Elle tient entre ses doigts un objet, probablement un lys; on ne voit plus que la tige; la fleur a disparu. Sur les

« La Vierge portière » (D'après Gélis-Didot et Laffillée).

genoux de sa mère, l'Enfant Jésus bénissant tient un livre de la main gauche. A droite et à gauche figurent, dans une attitude d'adoration, deux anges portés sur des nuages; plus bas, deux personnages nimbés, revêtus d'un costume monastique et tenant une crosse à la main. Cette peinture est tout à fait différente, comme facture et comme aspect, des fresques de l'église. On s'est plu à y reconnaître l'influence italienne. C'est l'une des rares œuvres parvenues jusqu'à nous, d'un siècle qui, dans les églises, délaissa la peinture murale pour la peinture sur verre, pour les vitraux.

Comment, en allant de Poitiers à Saint-Savin, passer devant le pittoresque coteau de Chauvigny sans s'arrêter à contempler les ruines grandioses qui le couronnent? Donjons aux robustes contreforts, gigantesques murailles au milieu desquelles surgit le clocher roman d'une très curieuse église du XIIe siècle; où trouver plus merveilleux ensemble, pouvant donner une plus riche moisson archéologique? Chauvigny est selon nous la perle des petites cités poitevines.



Cliché Sicard.

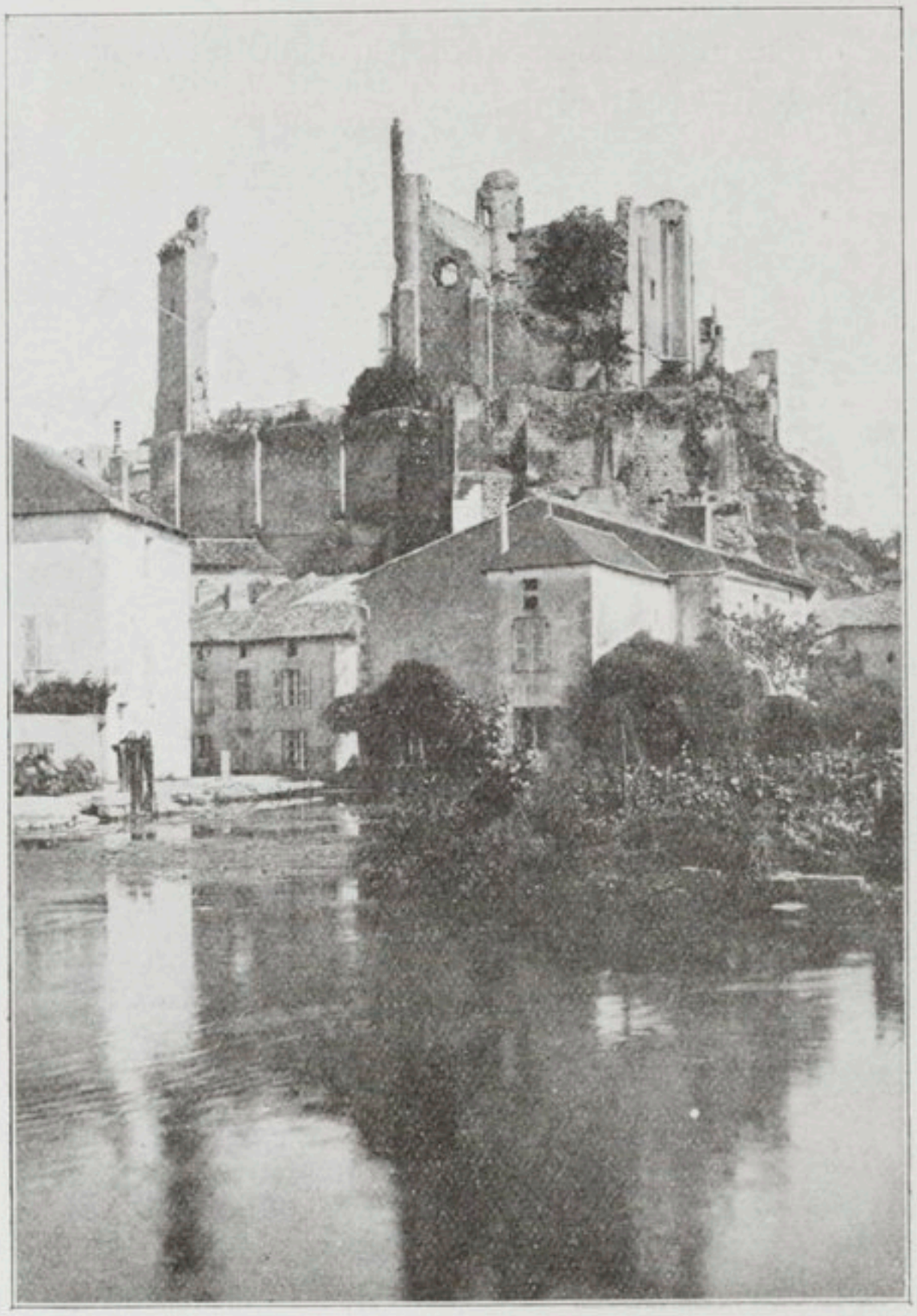
Vue générale du coteau de Chauvigny.

Trois châteaux dressent là-haut leur imposante silhouette : le donjon baronnial (l'ancien château des évêques de Poitiers) placé tout à l'extrémité de la colline, au-dessus d'une première ligne de fortification; l'élégant château d'Harcourt aux arêtes aiguës, aux pignons fleuronnés, contrastant avec l'aspect sévère et lourd du troisième château (celui-là derrière l'église), le donjon féodal de Gouzon.

Le château baronnial a des origines très anciennes, et sa construction est attribuée à Isembert Ier ou à Isembert II, seigneur de Chauvigny au XIe siècle. Il se compose actuellement de deux parties bien distinctes : la partie haute, le donjon long de 16 mètres sur près de 19 de large, flanqué de contreforts et de tours à deux de ses angles. On y entre

par une porte étroite, en plein cintre, qui donne accès dans l'étage inférieur, éclairé seulement par d'étroites meurtrières. A l'étage supérieur, qui servait de logement aux châtelains, apparaissent de grandes baies cintrées.

Le logis et les remparts, qui constituent l'autre partie, la partie basse



Cliché Sicard.

Le château baronnial ou des évêques de Poitiers.

du château baronnial, sont d'une époque moins ancienne. Ils datent de l'épiscopat d'Ithier de Martreuil (1394-1405) dont les armes (de sable fretté d'or) sont sculptées sur la paroi intérieure du grand pan de mur, qui se dresse à quelques mètres en avant du donjon. En haut de cette muraille, apparaissent encore quelques arcades de la voûte ogivale de la chapelle du château dédiée à saint Michel.

Le château baronnial, pris et brûlé à plusieurs reprises, au cours des

guerres du moyen âge et du XVIe siècle, fut abandonné par les évêques de Poitiers à la fin du XVIIe siècle, et le 7 juillet 1708, un arrêt du Parlement de Paris dispensa l'évêque de Poitiers d'entretenir cette construction, « laquelle était en très mauvais état, et presque en ruine ». Vendu en 1793 comme bien national le château servit de carrière à l'usage des habitants de Chauvigny. Racheté en 1843 par l'Etat, sur l'initiative d'un archéologue distingué, l'abbé Aubert, il fut donné en garde à la Société des Antiquaires de l'Ouest. Depuis 1877 le service des Monuments historiques y a fait effectuer à diverses reprises des travaux de réparation et de consolidation.

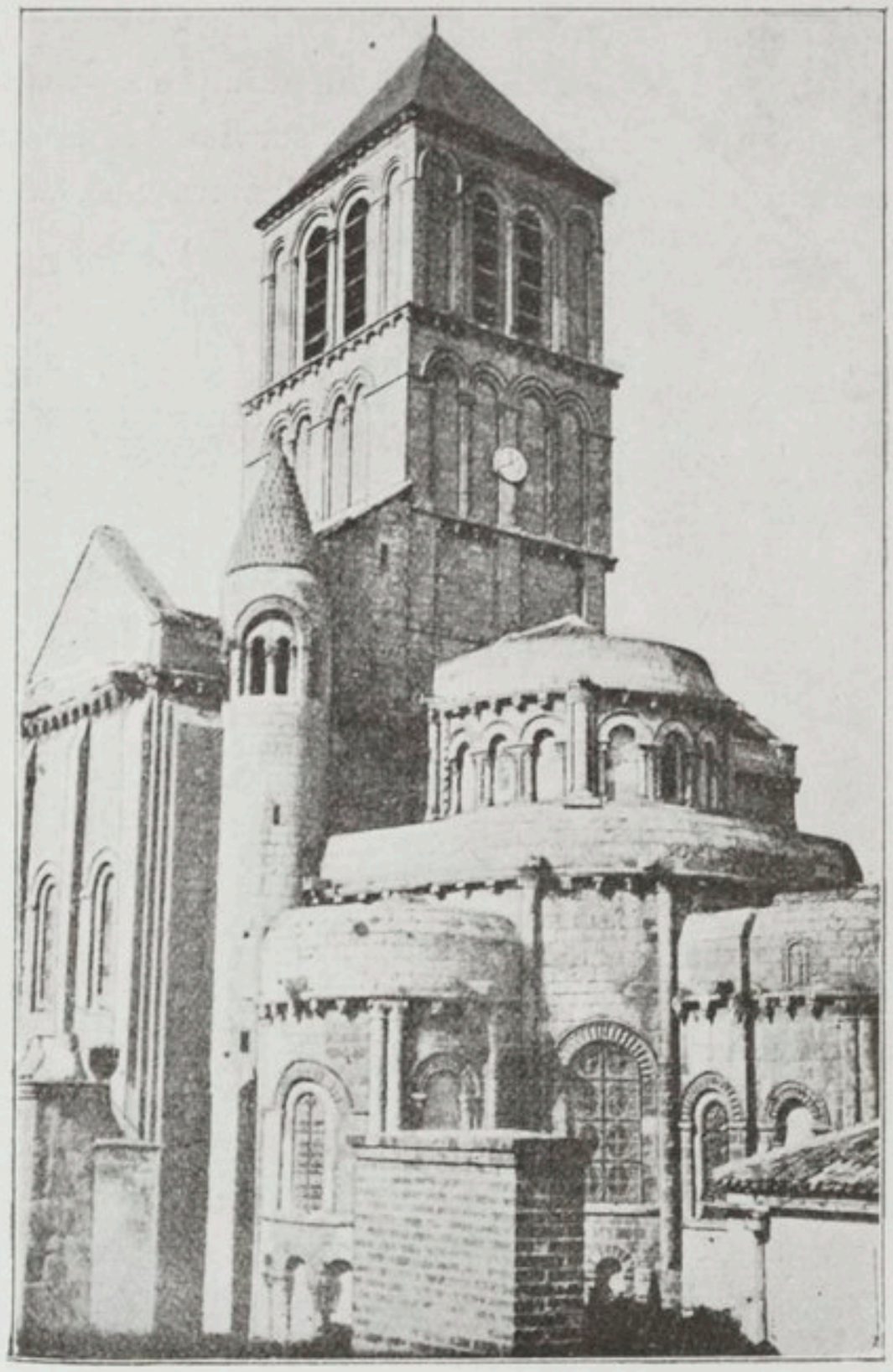
Le château d'Harcourt s'élève au nord et à très peu de distance du château baronnial. Sa construction paraît devoir remonter au XIIIe siècle. Son enceinte est fermée de hauts remparts flanqués de tour pleines. Il se composait de deux bâtiments juxtaposés, dont l'un assez bien conservé se termine par des pignons aigus. C'est la tour d'Harcourt. L'autre corps de logis est ruiné de longue date; d'après la tradition il contenait la chapelle. L'étage inférieur de la tour comprend une pièce unique voûtée en berceau et éclairée par une étroite ouverture. C'était autrefois la prison seigneuriale. L'étage supérieur, qui formait la grande salle du château, est maintenant divisé en trois parties. La voûte ogivale est détruite, mais la cheminée subsiste encore. La pièce s'éclairait du côté de la vallée par deux fenêtres à double cintre extérieur. Dans les combles se trouvent les portes d'entrée des galeries de guet, établies en haut des façades. Un petit musée a été installé au premier étage de la tour d'Harcourt.

En sortant du château d'Harcourt, l'on aperçoit, sur la droite, le clocher et le chevet de l'église Saint-Pierre, véritable merveille architecturale qui ne peut manquer d'arracher à tout archéologue un cri d'admiration. « Rien n'égale la richesse et la variété des ornements qui « décorent l'extérieur de l'abside et des chapelles ; les chapiteaux sont « sculptés avec un soin prodigieux et les admirables détails qui ornent « les archivoltes offrent aux regards étonnés cette variété de formes qui « caractérise l'art roman parvenu à son dernier degré de perfection[1]. » Le clocher, qui nous paraît dater du début du XIIIe siècle, est décoré de baies et arcades, les unes en plein cintre, les autres en arc brisé. La

[1] Rapport, en date du 15 décembre 1840, au ministre de l'Intérieur, par M. Charles de Chergé, inspecteur des Monuments historiques de la Viennne.

petite tourelle qui contient l'escalier est au contraire purement romane. Avec son toit conique et l'ornementation de ses baies, elle ressemble aux clochetons qui encadrent la façade de Notre-Dame de Poitiers.

Les murs latéraux, les transepts et la façade sont de décoration plus sobre.



Cliché Sicard.

Clocher et chevet de Saint-Pierre de Chauvigny.

La construction de l'édifice dut commencer par le sanctuaire et les parties qui l'entourent; cette partie est du roman le plus pur. Dans la nef, l'ogive s'accuse progressivement aux arcs de la voûte, à mesure que l'on approche de la façade. L'œuvre, entreprise au XIe siècle, semble avoir été terminée vers la fin du XIIe.

Les chapiteaux des colonnes du sanctuaire sont remarquables. Avec

M. de Caumont nous en rappellerons les principaux sujets[1]. Sur le premier chapiteau du côté droit, on remarque deux hommes dévorés par des oiseaux de proie au long bec et aux fortes serres. Sur le second chapiteau est représenté l'ange Gabriel, les ailes étendues. Dans l'auréole qui entoure sa tête, on lit en caractères qui paraissent du XIIe ou du XIe siècle : *Gabriel Angelus*, et au-dessus des ailes : *Dixit gloria in excelsis deo.*

Cliché Sicard.
Chapiteau du chœur de Saint-Pierre de Chauvigny.

Sur une autre face du même chapiteau, l'archange saint Michel pèse les âmes : le bassin de la balance placé du côté de l'archange est le plus lourd, malgré les efforts du démon, qui apparaît sous la forme d'un animal hideux, au-dessus duquel on lit : *Ecce diabolus*. Sur le troisième chapiteau, on voit de grands sphinx à deux corps et à une seule tête. Le sculpteur a placé son nom sur le quatrième chapiteau, qui se trouve au centre de la courbure de l'abside. On y lit : *Gofridus me fecit.* La face principale représente l'adoration des Mages; sur les autres faces on voit l'Annonciation, Siméon recevant Notre-Seigneur, et la Tentation dans le désert.

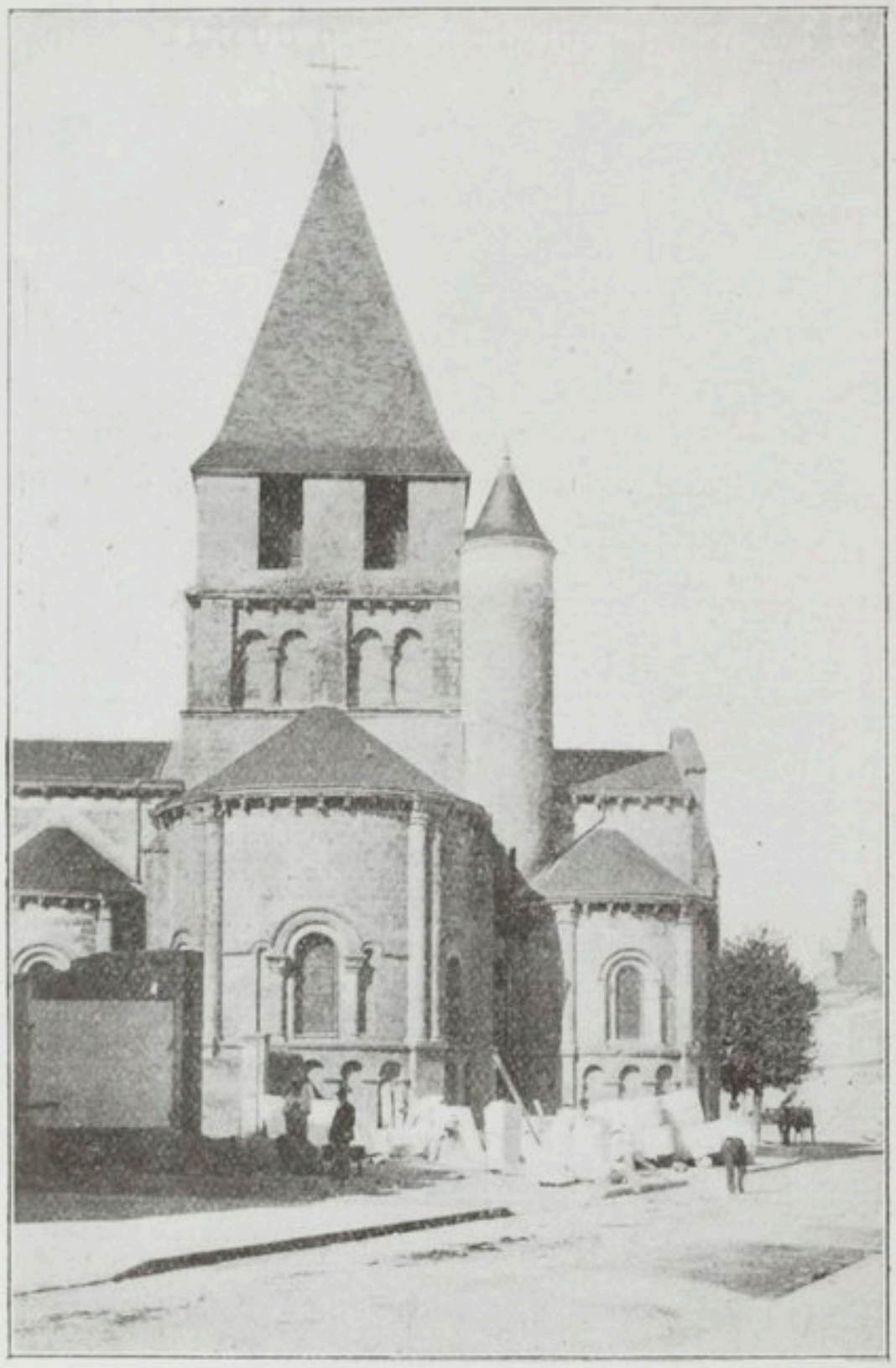
Les trois autres chapiteaux sont ornés de sculptures symboliques. On y voit des oiseaux portant des têtes humaines, des hommes à deux corps et à une seule tête, et plusieurs autres figures d'un grand relief.

Sur une petite console engagée dans un des piliers de droite, à l'entrée

[1] *Bulletin monumental*. Tome Ier, p. 73 et 74 (année 1834)

du sanctuaire sont sculptées les armes d'Hugues de Combarel, évêque de Poitiers au XVe siècle.

Dans la chapelle centrale est placée une statue de la Vierge qui, au cours de la Révolution, servit d'effigie de la déesse Raison. On se contenta d'en séparer l'Enfant Jésus, dont le buste seul a été conservé.



Cliché Sicard.

Le chevet de l'église Notre-Dame de Chauvigny.

Dans le bas côté gauche de la nef, on voit deux tombeaux du XIVe siècle, sans inscription, couverts de statues mutilées portant les insignes sacerdotaux.

Comme beaucoup d'autres églises du Poitou, Saint-Pierre de Chauvigny eut à subir le contre-coup des guerres qui désolèrent la province. En 1569, les troupes de l'amiral de Coligny pillèrent le trésor et incendièrent l'église. Abandonné pendant la Révolution, l'édifice fut rendu au culte en 1804, après les réparations les plus urgentes. L'Etat entreprit enfin une restauration complète qui fut exécutée en 1849 et 1850.

Tout auprès de l'église Saint-Pierre, à quelques mètres seulement du chevet, le château de Gouzon, connu dans le pays sous le nom de Donjon, dresse son écrasante silhouette. Flanqué de contreforts généralement carrés à leur base et cylindriques au sommet, il est bâti en appareil assez grossier. Il ne prenait jour que par des meurtrières longues et étroites,

s'ébrasant largement à l'intérieur. La construction paraît avoir été faite à deux reprises. A la façade orientale étaient accolées au moyen âge des constructions complétant le château et servant à l'habitation.

Possédé au XIIe siècle par les Gouzon, famille du Bourbonnais, le château passa, au siècle suivant, aux évêques de Poitiers qui le gardèrent jusqu'à la Révolution.

Dans le voisinage immédiat de l'église Saint-Pierre, il faut signaler encore les restes du château de Montléon, peu visibles au milieu des

Cliché Sicard.

Eglise Notre-Dame de Chauvigny. — Le Portement de Croix.
Fresque de la fin du XVe siècle, figurant l'Humanité associée aux souffrances du Christ.

bâtisses qui les enserrent. Ils se composent d'une partie seulement des murs d'une tour transformée en grange, et des débris d'une enceinte. Ces vestiges paraissent devoir remonter au XIIe siècle. Le château fut sans doute ruiné par les Anglais au commencement du XVe.

Avant de descendre du coteau de Chauvigny, il faut jeter un coup d'œil sur un dernier château et sur une église désaffectée. La tour de Flins, petit château de la fin du moyen âge, situé au nord-ouest de Gouzon, un peu à l'écart des massifs de constructions que nous venons de décrire, est un édifice carré, renforcé aux angles par des contreforts; il contient au premier étage une grande cheminée en pierre, dont les armoiries sculptées ont été mutilées. C'est aujourd'hui une modeste auberge. L'église Saint-Martial (au nord de Gouzon), transformée en grange, est une nef à chevet droit, éclairée par des fenêtres très étroites en plein cintre.

Au pied du coteau de Chauvigny, à l'ouest, la ville basse s'étale

coquettement jusqu'à la belle rivière de la Vienne qui coule majestueuse et profonde dans la large vallée. Au milieu des constructions modernes, un clocher et une abside romane éveillent encore l'attention de l'archéologue : chevet de Notre-Dame, l'église paroissiale de la ville basse. Fondée par l'évêque Isembert Ier, qui mourut vers 1047, et reconstruite en partie au XIIe siècle, c'est un édifice d'un roman très pur, composé d'une nef à plein cintre, d'un transept, d'une abside renfermant le sanctuaire, avec deux absidioles latérales formant chapelles. Le chevet décoré d'arcatures et de colonnes, est d'un fini remarquable.

On trouve à l'intérieur de l'église Notre-Dame de curieux chapiteaux. Sur l'un d'eux sont Adam et Ève devant l'arbre du bien et du mal, autour duquel est enroulé le serpent. Dans le bras gauche du transept, une grande fresque de la fin du XVe siècle, découverte sous le badigeon en 1849, représente le Portement de croix. Le Christ, chargé de l'instrument de son supplice, est suivi de nombreux personnages, religieux et laïques, vêtus selon la mode du XVe siècle, qui cherchent à prendre leur part du fardeau, et figurent l'humanité associée aux souffrances du Christ.

Coiffe du Poitou dite la « pantine ».

Cliché Neurdein.

Vue sur la vallée de la Charente, prise de la place du Palet.

ANGOULÊME

Avec Notre-Dame-la-Grande et Saint-Savin, la cathédrale d'Angoulême est au premier rang des églises romanes du centre de la France. Elle est en outre la parure d'une ville qui présente, avec Poitiers, une grande analogie de situation; ville à remparts, au pied desquels coule une jolie rivière et d'où la vue s'étend au loin sur les vallées. C'est pourquoi nous avons songé à réunir dans un même ouvrage ces deux cités voisines, et qui, dans l'histoire, ont si souvent subi les mêmes destinées.

En venant de Poitiers, on aperçoit de loin Angoulême sur sa haute colline, dominant la vallée de la Charente. Apparition vraiment grandiose et qui tient le voyageur sous le charme.

La silhouette, grise d'abord, se détaille à mesure que l'on approche. Au-dessus de la ville, tours et clochers se profilent nettement sur le ciel,

tandis qu'au flanc du coteau les habitations s'accrochent multiples, descendant du plateau pour rayonner dans la vallée et même à gauche sur les hauteurs environnantes.

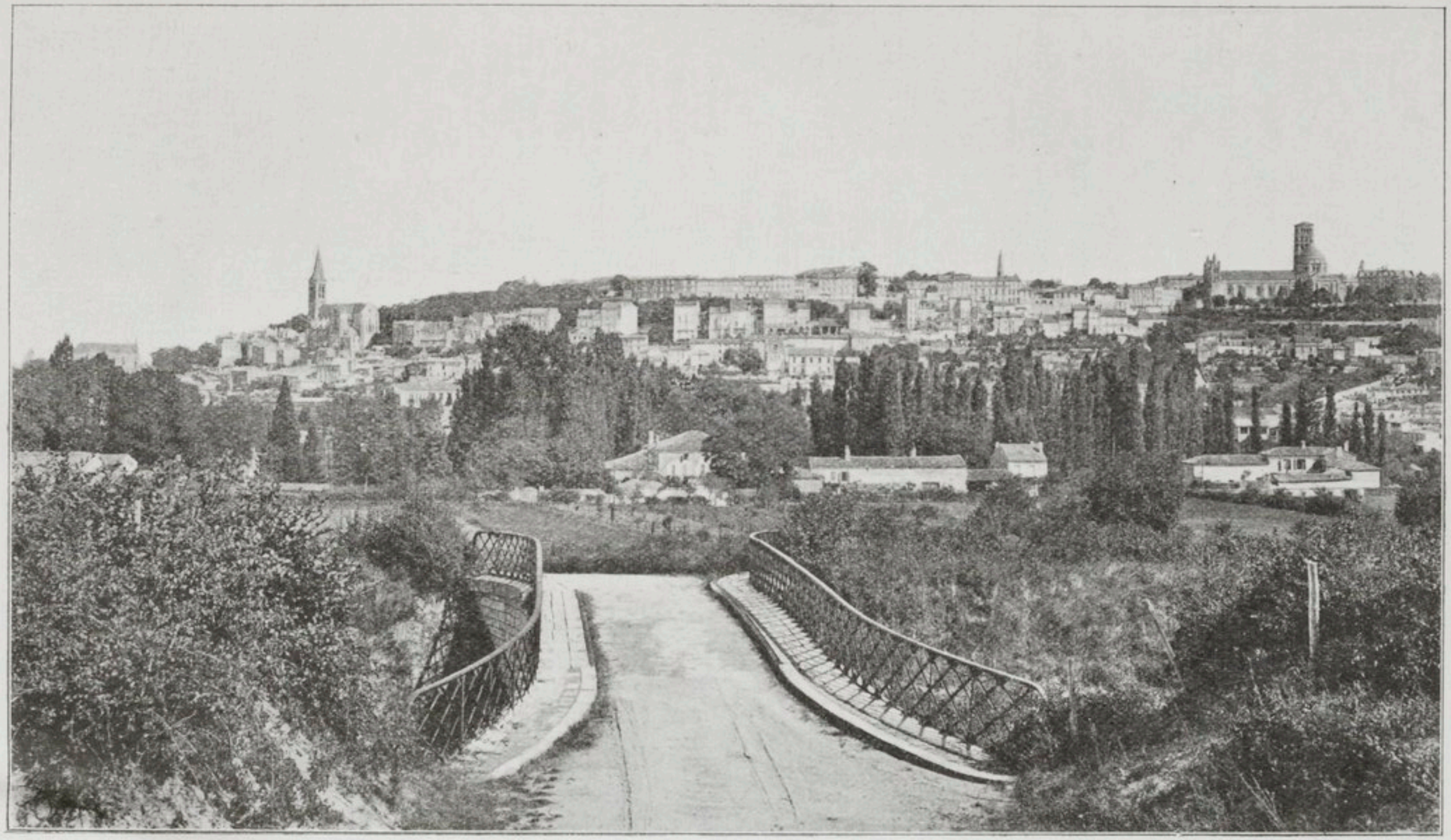
Ce devait être au moyen âge, une fière cité, pouvant avec ses châteaux, portes fortifiées et remparts, défier toute attaque. Considéré comme inexpugnable et en tout cas à l'abri d'un coup de main, Angoulême fut souvent au cours des invasions barbares le refuge des gens du pays, et s'il fallait en croire un chroniqueur, il aurait même une fois reçu dans ses murs toute la population d'Orléans. « Angoulême, cité belle et forte, et y append un beau château », dira plus tard Froissart[1].

Mais en sortant de son lit primitif et en dévalant sur les flancs du coteau, la ville a entraîné la démolition de ses portes fortifiées et le démantèlement de ses tours et courtines. Aujourd'hui au bord des remparts, un parapet a remplacé la muraille crénelée, et ceux-ci supportent, au lieu d'un étroit chemin de ronde, une succession de boulevards décrivant un circuit de près de trois kilomètres.

On a, de la promenade des remparts, une vue admirable sur les vallées de la Touvre, de la Charente, de la Nouëre, des Eaux-Claires et de l'Anguienne, qui se réunissent aux abords de la ville. C'est presque toute la petite province de l'Angoumois qui se déroule devant les yeux, contrée fertile, au climat doux, tempéré, où l'on sent déjà le midi et où chaque maison a son jardinet riant, peuplé de plantes méridionales.

Le premier des remparts, le boulevard Pasteur (autrefois rempart des Prisons), domine le faubourg de l'Houmeau et le bruyant quartier des gares, d'où montent sans cesse les appels des trains s'engouffrant dans le tunnel. C'est à proximité de ce rempart que s'élevait jadis le « Châtelet », le château primitif des Taillefer, comtes d'Angoulême, et qui devint plus tard une prison. Ce premier château, bâti vraisemblablement au IXe siècle, subit des modifications au cours des âges. Au XVIe siècle, le chroniqueur angoumoisin, François de Corlieu, en a fait la description

[1] La position d'Angoulême, remarquable au point de vue défensif, frappa les Romains. L'occupation de ce point, sous le haut Empire, est établie par les découvertes d'antiquités qui toutes ont eu lieu dans la partie élevée de la ville. Dès 1575, entre le Châtelet et le château, on constatait la présence de pierres sculptées provenant d'anciens édifices romains et réemployées à l'intérieur des murailles. En 1778 on faisait des découvertes analogues sur la place d'Artois. En 1790 la démolition de la muraille appelée « Barbacane », qui allait du château au rempart Desaix, amenait de nouvelles trouvailles. A partir de 1858 la démolition du vieux château permit de faire des fouilles sur son emplacement. Au cours de ces travaux on recueillit des fragments lapidaires d'une réelle importance qui sont conservés au Musée municipal.



Cliché Neurdein.

Vue générale d'Angoulême (prise au sud de la ville).

suivante : « Ce qui se trouve de plus vieil et remarquable à Angoulême, « est le Châtelet, qui sont trois grosses et hautes tours d'ancienne fabrique « et de figure ronde, et une sexagone, et dedans celle-ci une autre ronde ; « lesquelles tours, disposées en forme quadrangulaire, et se flanquant « l'une l'autre, font un donjon fort à merveille, défendu du côté qui « regarde la ville d'un profond fossé taillé en roc à fond de cuve ; le tout, « derechef, renfermé d'une forte ceinture, aussi fossoyée et flanquée. Cette « tour à six pans est appelée communément la tour Prein ou Pregnant, « comme si ou voulait dire qu'elle fut enceinte de l'autre qui est en « dedans, et était autrefois l'espace entre ces deux tours fait à étages, « desquels on combattait pour la défense de la place, chose non moins « belle à voir que forte et industrieusement faite. »

L'ensemble des constructions du Châtelet, tel qu'il subsistait encore il y a quarante ans, répondait assez exactement à la description de Corlieu, sauf que les tours étaient moins élevées qu'au XVIe siècle. Sur l'emplacement de la forteresse, on a bâti un marché couvert.

Les rues avoisinant le Châtelet et la place du Palet étaient jadis les quartiers industrieux et bourgeois d'Angoulême, et c'était là que la population de la ville se trouvait agglomérée. Elle devenait moins dense à mesure que l'on approchait de l'extrémité du coteau, où l'on voyait encore au XVIe siècle des champs et des vignes.

De l'hémicycle de la place du Palet, on a une superbe vue sur la Charente, sur les quais au long desquels stationnent souvent de petits bateaux, venus de Rochefort ou de Saintes au port de l'Houmeau. De la Charente, Henri IV disait que « c'est le plus joli ruisseau du royaume de France ». Mais « ruisseau » est modeste pour l'ample rivière qui vient de se doubler par l'appoint de la Touvre[1].

Le « rempart du Nord » est perché sur un roc d'une hauteur de 70 mètres et dominant à pic la vallée de la Charente.

Le « rempart de Beaulieu », qui fait suite au précédent, est un petit mail planté de tilleuls. C'est sous les arbres de Beaulieu que dans ses *Scènes de la vie de province*, publiées en 1837, Honoré de Balzac représente un de ses héros, songeant à l'antagonisme qui existait entre la population de l'Houmeau et la société d'Angoulême : « Il est facile de « concevoir combien l'esprit de caste influe sur les sentiments qui divisent « Angoulême et l'Houmeau. Le commerce est riche ; la noblesse est géné-

[1] De 1818 à 1830, pendant que l'Ecole navale fut à Angoulême, un brick, sur lequel les élèves pouvaient faire tous les exercices nécessaires, mouilla dans la Charente près de l'Ecole.

« ralement très pauvre ; l'une se venge de l'autre par un mépris égal des « deux côtés. La bourgeoisie d'Angoulême épouse cette querelle. Le mar- « chand de la haute ville dit d'un négociant du faubourg, avec un accent « indéfinissable, — c'est un habitant de l'Houmeau ! »[1]

Le « rempart de Beaulieu » conduit à la belle promenade de Beaulieu devant le lycée. Cette promenade fut aménagée par M. de Bernage, intendant de Limoges, qui venait souvent à Angoulême. Ayant remarqué le parti que l'on pouvait tirer de cette situation exceptionnelle, il fit, en 1699, effectuer les travaux de terrassement et commencer les plantations. Dès les premières années du XVIIIe siècle, Angoulême possédait son admirable promenade de Beaulieu. Jusqu'alors la ville n'avait pas une seule place que l'on pût considérer comme un lieu de promenade. Des halles couvraient presque entièrement les places du Palet, du Minage et du Marché-Vieux, d'ailleurs très étroites.

De la promenade de Beaulieu, le panorama est moins vaste que du rempart du Nord, mais il est plus harmonieux. Au-dessous du parapet, voici le jardin vert, qui s'étend en forme de croissant sur le flanc de la colline ; le faubourg Saint-Ausone dominé par son élégante église et dont les maisons descendent jusqu'à la vallée de l'Anguienne. Puis la campagne semée de villages, coupée aussi de hautes cheminées d'usines, qui révèlent l'activité industrielle de la région.

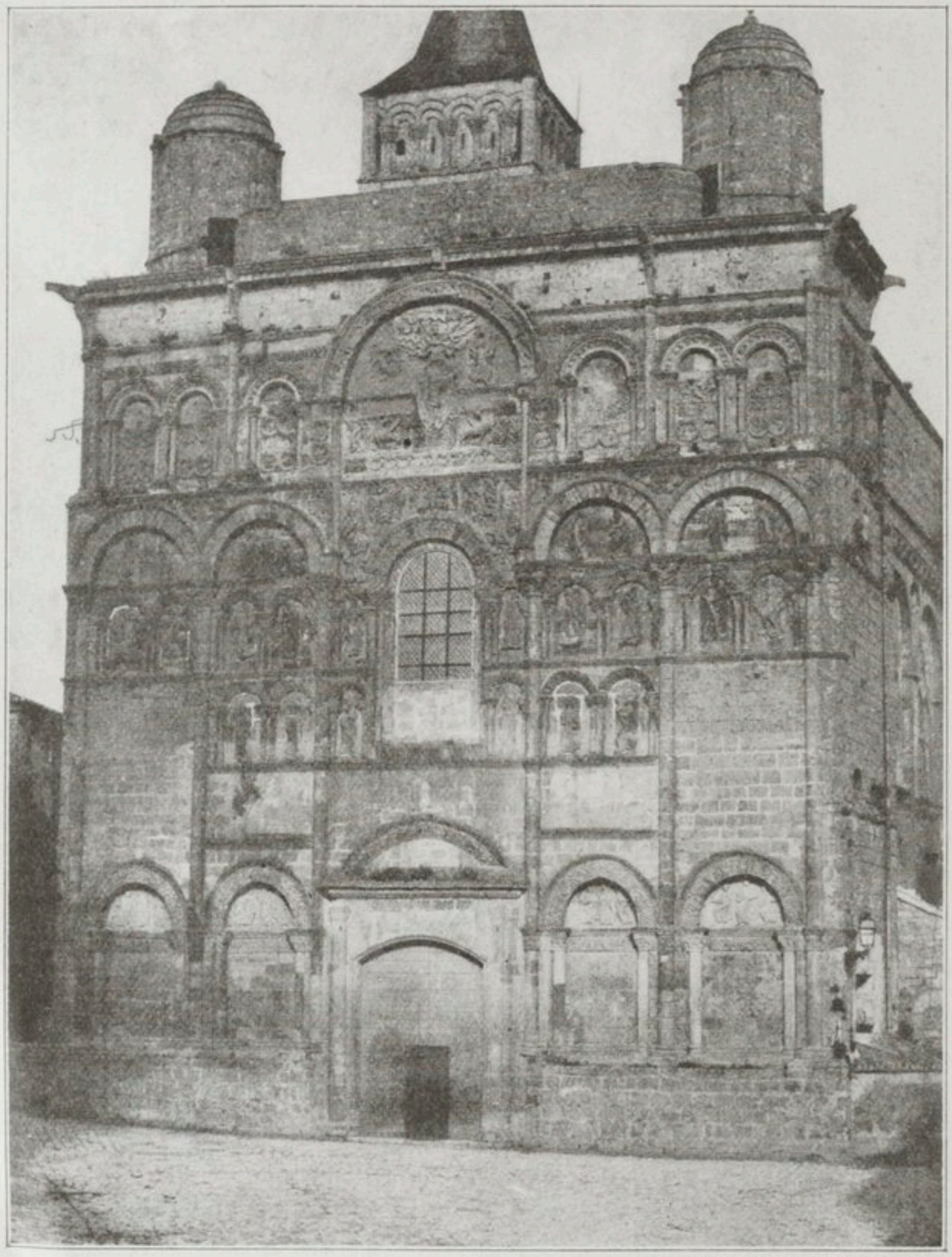
Près de Beaulieu, sous le rempart, à mi-côte, au-dessus de la vallée de la Charente, s'ouvre la grotte de Saint-Cybard. Selon la légende, c'est là qu'au VIe siècle saint Cybard vécut pendant quarante ans. Ses disciples bâtirent plus tard au bas de la colline un monastère qui porta son nom et devint la plus riche abbaye de l'Angoumois au moyen âge. De nombreuses reliques y étaient conservées, et les Taillefer firent des dons importants à l'abbaye, où la plupart d'entre eux furent inhumés.

Le « rempart du Midi » fait suite à la place de Beaulieu. Il est en pente, établi sur un rocher de grès ; pas un arbre au long de la chaussée, toute brûlée de soleil.

Bientôt la cathédrale apparaît avec sa haute façade décorée de nombreuses arcatures, sa lanterne à coupole et sa belle tour carrée.

[1] La publication récente, par M. Marcel Bouteron, de la correspondance d'Honoré de Balzac avec Mme Zulma Carraud (dont le mari, commandant d'artillerie, dirigea pendant plusieurs années la poudrerie d'Angoulême) rappelle comment le célèbre romancier résida à diverses reprises dans cette ville, où il fut l'hôte de la famille Carraud.

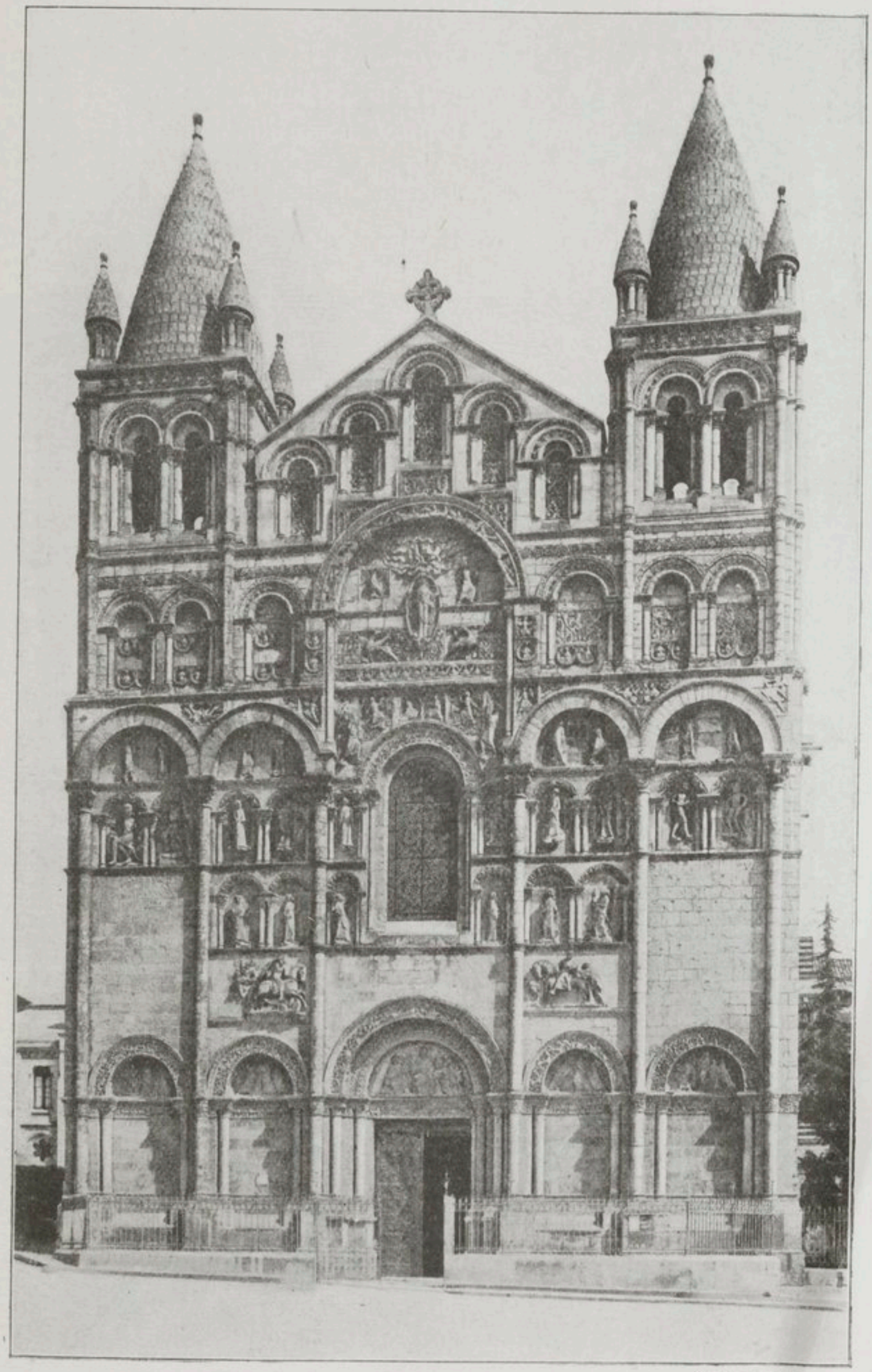
La façade de Saint-Pierre d'Angoulême, de style roman, n'est pas entièrement ancienne. Les deux tours, ainsi que les arcatures et orne-



Cliché des Monuments Historiques.

La cathédrale d'Angoulême avant la restauration.

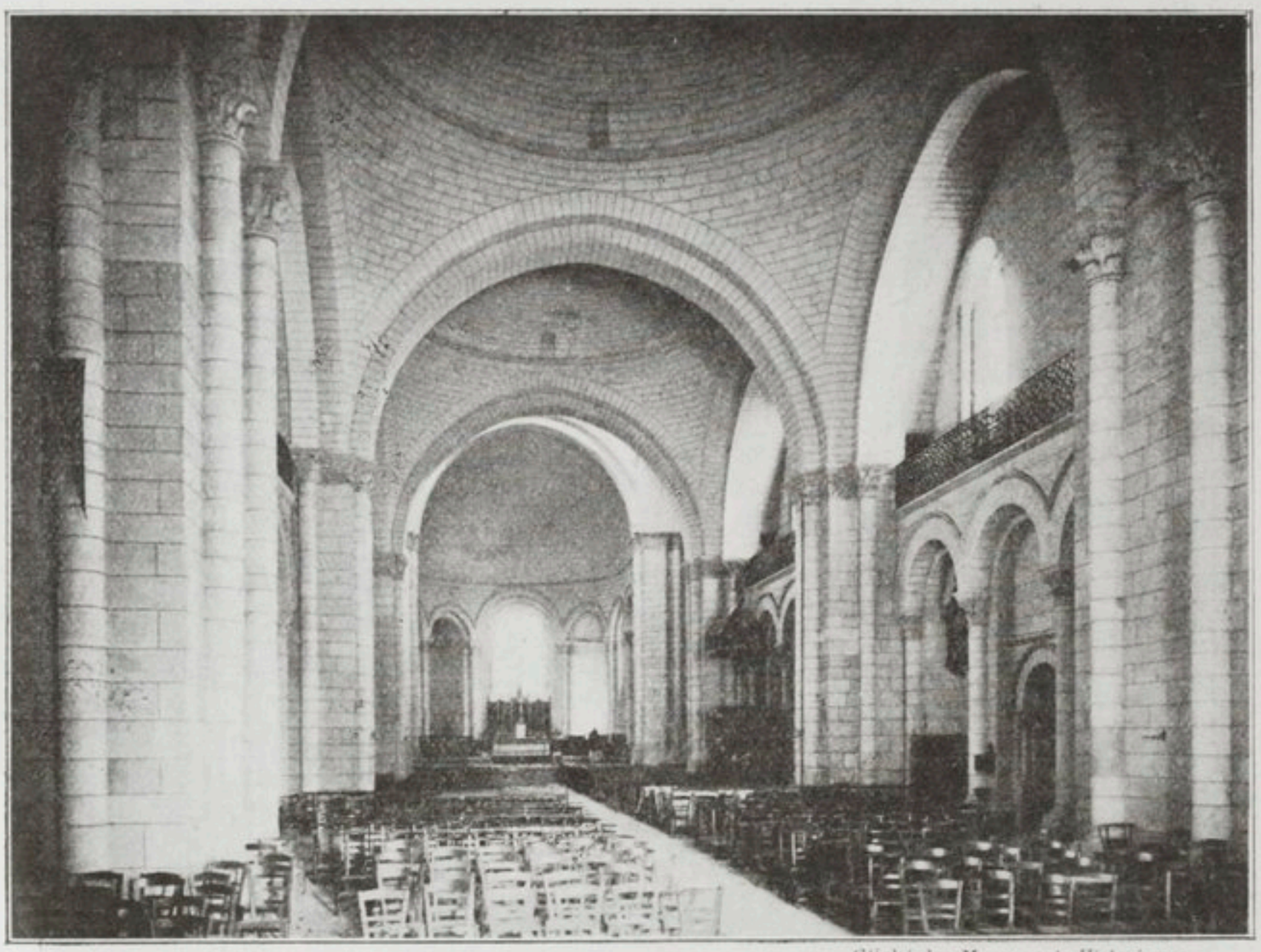
ments (un peu fantaisistes) qui décorent le fronton triangulaire, sont l'œuvre d'un architecte du XIXe siècle, Paul Abadie, dont le nom demeure également attaché à la restauration de Saint-Front de Périgueux.



Cliché Neurdein.

Façade actuelle de la cathédrale d'Angoulême.

Mais, en dépit de sa restauration excessive, la façade de Saint-Pierre d'Angoulême n'en demeure pas moins l'une des plus belles pages de l'art monumental au XIIe siècle, avec son ample décoration de statues, de bas-reliefs, distribués dans des arcades ou frises, et figurant à la fois, d'après M. Mâle, l'Ascension et la venue du Christ pour le Jugement dernier. Dans la grande arcade du milieu apparaît le Christ au-dessous des nues, et placé



Cliché des Monuments Historiques.

Intérieur de la cathédrale Saint-Pierre.

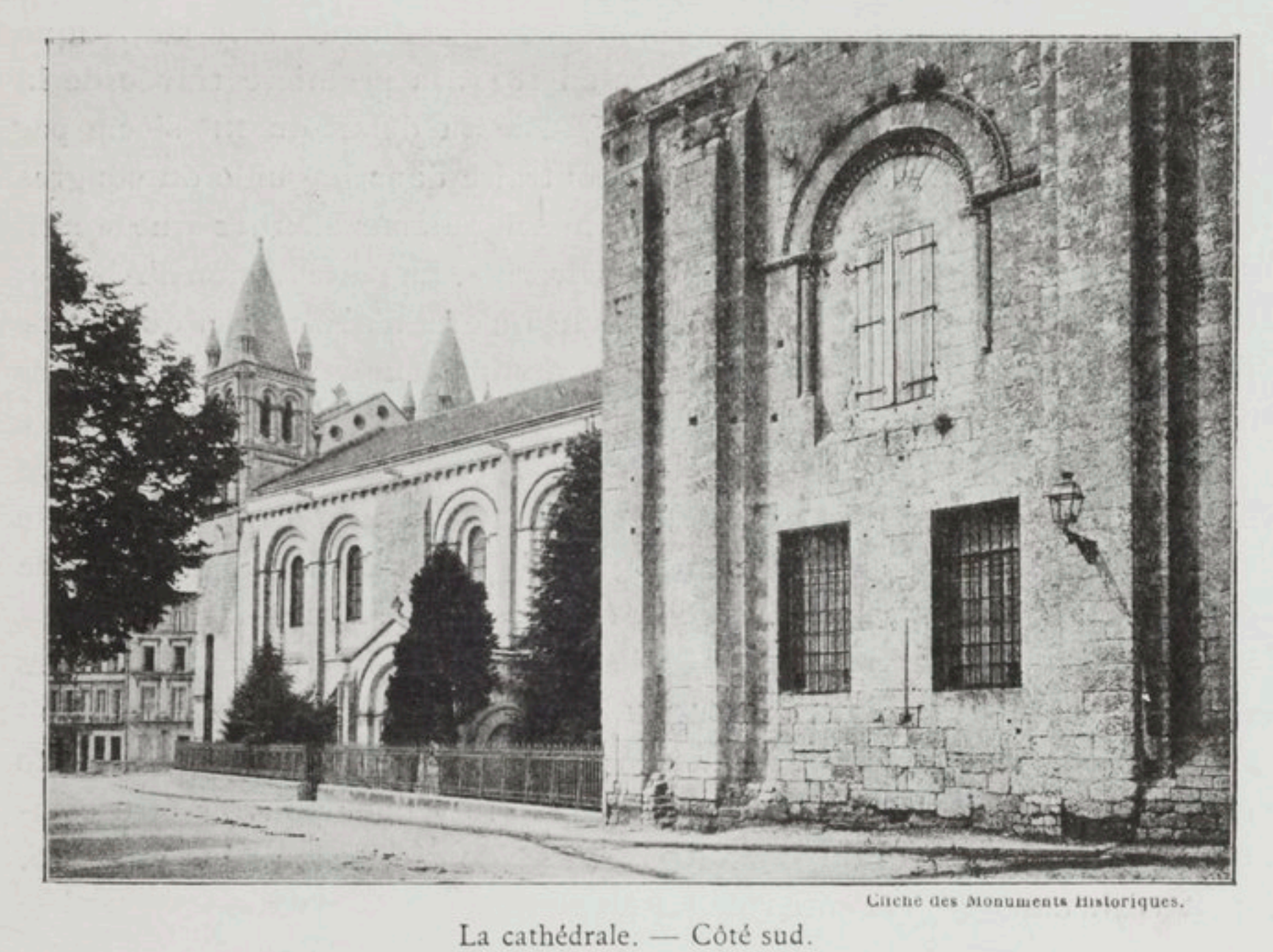
entre les quatre animaux rappelant les quatre évangélistes ; des anges, aux ailes éployées, les draperies soulevées, l'escortent ; plus bas, d'autres anges s'agenouillent ou sonnent de la trompette, et, répartis dans les arcades géminées qui couvrent la façade, les apôtres lèvent avec des gestes de surprise ou d'admiration, leurs regards vers le maître.

Dans la zone inférieure de la façade, les sculptures des tympans latéraux accusent un art moins avancé, plus ancien. Elles représentent les apôtres allant évangéliser le monde. Si le manque de proportions dans le dessin des mains est choquant, les rinceaux qui encadrent les tympans sont au contraire d'un travail très remarquable. Le tympan de la porte centrale, sur lequel apparaît le Christ présentant l'évangile, est moderne.

L'église se compose d'une seule nef, d'un transept et d'une abside flanquée de quatre absidioles.

Au croisement de la nef et du transept se dresse une lanterne percée de 12 fenêtres et surmontée d'une coupole conique de construction récente. La belle tour de 50 mètres de haut, adossée au croisillon nord du transept, a été refaite il y a une soixantaine d'années.

Sur le bras droit du transept s'élevait, à l'origine, une tour, terminée



Cliché des Monuments Historiques.

La cathédrale. — Côté sud.

par une flèche gothique garnie de crochets, et que l'auteur des *Antiquités des villes de France*, André Duchesne, dit « avoir été l'une des plus hautes tours et aiguilles de France ». Elle nous est connue par le « pourtraict de la ville d'Engoulesme » fourni par Corlieu à Belleforest pour sa *Cosmographie*. Elle s'écroula en 1569, après avoir été endommagée au cours du siège d'Angoulême par les protestants en 1568. Les projectiles des assiégeants avaient préparé sa chute.

La nef comprend trois travées et est voûtée par trois coupoles. L'abside est voûtée en quart de sphère ainsi que chacune des absidioles.

Les voûtes en coupole de Saint-Pierre d'Angoulême sont, avec celles de Saint-Front de Périgueux, les plus belles et les plus célèbres de France.

La construction des voûtes a été entreprise par l'évêque Girard qui, élu en 1101 par le clergé sur la demande des fidèles, administra, pendant de longues années, le diocèse d'Angoulême. Mais la cathédrale ne dut point être terminée et consacrée en 1128 comme on l'a écrit. Il est difficile d'admettre en effet que les bas-reliefs de Saint-Pierre soient de beaucoup antérieurs à ceux de la façade de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers attribuée généralement au milieu du XIIe siècle.

D'après l'abbé Michon, le savant archéologue auteur de la statistique monumentale de la Charente publiée en 1844, la première travée de la nef daterait de la cathédrale primitive bâtie au début du XIe siècle par l'évêque Grimoard. Il est indiqué au contraire dans le guide du congrès de la Société française d'Archéologie à Angoulême en 1912 que « rien dans l'édifice n'est antérieur à l'évêque Girard ». La restauration d'Abadie, en donnant à l'église une unité de style qu'elle n'avait sans doute pas précédemment, a rendu fort difficile la distinction de diverses époques dans la construction des voûtes.

Quoi qu'il en soit, c'est de Saint-Front de Périgueux et de Saint-Pierre d'Angoulême que se propagea ce système de voûtes à coupole, dont le succès fut si rapide et qui s'étendit jusqu'à Saint-Émilion, en Gironde d'une part, et de l'autre jusqu'à Fontevrault, dans le Maine-et-Loire.

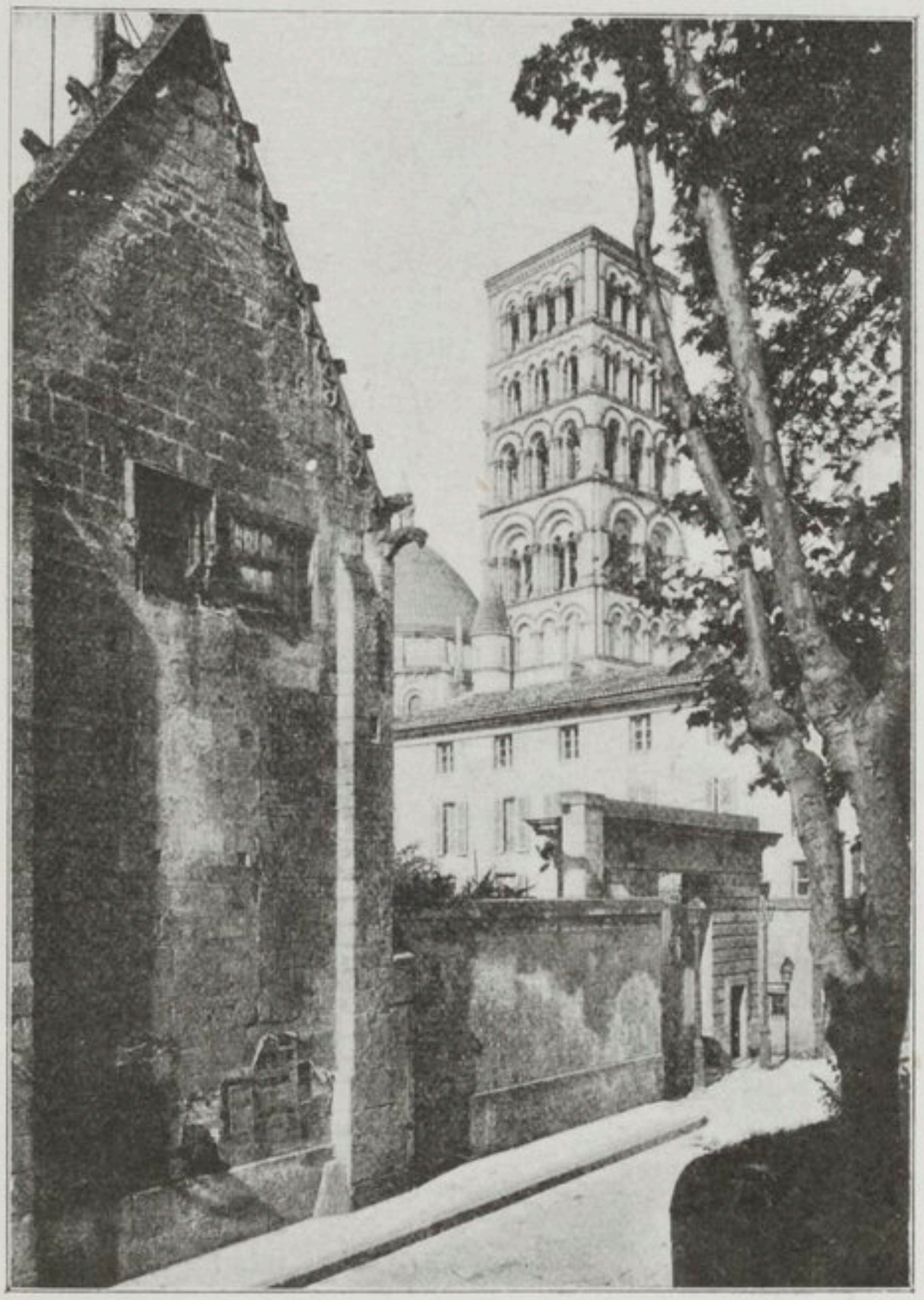
On a souvent comparé la façade de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers et la façade de Saint-Pierre d'Angoulême. Mais celle-ci, quelle que soit son ampleur et quel que soit aussi l'intérêt sculptural qu'elle présente encore, a été trop modernisée, trop « abadisée » pour pouvoir être comparée au joyau roman de la cité poitevine, de dimension plus modeste, c'est vrai, mais qui est entièrement ancien.

La restauration de la cathédrale d'Angoulême a fait disparaître la chapelle de Notre-Dame-du-Salut, construite au début du XVIe siècle par Jacques de Saint-Gelais et qui attenait au côté sud de l'abside. C'était une œuvre du début de la Renaissance profilant arabesques et médaillons dans un cadre encore gothique. Mais il faut dire que cette chapelle était en ruine depuis longtemps, la voûte ayant été écrasée par la chute du grand clocher de Saint-Pierre en 1569. Abandonnée depuis lors, la chapelle avait même été, au XIXe siècle, utilisée comme hangar par les préfets de l'Empire et de la Restauration, logés dans l'ancien évêché.

Le musée archéologique d'Angoulême possède trois médaillons provenant de cette chapelle. Le premier représente le fondateur, Jacques de Saint-Gelais, évêque d'Uzès ; le second, Octavien de Saint-Gelais, évêque

d'Angoulême, et le troisième, qui ne porte aucune légende, est probablement le portrait du poète Melin de Saint-Gelais, parent du précédent.

Dans le voisinage immédiat de la cathédrale se trouvaient jadis deux églises, aujourd'hui disparues; Saint-Jean qui, à l'origine, ainsi que son



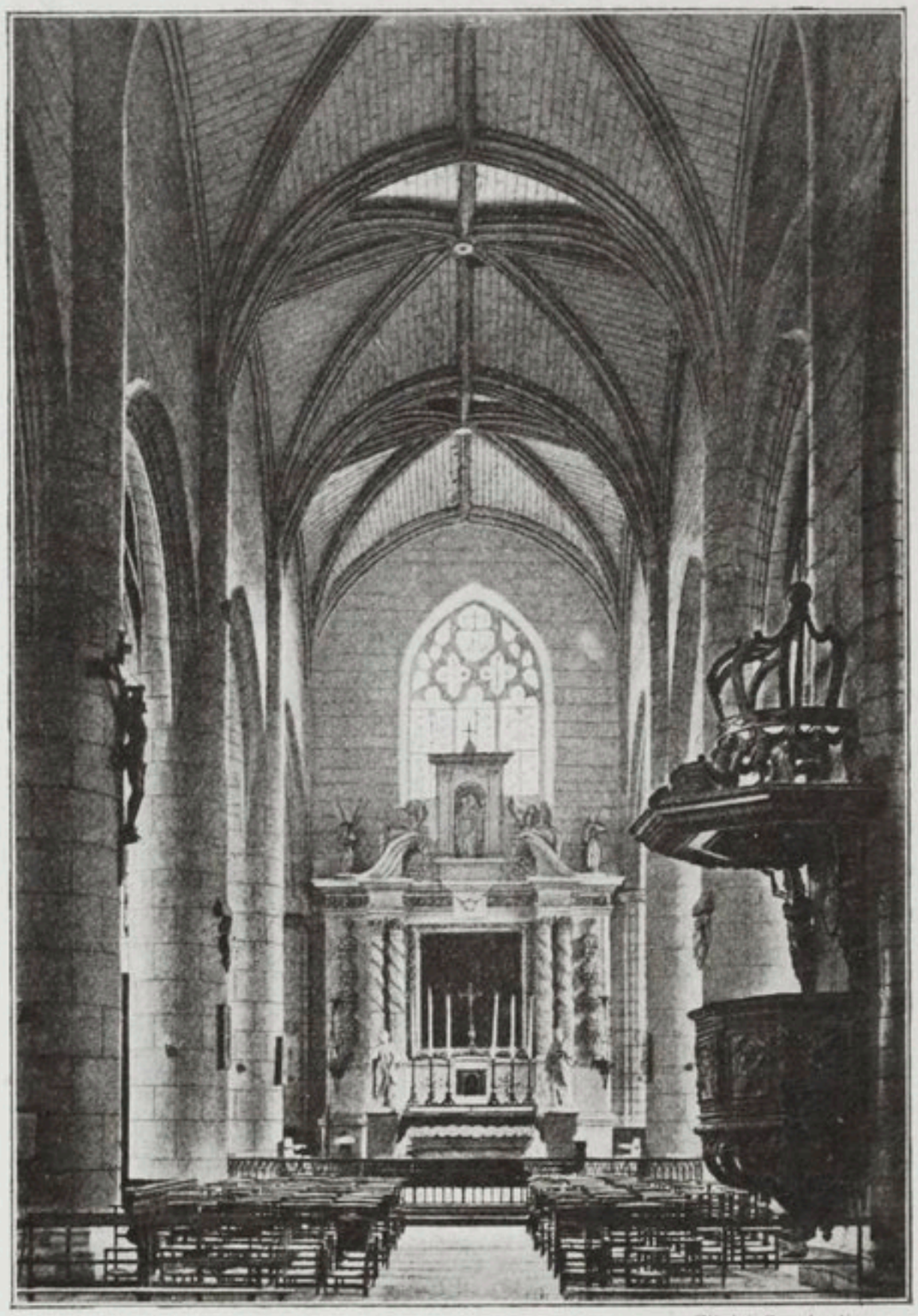
Cliché des Monuments Historiques.

Le pignon de l'évêché et le clocher de la cathédrale.

nom l'indique dut être le baptistère de la cathédrale, et Notre-Dame-de-la-Penne, peut-être la plus ancienne église d'Angoulême, une basilique latine dont l'abside seule était voûtée.

Tout auprès de la cathédrale est situé l'évêché, dont le principal corps de logis et l'aile orientale ont été bâtis par le légat Girard au début du XIIe siècle, mais restaurés à diverses époques.

Au lendemain des invasions anglaises, l'évêché tombait en ruines. L'évêque Robert raconta en 1464, que trente ans auparavant, il avait été obligé de faire réparer sa maison d'Angoulême, pour la rendre habitable. Octavien de Saint-Gelais, à la fin du XVe siècle, refit presque entièrement



Cliché Constantin.

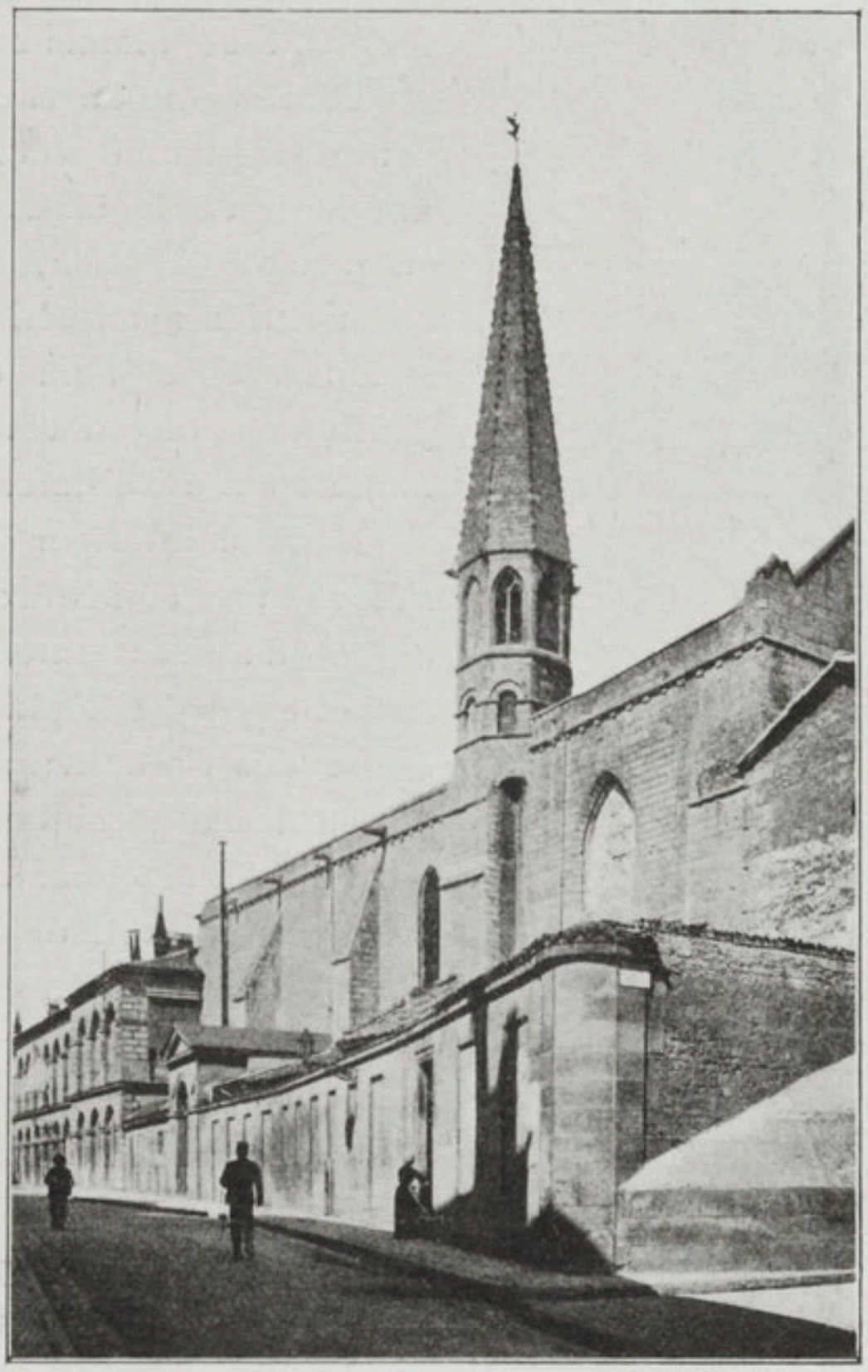
Intérieur de l'église Saint-André.

le bâtiment de l'est. De cette époque date le gracieux pignon, décoré de choux frisés, qui donne sur la rue Friedland. Un cordon épiscopal finement sculpté suit les rampants.

Le successeur d'Octavien de Saint-Gelais, Antoine d'Estaing, acheva de remettre à neuf « l'évêquau », comme on disait alors. Le grand pignon du palais épiscopal, sur la rue de l'évêché, paraît avoir été remanié à la fin de l'époque gothique. En 1855, le principal corps de logis au fond de

la cour, a été de nouveau restauré. Dans le jardin de l'évêché est placée la statue du comte Jean, aïeul de François Ier.

En dehors de la cathédrale, la plupart des églises actuelles d'Angou-

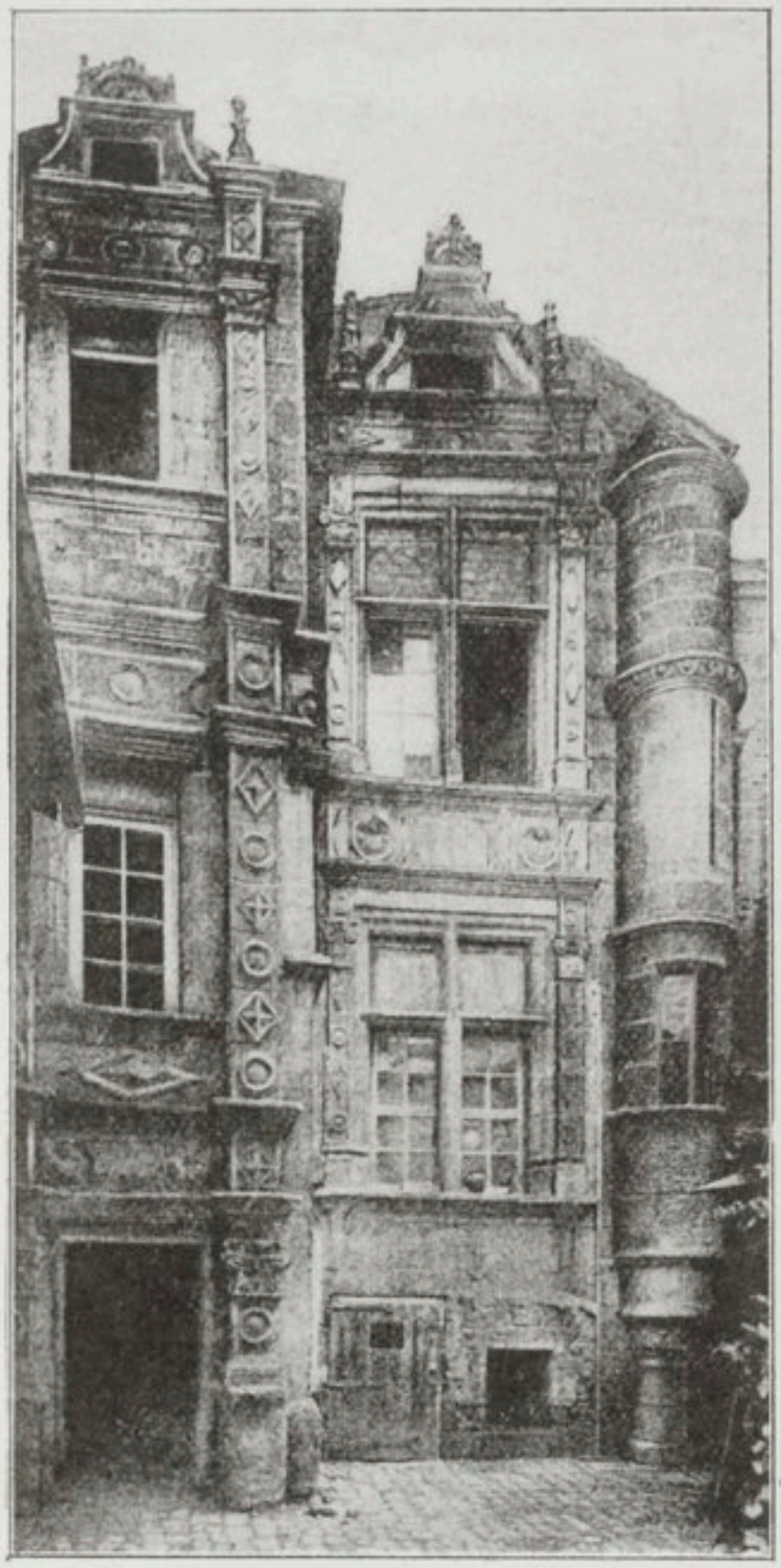


Cliché Constantin.

Chapelle de l'hôpital (ancienne église des Cordeliers).

lême sont des constructions modernes (Saint-Jacques-de-l'Houmeau a été rebâti en 1840, Saint-Ausone, Saint-Martial sont l'œuvre d'Abadie, et cette dernière paraît être l'une de ses plus heureuses constructions). Il faut cependant citer encore, comme église ancienne, Saint-André, qui, en dépit de son portail de style classique, n'est pas sans intérêt architectural. Bâti originairement par les Taillefer, Saint-André fut donné par le comte Guillaume à l'abbaye de Saint-Amand-de-Boixe, dans le premier

quart du XI siècle. La partie romane de l'édifice sert de porche à l'église proprement dite, laquelle appartient au style gothique flamboyant ainsi que la partie supérieure du clocher. A l'intérieur de cette église se trouve une chaire, en bois sculpté, de la fin du XVIIe siècle. Une grande toile de la fin du XVIe, *l'Adoration des Mages*, est également à signaler.



Cliché Constantin.

Hôtel Saint-Simon (15, rue de la Cloche verte).

Tout à côté de Saint-André, le comte Guillaume s'était, vers 1025, fait bâtir un logis. On voit encore, en face de l'église, une ancienne construction à laquelle la tradition a conservé le nom de « maison Taillefer », et qui vaut à la rue le nom de « rue Taillefer. »

Dans l'intérieur de la ville, s'élève un édifice religieux, très digne d'attirer l'attention, — la chapelle de l'hôpital, l'ancienne église des Cordeliers, dont la délicieuse flèche gothique, de la fin du XIIIe siècle, octogonale et garnie de crochets, produit, de la rue et au-dessus des lignes un peu sévères du monument, le plus gracieux effet.

Dans cette chapelle se trouve le tombeau de Guez de Balzac, « le grand Épistolier de France », dont la célébrité égala celle de Voiture aux beaux jours de l'hôtel de Rambouillet.

Guez de Balzac a passé la plus grande partie de sa vie dans les environs d'Angoulême, au château de Balzac, qui existe encore. « L'ermite de la Charente », c'est ainsi qu'on l'appelait, attirait sur lui tous les yeux. On attendait ses lettres avec impatience, on s'en faisait une gloire dans le beau monde, et tout étranger visitant la France venait rendre hommage à l'illustre écrivain.

Dans sa *Description du Royaume de France*, Des Rues, au XVIIe siècle, a tracé un portrait des bourgeois d'Angoulême : « Ils sont

« fiers, gens de bon esprit, tenant quelque compte de leur réputation, assez « hauts à la main, se vantans volontiers, se plaisans peu au trafic, la « plupart vivans de leurs revenus et faisans les gentilshommes. Ils aiment « les lettres, sont hospitaliers et courtois, et se plaisent à choses nouvelles ».

La maison où naquit Balzac à Angoulême est disparue[1]. Démolie éga-

Cliché Constantin.

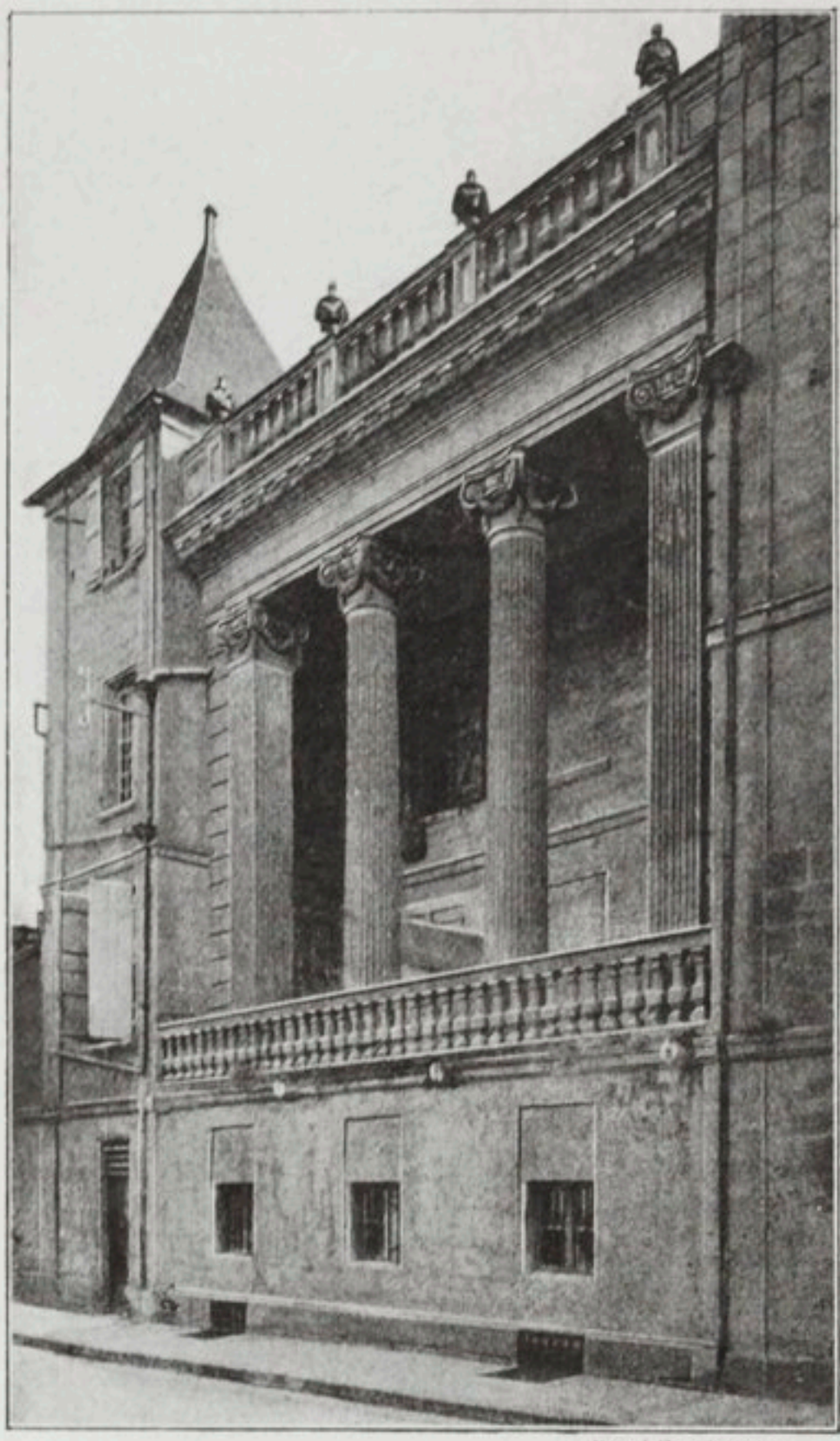
Porte de l'ancien Carmel (rue de Turenne).

lement celle où naquit Ravaillac. Au sujet de la maison du père de Balzac, Dom Pierre de Saint-Romuald a rapporté le souvenir suivant : « La « reine Marie de Médicis logea le premier jour de son arrivée à Angou- « lême au château du Roy, puis les jours suivants en la belle maison de « M. Guez, père du sieur de Balzac, qu'elle trouva embellie et enrichie de

[1] L'hôtel de France a été construit sur l'emplacement de cette maison. Une plaque de marbre rappelle la naissance du grand Epistolier, en 1597.

« raretés si exquises, particulièrement pour les tableaux et autres enjoli-
« vements, qu'elle ne voulut faire son séjour autre part, jusqu'à la paix
« que lui donna son fils, Louis treizième ».

Au XVIe siècle, Angoulême avait vu s'élever plusieurs hôtels dans le style de la Renaissance. L'un d'eux subsiste : l'hôtel Saint-Simon (15, rue de la Cloche verte). M. Palustre, dans son ouvrage sur *la Renaissance en France*, indique que l'hôtel Saint-Simon dut être bâti de 1535 à 1540.



Cliché Constantin.

Hôtel de la fin du XVIIIe siècle (79, rue de Beaulieu).

A Beaulieu, les Saint-Gelais avaient construit un petit château qui a témoigné longtemps de leur goût pour les arts.

Dans l'étroite rue de Turenne, on voit une porte à fronton entrecoupé du XVIIe siècle. C'est l'entrée de l'ancien Carmel. Au dernier étage de la maison, un machicoulis décoré de coquilles fait saillie sur la façade.

Comme demeure ancienne présentant un certain intérêt architectural, signalons aussi l'hôtel à colonnades (de la fin du XVIIIe siècle), 79, rue de Beaulieu.

De tous les édifices publics et civils d'Angoulême, seul doit retenir notre attention, l'Hôtel de Ville, construit de 1858 à 1861 par Abadie dans le style ogival. La partie la plus remarquable n'est pas la façade principale. Le corps de bâtiment central paraît quelque peu écrasé par les deux pavillons d'angles et par le beffroi. Nous apprécions beaucoup plus la façade du côté de l'est, la cour intérieure avec ses jolies arcades, le grand escalier et la salle des fêtes.

Le musée archéologique occupe une des salles du rez-de-chaussée. On y remarque des sculptures provenant du théâtre romain des Bouchauds, une curieuse collection de mosaïques gallo-romaines trouvées à Fouqueure, une suite importante de chapiteaux des XIIe et XIIIe siècles, les médaillons des Saint-Gelais, et surtout le beau tympan provenant de la cathédrale et dont nous donnons une reproduction.

Cliché Neurdein.

L'Hôtel de Ville.

L'Hôtel de Ville actuel s'élève sur l'emplacement du château comtal construit à la fin du XIIIe siècle par les Lusignan, qui ont élevé dans l'Ouest tant de châteaux et qui ne pouvaient se contenter de la vieille et froide forteresse des Taillefer. Une tour polygonale du château du XIIIe siècle subsiste encore, englobée dans l'édifice moderne. Dans la seconde moitié du XVe siècle, une grosse tour ronde fut ajoutée au château par les Valois, au sud de la tour des Lusignan. C'est la tour, d'ailleurs très restaurée, que l'on voit aujourd'hui adossée à la façade sud-est, donnant sur le jardin de l'Hôtel de Ville.

C'est dans le château comtal que le duc d'Épernon eut à subir, en 1588, un véritable siège de la part de la populace d'Angoulême qui s'était

prononcée pour la Ligue. D'Épernon, gouverneur de l'Angoumois pour Henri III, fut tout à coup assailli dans ce château par une troupe de ligueurs, à la tête de laquelle se trouvait le maire de la ville, François Normand. Le duc n'eut que le temps de se barricader, et dut ensuite résister à un siège en règle, le peuple ayant pris le parti des émeutiers et étant venu les seconder. Avec ses gentilshommes, d'Épernon repoussa toutes les attaques et tint bon jusqu'à l'arrivée d'un secours. François Normand, fut mortellement blessé au cours d'un des assauts.

Cliché des Monuments Historiques.

Musée archéologique. — Tympan provenant de Saint-Pierre d'Angoulême.

L'angoisse du duc d'Épernon pendant cette révolte s'augmentait du fait que la duchesse se trouvait dans la ville au moment de l'attaque du château. Elle avait été entendre la messe à l'église du couvent des Jacobins qui occupait l'emplacement actuel du Palais de Justice. Avait-elle réussi à échapper à l'émeute? L'histoire raconte que la duchesse vit blesser à mort les deux écuyers qui l'accompagnaient. Elle fut couverte de leur sang. Néanmoins, quand on la somma de conseiller à son mari de se rendre, elle déclara, que si le duc avait besoin d'être encouragé, elle était prête à l'exhorter à la résistance, et prédit aux émeutiers qu'ils ne tarderaient pas à se repentir de leur révolte. Cependant, l'ordre rétabli, la duchesse demanda la grâce de ceux qui l'avait outragée.

Pendant les années qui suivirent, de 1589 à 1596, le duc d'Épernon fit

faire au château de grands travaux, afin d'augmenter les moyens de défense. Il ajouta, en outre, à l'ancienne demeure des comtes, un pavillon plus confortable, mais dont il ne subsiste plus rien.

Dans le square de l'Hôtel-de-Ville, au pied des anciennes tours du château, se trouve la statue de Marguerite d'Angoulême, sœur de

Cliché de M. Doignon.

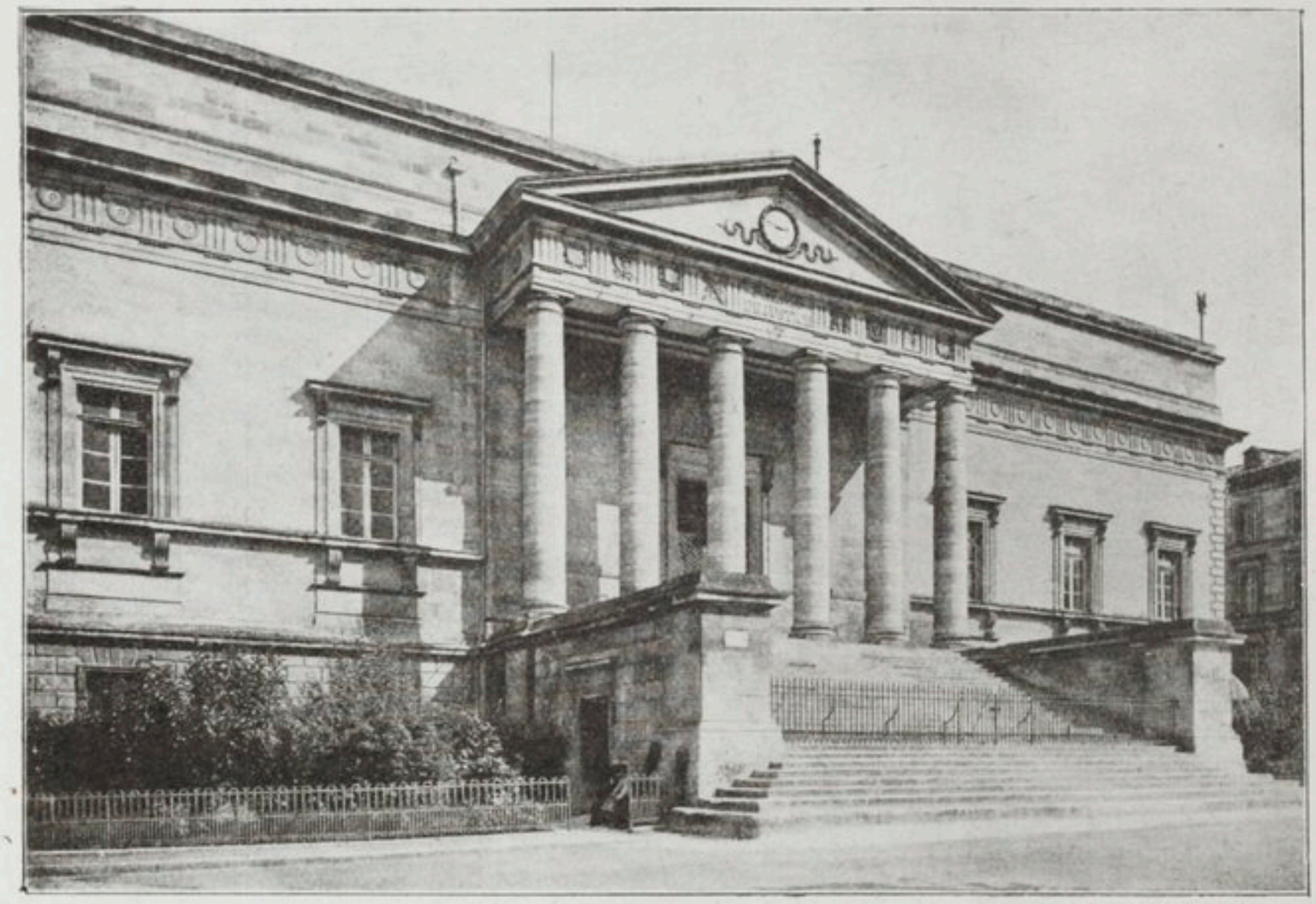
La statue de Marguerite d'Angoulême, dans le square de l'Hôtel-de-Ville.

François Ier et grand'mère de Henri IV. Marguerite d'Angoulême exerça sur l'esprit de son frère une grande influence, dont elle usa pour protéger les gens de lettres et favoriser le mouvement de la Renaissance. Elle était le soutien des écrivains de son temps et sa cour fut souvent leur asile.

Poète elle-même, Marguerite a versifié parfois agréablement. Elle a laissé en outre un recueil de contes en prose, l'Heptaméron, qui, quoi qu'on en pense, est au dire de Brunetière « le livre d'une honnête femme

« et même un peu prêcheuse. La grossièreté de certaines histoires n'y « prouve que la grossièreté des mœurs et du langage du temps; le but « de l'œuvre est de réagir contre cette grossièreté ».

Nous avons interrompu notre promenade des remparts pour visiter la cathédrale, puis nous avons exploré le centre de la ville en quête des souvenirs du passé. Revenons maintenant devant la cathédrale à l'endroit où l'avenue de la Colonne rejoint le rempart, et nous ter-



Cliché Neurdein.

Le Palais de Justice.

minerons en prenant le boulevard Desaix, la promenade interrompue.

La voie, qui monte du faubourg Saint-Ausone et du Jardin-Vert au rempart, est appelée « avenue de la Colonne », à cause de la colonne élevée en souvenir de l'entrée de la duchesse d'Angoulême dans la ville en 1815[1].

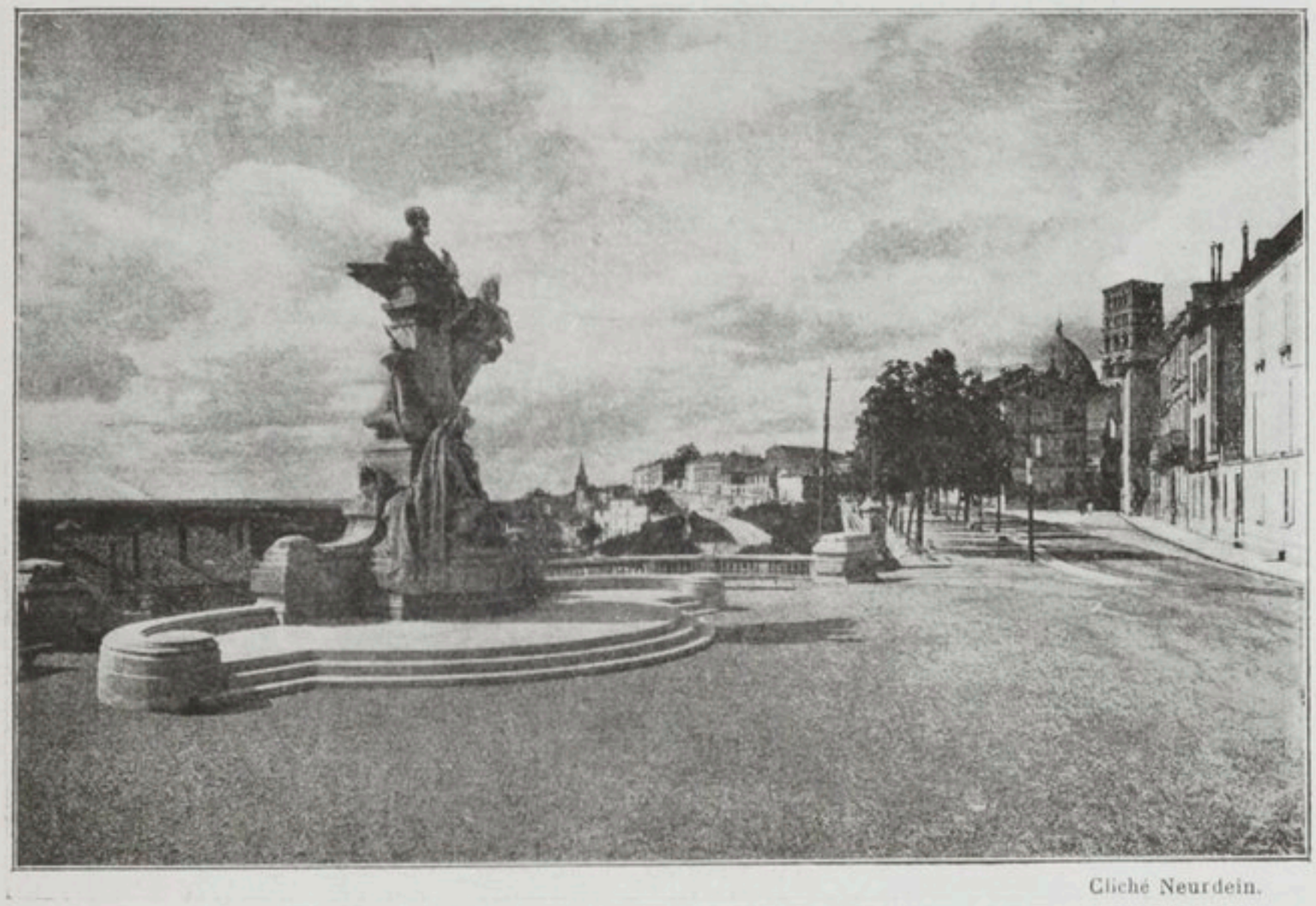
Le boulevard Desaix nous conduit bientôt à la place de la Commune, la plus belle place d'Angoulême. Avec elle commence le quartier aristo-

1. Au moment de l'érection de cette colonne en 1816, il y fut gravé l'inscription suivante : « Chemin de Madame, colonne élevée en mémoire du passage de son Altesse Royale. » Cette mention fut remplacée en 1830 par une inscription en l'honneur des combattants de juillet. On alla même jusqu'à peindre la colonne aux couleurs nationales; mais les couleurs et la mention de 1830 ont disparu à leur tour.

cratique, aux voies régulières, construit sur l'emplacement de l'ancien parc des comtes d'Angoulême, et appelé pour cette raison le « Parc ». Les rues droites du « Parc » contrastent de façon absolue avec les ruelles tortueuses, sombres et froides de la vieille ville.

A l'hémicycle de la place de la Commune, s'élève le beau monument du président Carnot, œuvre du sculpteur angoumoisin, Raoul Verlet.

Le boulevard de l'Est, qui commence à la rue Carnot et fait suite au rempart Desaix, est une large promenade ombragée, d'où l'on a, à droite,



Cliché Neurdein.

Le monument Carnot.

de jolis aperçus sur la vallée de l'Anguienne et les grands bois au milieu desquels se détache la silhouette blanche du château d'Hurtebise. A gauche, dans la rue de Bélat, apparaît une échauguette.

Le boulevard de l'Est suit les contours de la colline et domine des villas et des jardins. Tout près, voici la chapelle d'Aubezine, construction moderne de style gothique, élevée sur l'emplacement de Notre-Dame d'Aubezine. A côté du n° 34 du « rempart de l'Est », dans un jardin, à quelques mètres de la voie publique, se trouve un pittoresque vestige de l'ancienne enceinte, angle de bastion flanqué d'une élégante tourelle en poivrière. Le rempart atteint ensuite la rue de Périgueux et par le boulevard du Séminaire, le boulevard Pasteur.

Peut-on s'éloigner d'Angoulême sans rappeler qu'elle est le centre de l'industrie du papier, à laquelle la ville doit sa prospérité.

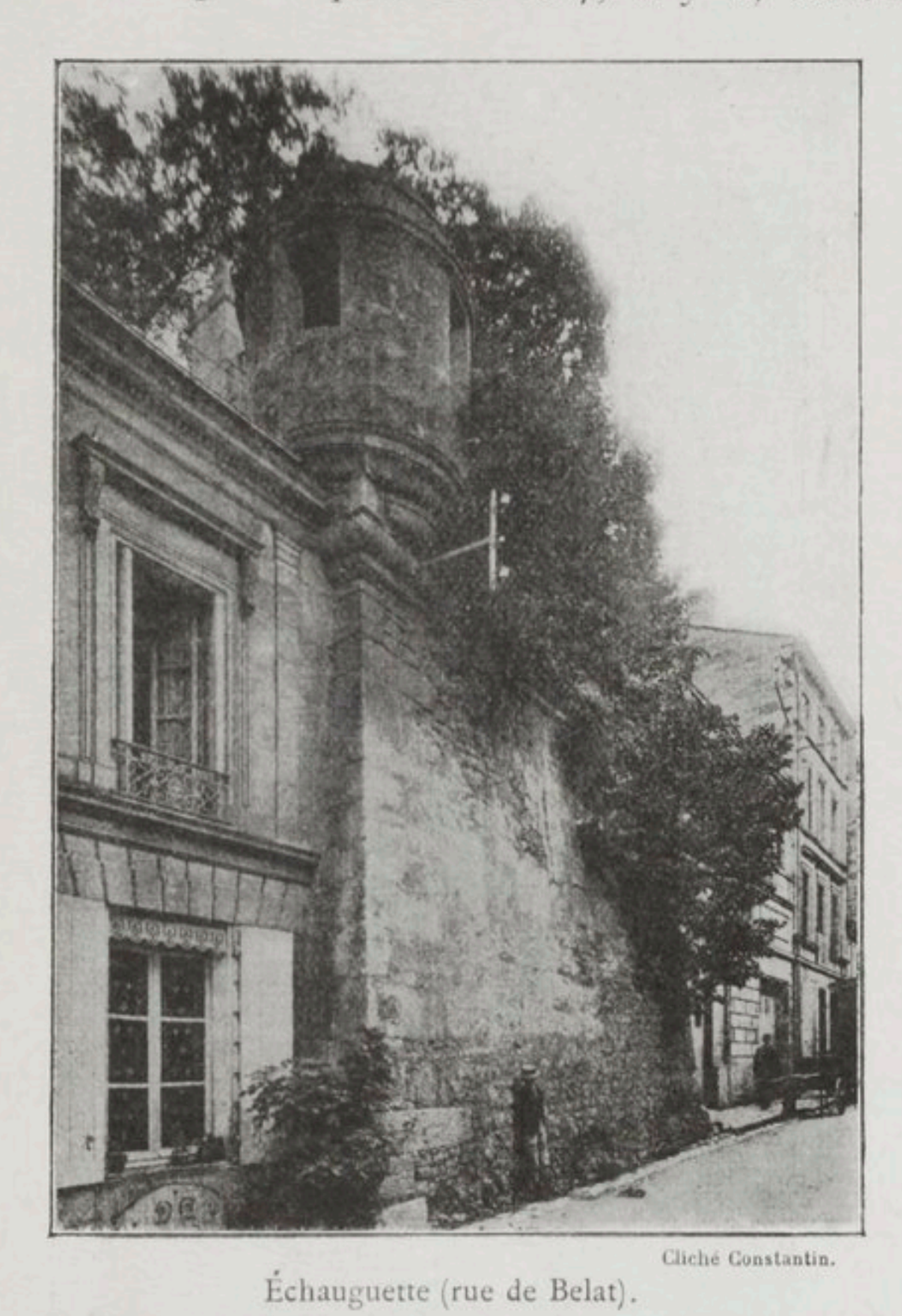
Cette industrie est apparue dans la région dès le début du XVe siècle, lorsque, l'imprimerie étant découverte, la fabrication du papier devint une des nécessités du monde moderne. C'est en terre d'église, sur les domaines des célèbres abbayes de la Couronne et de Saint-Cybard, que se fondèrent les premiers moulins à papier, Les documents permettent de

Cliché Neurdein.

La place de la Commune.

suivre la progression étonnante de cette industrie pendant plus de deux cents ans. D'après un état dressé en 1656 par l'intendant de la généralité de Limoges, il y avait jusqu'à quarante moulins à papier aux portes d'Angoulême. A la fin du ministère de Colbert, l'Angoumois aurait même compté jusqu'à 150 papeteries. On peut dire que pendant deux siècles les papiers d'Angoulême n'eurent pas de rivaux en France et en Europe; aucun pays ne pouvait leur disputer la première place. La révocation de l'Édit de Nantes, en privant l'industrie du papier de ses patrons les plus riches et de ses ouvriers les plus expérimentés, fut le point de départ d'un déclin qui se poursuivit jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. La renaissance industrielle de la seconde moitié du

XVIIIe siècle se trouva entravée par l'anarchie révolutionnaire, et c'est à peine si, en 1800, on peut signaler à Angoulême comme ayant échappé à la tourmente cinq ou six fabricants de papier. Avec l'ordre qui renaît sous le consulat, avec la longue paix qui suit les traités de 1815, les ruines disparaissent peu à peu. En 1817, il y a, dans la Charente,



Cliché Constantin.

Échauguette (rue de Belat).

30 moulins à papier, un peu plus qu'en 1789. Depuis, l'industrie papetière fut entraînée dans le mouvement vertigineux qui, à partir du milieu du XIXe siècle surtout, s'est emparé des industries. La plupart des usines à papier sont situées au sud de la ville. On les rencontre depuis les sources de la Touvre jusqu'au confluent de cette rivière avec la Charente, puis de là sur la Charente jusqu'à l'embouchure de la Charrau, à Nersac.

Dans les faubourgs d'Angoulême, à Saint-Cybard et à la Bussate, se

sont installés ces vastes ateliers pour le glaçage, le satinage et le réglage, qui donnent à cette partie de la ville un aspect animé. D'ailleurs, la plupart des établissements industriels de la cité ont les papeteries pour principaux clients. C'est donc à celles-ci qu'Angoulême doit son remarquable développement.

Cliché Neurdein.

Gallia, par Raoul Verlet.

Cliché des Monuments Historiques.

Musée municipal de Poitiers. — Frise renaissance provenant du château de Bonnivet.

BIBLIOGRAPHIE

Nous tenons à rappeler combien notre tâche a été facilitée par le beau livre de Jules Robuchon *Paysages et monuments du Poitou*, à laquelle tant d'archéologues ont apporté par leur collaboration le tribut de leur science et de leur érudition.

POITIERS

Siauve. — *Mémoire sur les antiquités du Poitou*, 1804.

Dufour. — *De l'ancien Poitou et de sa capitale*, 1826.

De la Liborlière. — *Vieux souvenirs du Poitiers d'avant 1789*, publiés en 1846.

Auber (l'abbé). — *Histoire de la cathédrale de Poitiers*, 1849.

Longuemar (de). — *Album historique de Poitiers*, 1862.

Chergé (de). — *Guide du voyageur à Poitiers*, 1872.

R. P. de la Croix. — *Hypogée-martyrium de Poitiers*, 1883.

Berthelé. — *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*, 1889.

Paysages et monuments du Poitou, tome Ier, Poitiers ; photog. par J. Robuchon ; notices par MM. Espérandieu, Barbier de Montault, de la Bouralière, Berthelé, Bonvallet, C. de la Ménardière, L. Palustre, L. Babinet, Alf. Barbier, A. Bleau, A. Richard.

Compte rendu du Congrès de la Société française d'Archéologie, à Poitiers, 1903.

Alfred Richard. — *Histoire des Comtes de Poitou*, 1904.

Lucien Magne. — *Le Palais de Justice de Poitiers*, 1904.

R. P. de la Croix. — *Etude sommaire du Baptistère Saint-Jean de Poitiers*, 1904.

R. P. de la Croix. — *Les origines des anciens monuments religieux de Poitiers et celles du square de son palais de justice et de son donjon*, 1906.

R. P. de la Croix. — *La chapelle Saint-Sixte et les cathédrales de Poitiers*, 1907.

Léon Levillain. — *La mémoria de l'abbé Mellebaude*, 1911.

P. Boissonnade. — *Histoire de Poitou*, 1915.

Peter Crool. — *Poitiers history and guide*, 1920.

Mlle Elisa Maillard. — *Les sculptures de la cathédrale Saint-Pierre de Poitiers*, 1921.

Emile Ginot. — *Introduction à la topographie historique de Poitiers*, 1921.
Bulletins et mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, depuis 1835.
Archives historiques du Poitou, depuis 1871.

ANGOULÊME

François de Corlieu. — *Recueil en forme d'histoire de ce qui se trouve par écrit de la ville et des comtes d'Engolesme*, 1576.
Michon (l'abbé). — *Statistique monumentale de la Charente*, 1844.
Lièvre. — *Angoulême, histoire, institutions, monuments*, 1885.
Biais. — *Le musée d'Angoulême.*
Biais. — *Les grands amateurs angoumoisins.*
Ardouin-Dumazet. — *Guide de l'étranger à Angoulême* 1896.
Boissonnade. — *La papeterie en Charente et son histoire* (*Articles parus dans le Pays Poitevin*, 1899).
Biais. — *La cathédrale d'Angoulême* (*Les chefs-d'œuvre*), Laurens, éditeur.
Compte rendu du Congrès de la Société française d'Archéologie à Angoulême, 1912.
De la Martinière. — *Notice sur Angoulême dans le dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, 1921.
Bulletins de la Société historique et archéologique de la Charente, depuis 1845.

La Tradition en Poitou et Charentes, 1897.

Coiffe charentaise.

Cliché Neurdein.

Angoulême. — Place et rue Marengo.

TABLE DES ILLUSTRATIONS[1]

Le baptistère Saint-Jean (entrée) 1
La Pierre-levée. 2
Partie sud-est de la ville. Chevets de Sainte-Radégonde et de la cathédrale. Le rocher de Coligny 3
Statue de Minerve, découverte à Poitiers, en 1902 6
Plan du baptistère Saint-Jean (dressé par le R. P. de la Croix). 8
Intérieur du baptistère Saint-Jean 9
Le baptistère Saint-Jean. Vue extérieure (sud-est) 10
Fragments de peintures du baptistère Saint-Jean : Apôtres. (D'après Gélis-Didot et Laffillée.) 11
Saint-Hilaire. Vue extérieure (nord). 13
Abside de l'église Saint-Hilaire-le-Grand (XIe siècle) 14
Intérieur de l'église Saint-Hilaire. La grande nef. 16
Intérieur de l'église Saint-Hilaire. Vue prise d'un bas-côté 17

[1] L'auteur et l'éditeur tiennent à remercier les personnes qui ont bien voulu prêter leur concours à l'illustration de cet ouvrage et dont les noms se trouvent sous chaque cliché reproduit.

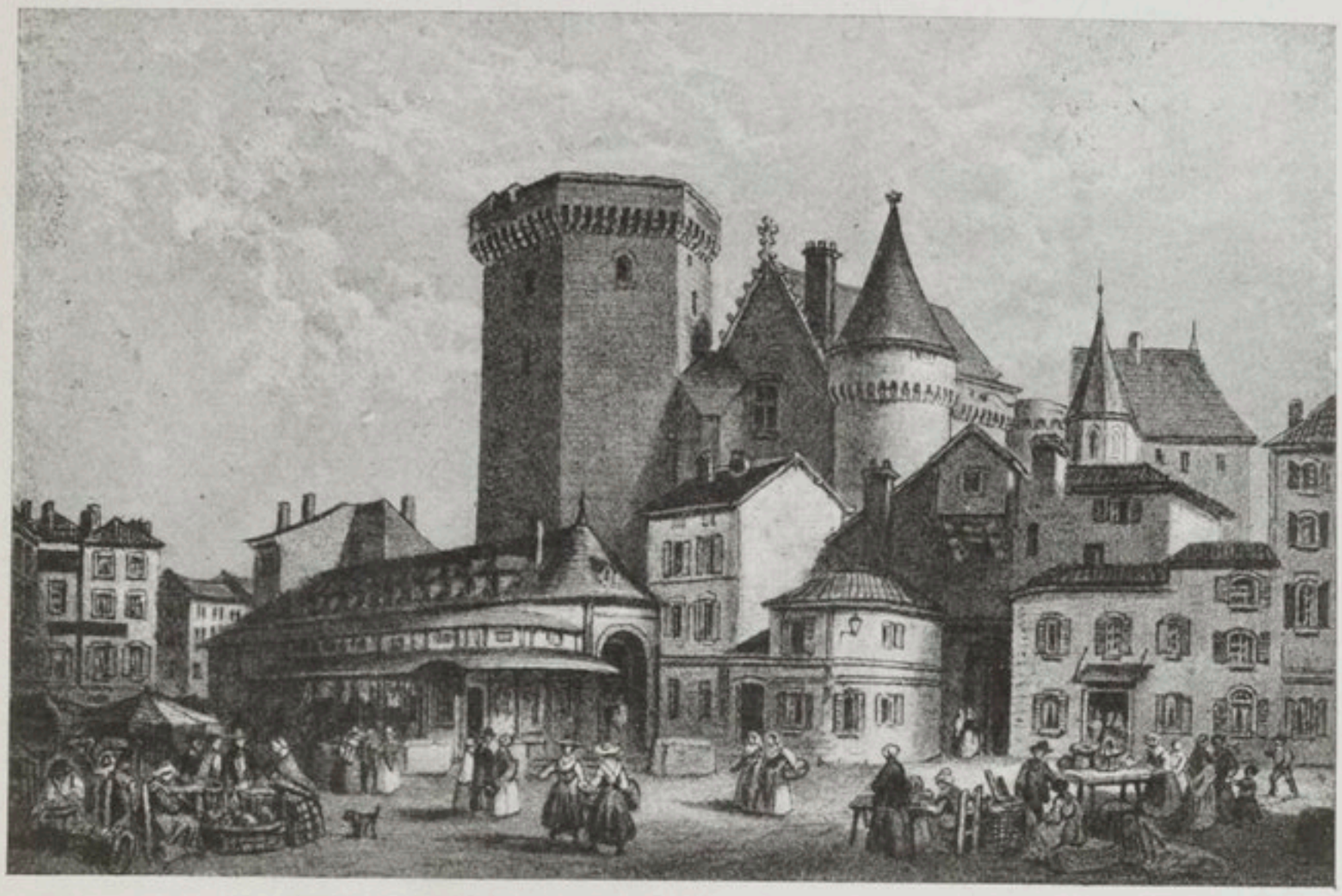
Chapiteaux du rez-de-chaussée du clocher de Saint-Hilaire 18
L'église de Sainte-Radégonde. (Vue prise au nord-ouest.) 19
Intérieur de l'église Sainte-Radégonde. 20
La crypte et le tombeau de sainte Radégonde 21
Statue de sainte Radégonde, donnée par Anne d'Autriche. 22
La chapelle du Pas-de-Dieu à Sainte-Radégonde. 23
L'église sainte Radégonde (Vue prise au sud). Bords du Clain. 24
La tour de l'église Saint-Porchaire 25
Chevet de l'église Montierneuf 26
Façade de Notre-Dame-la-Grande. 27
Notre-Dame-la-Grande. (Ensemble sud-ouest.) 28
Notre-Dame-la-Grande. Chevet et clocher. 29
Notre-Dame-la-Grande. — La mise au tombeau du Christ dans la chapelle Sainte-Anne]. 30
Notre-Dame-des-Clefs. 31
Les Dunes. — Le pont Joubert et la chapelle de la Vierge (avant la restauration du pont) 32
Pupitre de sainte Radégonde, conservé au couvent de Sainte-Croix 33
La cathédrale Saint-Pierre. 35
Grande verrière du XIVe siècle, à Sainte-Radégonde 37
Portail du Jugement dernier à la cathédrale. 39
Intérieur de la cathédrale Saint-Pierre. 40
Le vitrail de la crucifixion à la cathédrale Saint-Pierre. 41
Le portail flamboyant de l'église Sainte-Radégonde. 43
Le château de Poitiers. (Enluminure tirée des Grandes Heures de Jean, duc de Berry). 45
Les remparts (de la vallée de la Boivre à la porte de la Tranchée) 46
La tour du Solitaire. 47
Le pignon du Palais de Justice et la tour Maubergeon. (Vus de la rue des Cordeliers.) 49
Partie supérieure de la tour Maubergeon (côté sud). 50
Fenêtres de la tour Maubergeon (fin du XIVe siècle) (côté sud) 51
La salle gothique de la tour Maubergeon 52
Intérieur du Palais de Justice 53
Détail des cheminées de la grande salle du Palais de Justice. 54
Portail flamboyant (rue Barbatte) 56
Porte du logis de la Grande-Barre. 57
L'Hôtel Fumée, dit de la Prévôté 58
Entrée de l'Hôtel Fumée 59
Cour de l'Hôtel Fumée 60
Tour de l'Oiseau et vue du Clain sous Blossac. 61
L'ancien doyenné Saint-Hilaire (aujourd'hui école normale d'instituteurs). 62
Porte de l'ancien doyenné Saint-Hilaire 63
Maison de Jehan Beaussé (XVIe siècle) 64
Maison Renaissance (n° 9 de la rue du Marché) 65
Porte Renaissance (au n° 25 de la rue du Marché) 66
Maison du XVIe siècle (rue de la Celle) 67
La cour d'honneur du Lycée 68
La chapelle du Lycée. 69
Sacristie de la chapelle du Lycée 71

Le portail de l'église des Augustins (avant la démolition de celle-ci) 73
Portail du grand Prieuré d'Aquitaine. 74
Grille de Blossac 75
Le rond-point et la grande allée de Blossac. 76
La Préfecture 78
La maison de la Tourelle, à l'angle de la rue Gambetta et de la rue des Basses-Treilles 79
L'Hôtel de Ville 81
La Grand'Goule. 82
L'escalier de l'Hôtel de Ville. 83
Le Musée de la Société des Antiquaires de l'Ouest 84
L'ancienne Université (xve siècle). — Bâtiments occupés aujourd'hui par la Société des Antiquaires de l'Ouest. 85
La cour intérieure de la Faculté. — Les arcades. 86
Le monument de Mgr Pie, par Bonnassieux (1880), à la cathédrale de Poitiers . . 87
Vue sur le Clain au sortir du tunnel de la Tranchée. 89
Monument aux enfants de la Vienne morts pour la France (1914-1918). — Œuvre du sculpteur Aimé Octobre. 90
Vue générale de Saint-Savin-sur-Gartempe. 91
Saint-Savin. — La tour du clocher et la place. 92
L'église de Saint-Savin (vue côté nord-est) 93
Intérieur de l'église de Saint-Savin 95
Peinture du porche de l'église de Saint-Savin. — Le combat de l'Archange Saint-Michel contre le Dragon. (D'après Gélis-Didot et Laffillée.) 97
Dieu créant le Soleil et la Lune (nef de Saint-Savin). (D'après Gélis-Didot et Laffillée.) 98
Le Christ de la crypte de Saint-Savin. (D'après Gélis-Didot et Laffillée.) 99
« La Vierge portière ». (D'après Gélis-Didot et Laffillée.) 100
Vue générale du coteau de Chauvigny. 101
Le château baronnial ou des évêques de Poitiers. 102
Clocher et chevet de Saint-Pierre de Chauvigny 104
Chapiteau du chœur de Saint-Pierre de Chauvigny 105
Le chevet de l'église Notre-Dame de Chauvigny. 106
Eglise Notre-Dame de Chauvigny. — Le Portement de Croix. — Fresque de la fin du xve siècle figurant l'Humanité associée aux souffrances du Christ. 107
Coiffe du Poitou dite la « pantine » 108
Vue sur la vallée de la Charente, prise de la place du Palet 109
Vue générale d'Angoulême prise au sud de la ville 111
La cathédrale d'Angoulême avant la restauration. 114
Façade actuelle de la cathédrale d'Angoulême 115
Intérieur de la cathédrale Saint-Pierre. 116
La cathédrale (côté sud). 117
Le pignon de l'évêché et le clocher de la cathédrale 119
Intérieur de l'église Saint-André. 120
Chapelle de l'hôpital (ancienne église des Cordeliers) 121
Hôtel Saint-Simon (rue de la Cloche verte) 122
Porte de l'ancien Carmel (rue de Turenne) 123
Hôtel du xviiie siècle (rue de Beaulieu) 124
L'Hôtel de Ville 125
Musée archéologique. — Tympan provenant de Saint-Pierre d'Angoulême 126
La statue de Marguerite d'Angoulême dans le square de l'Hôtel-de-Ville. 127

Le Palais de Justice 128
Le monument Carnot 129
La place de la Commune 130
Echauguette (rue de Belat) 131
Gallia, par Raoul Verlet 132
Musée municipal de Poitiers. — Frise Renaissance provenant du château de Bonnivet 133
Coiffe charentaise. 134
Angoulême. — Place et rue Marengo 135
Jeanne de Boulogne et Isabeau de Bavière (Grande salle du Palais de Justice de Poitiers) 138
Château d'Angoulême et le marché (vers 1840). 139

Cliché Neurdein.

Jeanne de Boulogne et Isabeau de Bavière (Grande salle du Palais de Justice de Poitiers).



Le Château d'Angoulême et le marché (vers 1840)

TABLE DES MATIÈRES

POITIERS

CHAPITRE PREMIER

Les origines et le baptistère Saint-Jean 1

CHAPITRE II

L'art roman 13

CHAPITRE III

L'art gothique. — L'architecture religieuse ; l'architecture militaire ; l'architecture civile 35

CHAPITRE IV

La Renaissance et les temps classiques 61

CHAPITRE V

Poitiers moderne. — Musées 78

SAINT-SAVIN ET CHAUVIGNY

Saint-Savin. 91
Chauvigny. 101

ANGOULÊME

Angoulême 109

Bibliographie 133
Table des illustrations 135
Table des matières. 139

EVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. 732.

Henri LAURENS, Editeur, 6, Rue de Tournon, PARIS (VIe)

LES PROVINCES FRANÇAISES

ANTHOLOGIES ILLUSTRÉES

COLLECTION DE VOLUMES GRAND IN-8 (17,5×25), TRÈS ILLUSTRÉS

Publiée sous la direction de M. H. MARCEL, directeur honoraire des Musées nationaux.

La Touraine, par Henri GUERLIN.
L'Auvergne, par Louis BRÉHIER.
La Bourgogne, par Joseph CALMETTE et Henri DROUOT.
La Normandie, par Henri PRENTOUT.
La Franche-Comté, par Georges GAZIER.
Le Dauphiné, par Paul BERRET.
Le Berry et le Bourbonnais, par Augustin BERNARD.
La Bretagne, par Anatole LE BRAZ.

MEMORANDA

(VOLUMES 18×12,5), ILLUSTRÉS DE 40 A 50 GRAVURES

Le Musée d'Aix, par E. AUDE.
Le Musée de Bourg, par A. GERMAIN.
Le Musée de Dijon, par A. JOLIET et F. MERCIER.
Le Musée d'Orléans, par P. VITRY.
Le Musée de Lyon, par H. FOCILLON.
Le Musée de Nantes, par M. NICOLLE.
Le Musée des Tissus de Lyon, par H. D'HENNEZEL.
Le Musée de Rouen, par M. NICOLLE.
Le Musée du Trocadéro, par J. ROUSSEL.
Le Trésor de la Cathédrale de Sens, par E. CHARTRAIRE.
Les Calvaires bretons, par P. GRUYER.
Les Saints Bretons, par P. GRUYER.
Les Fontaines bretonnes, par P. GRUYER.
Les Fouquet de Chantilly, par H. MARTIN.
Hôtels de Ville du Nord de la France, pr C. ENLART.
La Galerie Médicis, de Rubens, pr L. HOURTICQ.
Autun, par J. BONNEROT.
L'Abbaye de la Chaise-Dieu, par J. LANGLADE.
Colmar, par L. RÉAU.
Noyon, par M. AUBERT.
Le Pays Basque, par Ch.-H. BESNARD.
Saint-Quentin, par A. BOINET.
Verdun et Saint-Mihiel, par A. BOINET.
Jérusalem, par Ch. DIEHL.
Louvain, par A. FLICHE.
Or San Michele de Florence, par J. ALAZARD.
Salonique, par Ch. DIEHL, de l'Institut.
Honfleur, par E. DEVILLE.

PETITES MONOGRAPHIES

DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

COLLECTION DE VOLUMES (20×13), TRÈS ILLUSTRÉS

Publiée sous la direction de M. MARCEL AUBERT, directeur de la Société française d'archéologie.

La Cathédrale d'Albi, par J. LARAN.
La Cathédrale d'Amiens, par A. BOINET.
La Cathédrale de Bayeux, par J. VALLERY-RADOT.
La Cathédrale de Bourges, par A. BOINET.
La Cathédrale de Chartres, par René MERLET.
La Cathédrale de Clermont-Ferrand, par H. DU RANQUET.
La Cathédrale de Limoges, par René FAGE.
La Cathédrale de Lyon, par Lucien BÉGULE.
La Cathédrale du Mans, par G. FLEURY.
La Cathédrale de Meaux, par F. DESHOULIÈRES.
La Cathédrale de Reims, par L. DEMAISON.
La Cathédrale de Rouen, par A. LOISEL.
La Cathédrale de Sens, par l'abbé E. CHARTRAIRE.
L'Abbaye de Cluny, par Jean VIREY.
L'Abbaye de Fontenay, par Lucien BÉGULE.
L'Abbaye de Moissac, par E. ANGLÈS.
L'Abbaye de Vézelay, par Charles PORÉE.
L'Église de Brou, par Victor NODET.
Le Château d'Anet, par A. ROUX.
Le Château de Chambord, par Henri GUERLIN.
Le Château de Coucy, par E. LEFÈVRE-PONTALIS.
Le Château d'Écouen, par C. TERRASSE.
Le Château de Rambouillet, par Henri LONGNON.
Les Châteaux de Touraine, *Luynes*, *Langeais*, *Ussé*, *Azay*, par Henri GUERLIN.
Le Château de Vincennes, par le Lt-Cl F. DE FOSSA.
L'Hôtel des Invalides, par Louis DIMIER.
Le Mont-Saint-Michel, par Ch.-H. BESNARD.
Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. LÉCUREUX.
Senlis, par Marcel AUBERT.
Souvigny et Bourbon-l'Archambault, par F. DESHOULIÈRES.
Aigues-Mortes et Saint-Gilles, par A. FLICHE.
Chinon, par Eugène PEPIN.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY